Erg. zu Af 914 b q

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566600021796-11

LE COUSIN JACQUES

LOUIS ABEL B.DE REIGNY

Auteur des Lunes, du Courier des Planettes, de Nicodeme du Club des bonnes gens &c. &c.

NOUVEAUX
CAHIERS
DE
LECTURE.

RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR DU
GUIDE DES VOYAGEURS.

TOME SECOND

1796.

A WEIMAR
AU BUREAU D'INDUSTRIE.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum:

af 914 b
(1796,2)
AVC

MAI.

I.

Malesherbes: par J. B. Dubois.

Un jour du mois de décembre 1793, *Malesherbes*, une bèche à la main, alloit parcourir ses jardins & ses bois, lorsqu'il apperçut dans une allée, un groupe d'hommes qui s'acheminoient vers sa maison. A leur tête, étoient trois individus aux cheveux noirs & plats, à la barbe longue, armés d'un sabre en bandoulière: c'étoient trois membres d'un comité révolutionnaire de Paris, qui, en vertu d'ordres dont ils étoient porteurs, menoient à leur suite la municipalité, pour mettre en arrestation & emmener à Paris legendre & la fille de *Malesherbes*.

Ce cruel message fit la plus vive impression sur lui; mais en revenant avec ces sbirres de la tyrannie, il sentit qu'il devoit déguiser son affliction pour ne pas décourager ceux qui en étoient l'objet. Il espéroit même qu'il pourroit être le compagnon de leur infortune; mais par un raffinement de barbarie, dont le système a été suivi de la manière la plus atroce jusqu'à sa mort, on vouloit qu'il épuisât goutte à goutte la coupe amère de la douleur. Son gendre & sa fille partirent, & il resta avec ses petits-enfans.

Ce premier événement répandit la terreur dans le lieu, respecté jusqu'alors par la tyrannie décemvirale. *Malesherbes*, seul au milieu du reste infortuné de sa famille, s'occupoit à la consoler & à lui donner des espérances dont il avoit besoin lui-même, lorsque le lendemain, avant le jour, de nouveaux satellites se présentèrent avec une nouvelle liste de proscription, qui embrassoit à-la-fois *Malesherbes* & ses plus jeunes enfans.

La terreur n'avoit pas encore jeté d'assez profondes racines dans le cœur des habitans de la commune, pour étouffer entiérement les élans de l'indignation, de la douleur & de la reconnoissance. La tristesse étoit em-

preinte sur tous les visages ; on osoit se demander ce que ce vertueux patriarche avoit fait pour mériter cet excès de rigueur ; on osoit jurer qu'il étoit innocent ; & quatre officiers municipaux, au nom de leur commune, eurent le courage de se porter pour sa caution, & de l'accompagner avec sa famille, afin d'écarter du moins l'appareil humiliant d'une force armée, dont les arrestateurs vouloient entourer les voitures.

Au milieu des sentimens douloureux qui déchiroient tous les cœurs, & de la terreur qui glacoit toutes les ames, *Malesherbes* conservoit le calme de la vertu. Moins incertain sur son sort, qu'il trouvoit plus doux parce qu'il le partageoit avec ceux qu'il aimoit, sa gaieté franche ne l'abandonnoit point ; sa conversation aussi libre, aussi variée, aussi instructive qu'elle l'avoit toujours été, n'avoit aucun trait à sa situation ; & si le langage grossiérement atroce de ceux qui l'enchaînoient, n'avoit offert un contraste qu'il étoit difficile de ne point remarquer, on eût dit que c'étoit des amis ou des voisins qu'il recevoit.

Il partit enfin, & dès la nuit même on le conduisit à la maison d'arrêt des Madelon-

nettes, avec son petit-fils *Louis Lepeletier*, tandis que ses autres petits-enfans furent dispersés dans des prisons différentes.

Oh toi, jeune infortuné, qu'un âge voisin de l'enfance ne peut garantir de la proscription, tu entres, pour la première fois, dans la carrière du malheur; pour la première fois ton cœur sensible, frappé dans ce qu'il a de plus cher, éclaire ta raison naissante; tu sens qu'avant de te plaindre de l'injustice qui t'opprime, tu as des devoirs à remplir, & si tu ne peux en même-temps adoucir la captivité des parens que tu adores, tu te consoles par les soins assidus que tu rends à ton vénérable ayeul, dont tu partages la détention. Tu l'as vu, cet homme de bien aux prises avec le malheur! dis-nous si les fers de la tyrannie altérèrent jamais la sérénité de son ame. Changea-t-il un seul instant d'humeur & d'occupations? Les objets de ses études ne furent-ils pas constamment les mêmes? Ne travailloit-il pas sans cesse à mettre en ordre les idées de bien public qu'il concevoit? Son exemple t'a appris, sans doute, que le bon citoyen, celui qui aime véritablement sa patrie, peut bien éprouver l'injustice & l'ingratitude de ceux dont il veut

le bonheur, mais qu'il ne pense à se venger que par de nouveaux bienfaits; il t'a appris, en même temps, que l'homme de bien, malheureux, trouve ses plus douces consolations dans le témoignage de sa conscience & les sentimens de la nature. C'étoit une consolation réelle pour lui, de voir à ses côtés un enfant qu'il chérissoit, & d'appercevoir dans sa conduite & son courage, le germe des espérances qu'il donnoit pour l'avenir.

Mais aux soins touchans qu'il recevoit de son petit-fils, *Malesherbes* désiroit d'ajouter le bonheur de se réunir au reste de sa famille. C'étoit peut-être pour la première fois qu'il formoit une demande pour lui-même; il demandoit avec instance & il obtint. En effet, il fut réuni avec toute sa famille dans la maison d'arrêt de Port-Libre, & de ce moment même il ne désira plus rien.

Son arrivée à Port-Libre jetta la consternation parmi les malheureux habitans de cette prison d'état; ils sentirent alors que ni les vertus, ni les talens, ni le patriotisme ne pouvoient les garantir de la proscription, ou plutôt qu'ils ne servoient qu'à provoquer son activité. Un vieillard détenu à Port-Libre, & qui a publié quelques anecdotes sur

sa captivité, raconte ainsi l'arrivée de *Malesherbes*. "Un soir, dit-il, on avoit réussi à se distraire par une conversation pleine d'intérêt; tout-à-coup on annonça l'arrivée de *Malesherbes* & de toute sa famille; personne ne fut plus rassuré sur son sort, quand on vit que la vertu de *Malesherbes* ne pouvoit le garantir, ni lui, ni sa famille; il entra, & le premier mouvement, au milieu de la douleur générale, fut de lui céder une place d'honneur au milieu de nous. Je vois encore sa sérénité. *Cette place que vous m'offrez*, dit-il, *elle appartient à ce vieillard que j'apperçois, car je le crois plus âgé que moi.* C'étoit moi qu'il désignoit. Nous fondîmes en larmes, & lui-même avoit peine à contenir celles que lui causoit notre émotion."

Enfin, le moment arriva, où la tyrannie voulut épuiser toutes ses fureurs sur cette famille infortunée. Le gendre de *Malesherbes*, le père respectable de ce jeune homme qui, oubliant son propre malheur, ne pense qu'à donner quelques consolation à son ayeul & à ses parens, le vertueux *Lepeletier-Rosambo*, est enlevé à ses enfans, transféré dans une autre prison, & peu de jours après, il périt sur un échafaud. Le lendemain (2 flo-

réal) les satellites de la mort viennent arracher à leur douleur *Malesherbes*, sa fille, sa petite fille, & l'époux de cette jeune personne. C'est dans ce moment plein d'horreur que la fille de *Malesherbes*, si digne de lui & qui lui ressembloit à tant d'égards, fit ses adieux à la citoyenne *Sombreuil*, qui avoit sauvé la vie de son père au 2. septembre, & lui dit ces paroles touchantes que l'histoire doit conserver: *Vous avez eu la gloire de sauver votre père, j'ai du moins la consolation de mourir avec le mien.*

Vouloir peindre la situation de l'ame de *Malesherbes*, au milieu des atrocités dont il étoit la victime; caractériser la cruauté recherchée de ses bourreaux, qui éteignent à-la-fois trois générations, & qui le forcent à être le témoin de la perte de ceux, pour lesquels il auroit mille fois sacrifié sa vie; donner une idée de la douleur profonde & du désespoir de trois enfans qui subsistent encore; c'est une entreprise trop au-dessus de mes forces. Mais je ne puis m'empêcher de citer ici quelques vers extraits d'une pièce estimable, intitulée: *Ma prison*, & qui annonce, dans son auteur, (le citoyen *Al. Ségur*) autant de sensibilité qne d'esprit. Quel est donc ce vieillard? dit-il,

Quel eſt donc ce vieillard . . . & par quelle injuſtice ? . . .
Quoi Malsherbes ! c'eſt toi qu'on entraîne au ſupplice !
Ta fille y marche auſſi ! ſon époux, leurs enfans,
Sont frappés à-la-fois, l'un ſur l'autre expirans ;
Trois générations s'éteignent comme une ombre !
Homme pur, calme-toi dans la demeure ſombre ;
Qui connut tes vertus, pour toujours eſt en deuil ;
La tendre humanité gémit ſur ton cercueil ;
Tes bourreaux ſont flétris, ta mémoire eſt chérie,
L'honneur de ton ſupplice a couronné ta vie.

Elle alloit ſe terminer, cette vie ſi précieuſe aux amis du bien & de l'humanité, & *Malesherbes* ſe montre encore lui-même. Il avoit payé à la nature le tribut que lui devoit ſa ſenſibilité ; il avoit prodigué à ſes enfans les encouragemens ſi néceſſaires dans ces momens difficiles ; il veut encore leur donner l'exemple de la force de l'homme de bien, lorsqu'il lutte avec la mort, ou plutôt, il donne cet exemple, ſans y tâcher, en s'abandonnant au calme ſublime qui le caractériſa toujours, même au milieu des ſouffrances. Ses mains ſont liées ; il s'achemine vers le tombeau ; déjà il alloit franchir le ſeuil de ſa priſon, pour monter ſur la fatale charrette qui l'attend ; il s'entretenoit avec ceux qui ſe trouvoient près de lui ; ſes yeux ma-

turellement foibles & dont l'un clignotant sans-cesse entrevoit à peine les objets, n'apperçoivent point des obstacles qui sont devant lui: son pied mal-assuré heurte contre une pierre qu'il rencontre: *Voilà*, dit *Malesherbes* à son voisin, *ce qui s'appelle un mauvais présage; un Romain à ma place seroit rentré:* & il continue sa marche en riant.

Cette gaieté inaltérable, qui formoit l'un des traits les plus remarquables & les plus heureux de son caractère, ne se démentit jamais; elle tenoit à des causes qu'il peut être intéressant de rapprocher pour ceux, qui aimeront à connoître *Malesherbes*, & pour ceux qui l'ont connu.

Un tempérament robuste & qui l'eût été encore davantage, si *Malesherbes* n'en avoit abusé par des travaux forcés & par des veilles prolongées, contribuoit, sans doute, à entretenir en lui cette sérénité précieuse: mais il la devoit sur-tout à la force de sa raison & à l'activité de son imagination. L'une l'avoit engagé de bonne heure à briser les liens des préjugés & des habitudes, qui enchaînent trop souvent les hommes les plus éclairés; l'autre, secondée de la mémoire la plus tenace & la plus étonnante, lui pré-

sentoit & rapprochoit sans cesse, avec célérité, ce que l'expérience de tous les siècles apprenoit sur chacun des objets qu'il avoit à considérer. Il les réduisoit ainsi promptement à leur juste valeur, & conséquemment il ne pouvoit éprouver aucun sentiment exagéré, aucun de ces sentimens qui conduisent à l'enthousiasme ou à la crainte.

Philosophe pratique dans toute la force de l'expression, jamais il ne contracta de ces habitudes nées de l'amour de soi, & qui deviennent une seconde nature. Les plaisirs de la table n'existoient point pour lui; il étoit indifférent sur la qualité des mets qui lui étoient offerts, sur le temps auquel on les lui présentoit, & sur la manière dont ils étoient servis. Une chaise, une botte de paille, la terre nue, tout lui étoit indifférent quand il s'agissoit de se livrer au repos. Plus d'une fois il passa les nuits sans se coucher, & ordinairement, dans les dernières années de sa vie il se couchoit à moitié habillé, pour se remettre au travail immédiatement en se levant. Un jour, pendant l'hiver le plus rigoureux, on le trouva à quatre heures du matin, la tête & les jambes nues, sans autre vêtement que sa chemise, sans feu, écrivant

à son bureau. Il avoit voulu se coucher à deux heures, avoit lui-même éteint son feu, s'étoit déshabillé, & au moment où il alloit entrer dans son lit, tout occupé d'un travail important qu'il rédigeoit, une idée survenue l'avoit engagé à prendre la plume, & il ne l'avoit point quittée.

Il ne s'occupoit pas davantage de ses vêtemens; l'habit le plus simple étoit celui qui lui convenoit le mieux; il n'en changeoit presque jamais, & souvent on le prit pour un laboureur ou un ouvrier.

Son accueil & ses manières étoient simples comme sa vie; son affabilité connue lui attiroit la confiance de tout le monde; jamais il ne dédaigna de s'entretenir avec celui qui se présentoit, quel qu'il fût, & on le quittoit avec peine, pénétré de reconnoissance pour sa bonté & enchanté de sa bonhommie. Il m'a dit lui-même souvent qu'il n'avoit jamais conversé avec les hommes les plus grossiers & les moins instruits, sans avoir appris quelque chose qu'il ne savoit pas.

Les sciences & les arts utiles occupoient particuliérement ses loisirs: mais il étoit pro-

digieusement instruit en littérature; son goût étoit digne des modèles qu'il s'étoit choisis dans sa jeunesse, & il savoit par cœur tous les auteurs classiques anciens & ceux dont la France s'honore; *Horace*, parmi les Latins; *Corneille*, *Racine*, *Lafontaine*, *Molière* & *Voltaire*, parmi les modernes, étoient ceux qu'il relisoit sans cesse. *Racine* étoit celui qu'il citoit le plus souvent, & ces citations étoient souvent accompagnées de remarques pleines de sagacité & de profondeur, que j'aurois bien voulu pouvoir recueillir.

Il contoit avec une facilité & un intérêt qui n'appartenoit qu'à lui, & il étoit difficile de passer une heure dans sa société, sans être frappé de vingt anecdotes plus piquantes & plus neuves les unes que les autres.

Ce n'étoit donc point pour flatter sa vanité & décorer leurs listes du nom d'un homme puissant, que les trois académies & la société d'agriculture l'avoient admis. Il avoit été nommé à l'académie des sciences en 1750; à celle des inscriptions & belles-lettres en 1759, & à l'académie françoise en 1775. Combien de savans académiciens avoient moins de titres que lui!

Je n'ai pu qu'indiquer ceux qui lui donnent des droits à figurer d'une manière si honorable dans la république des lettres. C'eſt aux amis nombreux qu'il y avoit, à publier des détails que je ne puis réunir ici. Pluſieurs de ces amis n'exiſtent plus, mais il en eſt encore un grand nombre dont la voix ſera écoutée plus favorablement que la mienne: par exemple, *André Thouin*, *Charles l'Héritier*, *Gaillard*, *Abeille*, *Juſſieu*, *Teſſier*, *Cels*, *Daubenton*, &c.

Je ne m'arrêterai pas non plus aux preuves multipliées qu'il donna de ſa bienfaiſance & de la bonté de ſon cœur. Il étoit toujours prêt à accueillir, à conſoler & à ſecourir celui qui ſouffroit ou qui éprouvoit des beſoins; il s'identifioit en quelque ſorte avec lui; il ſollicitoit de lui ces épanchemens intimes qui ſont le premier ſoulagement dans le malheur; il lui prodiguoit enfin tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir. Souvent même il alloit au-delà de ce que ſa fortune ſembloit devoir lui permettre; ces excès de bienfaiſance devinrent ſi multipliés, qu'il ſe vit obligé de s'impoſer la loi, de ne toucher à-la-fois & à terme fixe qu'une ſomme déterminée. Encore cette précaution fut-

elle quelquefois inutile. Un jour, entr'autres, je fus témoin des reproches que lui faisoit un homme de bien, son ami, auquel il avoit confié la gestion de ses affaires. Il en avoit reçu, le matin même, la somme qui devoit lui servir pour ses dépenses d'un mois, & il l'avoit donnée à un indigent. *Malesherbes* lui peignoit la malheureuse situation de celui qu'il avoit secouru, avec le même intérêt & la même chaleur qu'un autre auroit mis à plaider sa propre cause. *Vous voyez bien*, ajouta-t-il, *que je ne pouvois pas faire autrement.*

Si je voulois rapporter tous les traits de ce genre que le hasard m'a dévoilés, cette notice passeroit les bornes qui me sont prescrites. Je désire qu'elle suffise pour faire connoître *Malesherbes*, tel que je l'ai connu moi-même; je désire encore plus que son éloge soit entrepris par une main plus exercée que la mienne. Guidé par l'amitié & la reconnoissance, j'ai répandu quelques fleurs sur son tombeau; c'est aux talens distingués à y attacher une guirlande qui ne puisse jamais se flétrir.

Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi.

HORAT.

Malesherbes est mort âgé de 72 ans, 4 mois & 15 jours. Il n'avoit eu que deux filles, & le seul héritier mâle qu'elles lui aient donné est *Louis Lepeletier-Rosambo*, jeune homme de la plus belle espérance.

2.

Sur le bonheur : par Delacroix.

L'unique desir d'un être raisonnable est de parvenir au bonheur : c'est là le point où tendent tous les hommes ; c'est pour y arriver qu'ils bravent la peine & le danger, qu'ils s'exposent souvent à la mort. Mais que le nombre de ceux qui l'atteignent est petit en comparaison de la multitude qui court, se disperse, se choque & se renverse pour y toucher ! Combien de gens s'en éloignent, parce qu'ils s'égarent ! Combien n'en voit-on pas, & c'est le plus grand nombre, qui le passent, faute de l'avoir apperçu ! Ce seroit donc rendre un grand service à l'humanité,

que de lui montrer ce but si désiré. Bien des philosophes l'ont déja essayé; mais il y a grande apparence qu'ils se sont trompés eux-mêmes, ou qu'ils n'ont point été entendus. Je ne suis pas assez présomptueux pour me flatter de l'indiquer. Et puis, quand je le pourrois, ferois-je sur d'être écouté?

Dans l'état de nature (cet état n'est plus qu'une chimère) l'homme robuste, agile, est heureux jusqu'à ce qu'il rencontre un être plus fort & plus agile qui l'attaque: il fuit sans honte, & poursuit sans gloire; il ne craint la faim que lorsqu'il l'éprouve; sa proie fait son bonheur, & il n'est pas plus cruel en la dévorant, que nous ne le sommes assis autour des tables couvertes d'animaux, auxquels nous avons fait donner la mort.

Si, dans sa course, il apperçoit une femme, l'œil enflammé par le désir, il vole à elle, la saisit; il ne lui dit point qu'elle est belle, mais il le lui prouve: bientôt il la délaisse, parce que son amour passe aussi vite que ses plaisirs. Les craintes de l'infidélité n'approchent jamais de son cœur; l'avenir ne s'étend point devant lui. Sans prévoir le lendemain, il s'endort dans les ombres de la nuit, & se lève avec l'astre éclatant qui

dissipe

dissipe les ténèbres. Après avoir long temps erré dans les plaines, parcouru les bois; après avoir souvent échappé aux dangers dont il perd à l'instant le souvenir, il sent ses forces s'affoiblir; mais la pensée de la mort ne vient jamais l'attrister; elle le surprend sans qu'il y ait songé. Comme le chêne, dont les rameaux étendus répandoient au loin la fraicheur & l'ombrage, se dessèche & tombe en poussière, il succombe & subit, sans le savoir, le sort inévitable.

Il auroit été bien inutile d'indiquer à cet être, plus heureux que nous sans doute, la route du bonheur; la nature elle-même l'y faisoit marcher. Depuis que nous avons méprisé ses conseils, que nous nous sommes soustraits à son empire; depuis que nous avons eu l'imprudence, aveugles que nous sommes! de nous séparer de notre guide, nous devrions chérir, nous attacher à l'homme clair-voyant qui daigneroit nous en servir. Mais, combien n'auroit-il pas d'obstacles à surmonter, avant de nous frayer le chemin! Combien n'auroit-il pas de préjugés à dissiper, avant de nous amener au terme desiré! Il faudroit, pour ainsi dire, qu'il nous y traînât; & ce ne seroit qu'après nous l'avoir fait

toucher, qu'il pourroit obtenir de nous quelque reconnoissance. Comment désabuseroit-il l'homme qui ambitionne les dignités, parce qu'il croit qu'il n'atteindra le bonheur, qu'en se portant au sommet des grandeurs & du pouvoir?

Insensés que vous êtes! diroit-il à cette foule d'hommes qui se tourmentent toute leur vie, & meurent exténués par la peine & le souci: insensés! que voulez-vous? Quel est l'objet de vos soins, de vos empressemens? Desirez-vous autre chose que de vivre, & que de vivre heureux? Commencez donc par conserver ce corps fragile dont les affections réagissent sur votre ame; ne l'altérez pas par l'envie, parce que lorsque vous aurez acquis ces richesses, pour lesquelles vous fermez votre cœur à l'humanité, vous n'en pourrez plus jouir. Cet or, ajouteroit-il, cet or qui vous éblouit, n'est-il pas presque toujours la première cause de vos peines? N'est-ce pas lui qui accable le vieillard d'infirmités douloureuses? N'est-ce pas lui dont la possession coûte tant d'inquiétudes; la perte tant de regrets? N'est-ce pas lui qui vous environne de valets fripons, d'amis perfides, d'enfans dénaturés? Si le plus doux

plaisir de l'opulence est de répandre une partie de ses richesses sur la misère, pourquoi voulez-vous commencer par faire des misérables, en envahissant tout ce que vous pouvez saisir? Le plus riche des hommes, vous le savez, est celui qui peut satisfaire tous ses desirs. Essayez de diminuer les vôtres; cela vous sera plus facile que d'agrandir vos possessions. Au lieu de confier vos enfans à d'élégans gouverneurs, élevez-les vous-mêmes, ils vous en aimeront d'avantage. N'ayez pas la folie de croire que de vastes appartemens vous soient nécessaires. Si cela étoit, combien d'hommes qui vous valent manqueroient du *nécessaire*! Variez vos mets & ne les multipliez pas; ils vous en paroîtront meilleurs. Ne vous ruinez pas pour des cuisiniers qui abrègent vos jours; pour des chevaux qui les mettent en danger; pour des maîtresses qui abusent de vos foiblesses & les dévoilent; pour des honneurs dont le poids vous accable & vous livre à l'envie. N'abandonnez pas votre âme au desir de commander, parce que vous en aurez plus de peine à obéir. Ne cherchez point à humilier vos ennemis; il est si aisé de n'en point avoir!

Il prouveroit ensuite que le bien le plus précieux, est la paix de l'âme unie au plaisir du cœur; qu'elle n'est jamais goûtée par le méchant, par l'ambitieux, par l'avare. Il nous feroit sentir que parmi les habitans d'une terre féconde, il ne doit y avoir d'autres malheureux que l'homme malade & souffrant.

Si la multitude étonnée le conjuroit de vouloir la guider vers le point qu'il lui auroit fait entrevoir, il daigneroit au moins lui en tracer la route; il lui feroit comprendre que les besoins de l'homme sont les seuls liens de la société; que les besoins physiques le condamnent au travail, & que ceux du cœur en adouciſſent les peines; que l'homme cruel & injuste qui rejette sur le foible qu'il opprime le soin de le nourrir, en est puni par l'ennui, par les maladies que l'oisiveté traîne à sa suite; que la portion d'hommes la plus utile, la plus honorable, est celle qui combat sans relâche l'ennemi commun, la famine; que parmi des êtres que la nature a rendus tous égaux, le mépris ne doit tomber que sur le méchant. D'après des vérités si simples & dictées par la sagesse, on entrevoit déja quels seroient les principes de sa législation. Per-

fuadé que le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le plus d'heureux, & qu'il eſt impoſſible que le grand nombre ſoit jamais le plus riche, il n'attacheroit point le bonheur aux richeſſes, mais à la vertu, à l'honneur, à l'induſtrie, aux grands talens. Le chef de l'état n'y ſeroit conſidéré que comme le père d'une famille immenſe, chargé du bonheur & de la conſervation de tous les membres qui la compoſent. Mais comment les rendra-t-il heureux? Comment les conſervera-t-il? Voilà la difficulté qui n'a point encore été levée. O hommes! ne voudrez-vous jamais l'applanir! Vous répétez ſans ceſſe que le bonheur conſiſte dans la faculté de ſatisfaire tous ſes beſoins; quels ſont les vôtres? La nature vous a d'abord ſoumis à celui qui commande impérieuſement à tous les animaux, à la faim. Elle ſeroit bien cruelle, cette nature, la mère de tout ce qui reſpire, ſi elle ne vous eut pas donné le moyen d'appaiſer un beſoin ſi preſſant. Vous le ſavez, ingrats, ſi vous avez le droit de l'accuſer, de lui faire des reproches! Elle vous a placés ſur une terre fertile, dont le ſein eſt une ſource intariſſable, où vos mains peuvent puiſer l'abondance.

La soif, cet autre besoin irrésistible que vous éprouvez, vous pourriez l'étancher dans les fleuves qui embellissent votre séjour. La nature bienfaisante veut bien vous offrir un fruit délicieux, dont le jus doux & salutaire dissipe la mélancolie; jouissez de son présent, mais n'en abusez pas.

Elle vous a exposés nuds aux atteintes d'un air quelquefois trop âpre; mais vous a-t-elle laissé ignorer le moyen de vous en garantir? Les Eskimaux, les Lapons, ces hommes si petits, si stupides, ne l'ont-ils pas trouvé? N'ont-ils pas su se couvrir, se construire des huttes? Vous, qu'elle n'a point placés près des glaces éternelles; vous, qu'elle a environnés de forêts peuplées d'animaux qui fuyent devant vous, il vous est encore plus aisé de vous vêtir, de vous bâtir des maisons, puisque vous dédaignez les cabanes.

Convenez donc maintenant que le bonheur est près de vous; que pour le saisir il vous suffit de cultiver la terre, de planter la vigne & les arbres qui vous donnent des fruits; d'avoir des troupeaux dont la chair vous nourrisse, dont la toison vous couvre.

Lorsque votre bienfaiteur aura pourvu à vos besoins physiques, en multipliant les magasins remplis de vos récoltes, & qui deviendront le trésor public, il s'occupera de vos plaisirs: il n'autorisera point ces jeux, enfans de l'avarice, mais il encouragera la danse, la musique, les courses, la lutte, & tous ces amusemens qui nourrissent le courage & donnent de l'adresse.

Il bannira, par de sages réglemens, la paresse & l'ivrognerie. Celui qui élèvera la jeunesse ou qui soulagera l'humanité souffrante; celui qui rendra la justice, sera dispensé du travail des mains, & recevra en denrées, en vêtemens, le prix de ses soins & la récompense de son équité.

Le poëte qui, par l'harmonie de ses vers, la sublimité de ses idées, élèvera les ames & les enflammera de l'amour de la patrie; l'écrivain qui inspirera le goût de la vertu, de la bienfaisance; le musicien qui, par la grandeur & le feu de sa composition, échauffera les cœurs; le peintre, le sculpteur, qui immortaliseront les actions éclatantes; enfin, tous ceux qui, en cultivant les beaux-arts, contribueront au bonheur de la société ou à sa gloire, seront adoptés & nourris par

elle ; mais avant d'obtenir cette faveur, il faudra donner la preuve du plus grand talent.

Tout le secret du législateur, pour entretenir la paix, sera de faire régner la justice & l'humanité.

J'avoue qu'il aura un ennemi terrible à combattre, l'amour, cette passion si impétueuse ; mais il saura qu'en lui opposant trop de résistance, on le rend furieux ; qu'en lui cédant, il s'adoucit & se laisse enchainer. Il emploira donc la ruse avec cet ennemi redoutable. . . . Je m'arrête, parce que la froide raison qui m'éveille vient de dissiper mon rêve.

3.

Fragmens du testament du Cousin Jacques.)

. . . . Il etait six heures du matin ; c'étoit l'aurore funèbre du *cinq octobre* ou *treize vendémiaire.* J'embrassai d'un coup d'œil tous les événemens qui devoient ensanglanter cette fatale journée . . .

*) Louis-Abel Beffroy de Reigny, dit le Cousin-Jacques, (nom qu'il a pris comme auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que les lunes, & quelques opéras-comiques, très-bien accueillis du public) secrétaire des vainqueurs de la Bastille, vice-président du comité-civil, électeur de la commune de Paris : "Ami zélé de tous les braves gens, quelque soit leur opinion & de quelque sobriquet qu'on les baptise: ennemi juré des factions, des intrigues, des larmes & du sang, & de toutes les gentillesses à la mode." C'est ainsi qu'il se qualifie lui-même. Nous tacherons par ces fragmens de mettre nos lecteurs à portée du jugement, qu'un journal allemand vient de porter du pauvre Cousin-Jacques, & de son testament. Ce même journal assure,

Membre du comité civil de ma section, après avoir constamment prêché la paix & la modération, qui furent toujours l'essence de mon caractère & de mes principes, après avoir lutté en vain contre des cœurs aigris par la tyrannie, contre des esprits exaspérés par la haine, contre l'erreur & l'exaltation de tous les partis, après avoir inutilement recommandé, au moins au nom du salut public & pour l'intérêt de chaque famille, *de rester calmes sur la défensive, & de se bien garder de jamais attaquer:* Je revins à mon poste vers le soir . . . Quel spectacle! Des pères de famille expirants, des hommes mutilés par la foudre, des cadavres traînant après eux des ruisseaux de sang humain, furent apportés au milieu de nous pour qu'on les pansât. Je fixais mes regards abbattus sur tous ces malheureux, qu'on exposait successivement à nos yeux . . . L'un d'eux à qui

---

que c'est par pure persiflage & par allusion à une tête de mort, qu'on lit à la tête du livre: orné du portrait de l'auteur. Voilà ce que c'est que sacrifier la vérité à un bon-mot, car ce portrait nié se trouve tout en grand, vis-à-vis du titre, & tel que nous venons de le faire copier

j'addreſſai la parole (il avoit le bras droit emporté) tournant vers moi ſes regards mourants, ſembloit m'exprimer tous ſes regrets ſur la défaite de ce qu'il croyoit *le parti républicain*. Ah ! s'il eſt vrai que cette grande cataſtrophe ſoit le fruit d'une conſpiration contre la république, il eſt vrai auſſi, & je le prouverai dans ce teſtament, que cet infortuné moribond fut, comme nous, la dupe des apparences & que la presque totalité des Pariſiens fut entraînée dans la même erreur, ſans pouvoir s'en douter.

"Voilà donc, diſois-je en moi même en contemplant ces débris de corps humains, voilà le beau réſultat de ces révolutions, toujours entrepriſes au nom de la liberté, & toujours conduites par les factions, à l'avantage de la tyrannie!"

A chaque coup de canon, qui frappoit mon oreille épouvantée, je m'écriois avec la rage dans le cœur : "voilà deux cents familles dans la déſolation. Voilà deux cents orphelins dans la miſère! . . . Voilà deux cents épouſes dans les larmes! . . . que de douleurs! que de maux! quelle infamie! . . & tout cela, pour qui? & pourquoi?"

Enfin, ne pouvant plus supporter ce spectacle d'horreur, je vins trouver un jeune homme, qui commandait un de ces détachemens; j'étois sans armes, n'ayant jamais sû manier un fusil; j'avois laissé mon sabre chez moi. Ce jeune homme, dont j'ai fait le sort, en le faisant revenir de l'armée, & en le plaçant avantageusement, ainsi que son père, dont il a toujours été le digne soutien, contenoit son bataillon dans la cour de la section, dont aucun de nos citoyens n'est sorti; & il sembloit avoir pressenti les funestes résultats de cette journée.

La consigne étoit de ne laisser sortir personne de l'enceinte de la section. Je pris ce jeune homme en particulier; le désespoir du courage & le calme de la prudence semblaient s'allier ensemble dans les traits de sa physionomie; son cœur accessible à tous les sentimens honnêtes, m'avoit voué une reconnaissance sans borne, & il me la prouvoit chaque jour par de nouvelles marques d'estime, de tendresse & de respect.

"Mon ami, lui dis-je, nous sommes perdus! ce que j'ai prédit est arrivé. Si les Parisiens ne sont pas aujourd'hui le jouet d'une faction, sans le savoir, ils sont, à coup sûr,

la victime de leur zèle. Vous allez ces jours-ci entendre parler d'une *grande conspiration*, que je ne connois pas plus que vous. La terreur va revenir; & les passions & les vengeances feront de la partie. Tel & tel député qui ont des intérêts personnels à faire valoir, vont profiter de cet événement, qui leur donne aux yeux du peuple un grand crédit & une grande apparence de justice; la convention en masse va punir les *meneurs*, les *chefs* & les *avilisseurs*. Mais les méchants abuseront de ses intentions; ils confondront les *menés* avec les *meneurs*, les hommes *de bonne foi* avec les *chefs*, & les *avertisseurs* avec les *avilisseurs*; il est si aisé de sacrifier l'innocence, quand on sacrifie des hommes en masse. Il ne faut qu'un intrigant dans l'assemblée, qui tonne contre l'action la plus simple & la plus naturelle, & qui noircisse l'homme du monde le plus estimable, pour que, dans le moment d'un enthousiasme universel, il soit tout-à-coup réputé pour un monstre; & pas un député n'auroit assez de crédit pour le sauver. . . Adieu, mon ami, la providence m'a déjà fait échapper à de grands dangers comme par miracle; elle me protégera peut-être encore aujourd'hui. Quelques talents, une originalité remar-

quable, des ouvrages trop connus, quelques vérités échappées à ma franchise, m'ont fait des ennemis parmi quelques hommes en place, qui vont avoir demain plus de crédit que jamais. — Vous croyez cela? — J'en suis sûr; souvenez-vous que je ne vous ai pas encore fait une seule prédiction, qui ne se vérifiât. On veut rétablir le *gouvernement révolutionnaire* sous une nouvelle forme: on n'y réussira pas long-temps, parcequ'il est dans l'ordre des événements, que l'opinion, qui va être retournée pour un moment, revienne ensuite avec plus de force au but où elle tendait, qui est la justice & le règne des lois. Mais, en attendant cette justice, le caprice seul va dominer; on va encore abuser des choses avec des mots; le passage ne sera pas long; mais il sera orageux; les *arrestations* vont recommencer de plus belle, les *commissions militaires*, les *fusillades* & les *massacres* . . . C'est un grand malheur; mais tel est l'enchaînement nécessaire des vicissitudes de notre affreuse révolution. Une dénonciation sans preuve sera accueillie comme si elle étoit appuyée de mille convictions. Je me défie de ceux qui travaillent dans l'ombre; provisoirement on vous arrête; provisoirement on vous incarcère; provisoirement

on vous juge tant bien que mal; & provisoirement on vous égorge . . . Adieu! *Les oreilles du lièvre* pourroient fort bien passer pour *des cornes*. N'attendons ni honneur, ni générosité de certains hommes qui ont donné la mesure de leur moral. Je vais dans mon réduit faire mon *testament*; il peut être utile à bien du monde; si je meurs, il restera pour venger ma mémoire; si je ne meurs pas, j'aurai toujours éclairé plusieurs de mes concitoyens."

D'ailleurs, ajoutai-je en moi-même, il ne s'attend pas à la mort; au contraire, c'est parcequ'on s'y attend, qu'on cherche à l'éviter; & c'est en cherchant les moyens de l'éviter, qu'on peut en effet s'y soustraire; le proverbe a donc raison, qui dit qu'on *ne meurt pas pour faire son testament*; & je suis bien de l'avis de ce philosophe charmant, qui *prétend qu'on ne meurt que le moins qu'il est possible, & que tout mort qu'on est, on tâche encore de tenir à la vie; on s'accroche à des épitaphes, à des monuments, comme un homme qui se noie.*

Le jeune homme donna l'ordre au factionnaire de me laisser sortir. J'ignore la destinée de ce jeune homme; mais il s'est trouvé seul chargé de commander pendant plusieurs

nuits, il est possible que dans l'erreur générale qui entrainoit les esprits, il ait été forcé par ces concitoyens de donner des ordres contraires aux décrets survenus depuis . . . Mais je garantis sur ma tête la pureté de son civisme; il est peut-être expirant, hélas! au moment où j'écris ceci . . . . c'est un fils unique, rempli de talents & de vertus! . . . Sa pauvre mère n'avoit que son travail pour sustenter sa vie! Son père est absent . . . Quel retour lui préparez-vous, hommes barbares! s'il voit, en rentrant à Paris, passer devant lui le tombereau funèbre, qui traine son fils à l'échaffaud!

Il était huit heures du soir; le carnage s'animoit de plus en plus . . . . Les rues étaient illuminées. Cette lumière n'étoit pas celle des réjouissances d'autrefois, tant il est vrai que les choses semblent changer de nature par leur destination, quoiqu'au fond elles soient toujours les mêmes! . . . Je traversai lentement une grande portion de cette capitale immense, sans avoir même une canne à la main, & cachant mes larmes sous l'enfoncement de mon chapeau rabbattu. Quel tableau lugubrement varié! des femmes éplorées, jettant les hauts cris, avec de tendres

enfans

enfans dans leurs bras; des pères redemandant leurs fils . . . Des bataillons sans chefs, sans ordre, avançant ou reculant selon les nouvelles qu'ils apprenoient . . . Des citoyens rentrant chez eux avec leurs armes, en poussants de profonds soupirs! Des groupes d'ouvriers, portant sur leur visage l'empreinte de la désolation & de la rage . . . . J'atteste que par-tout j'entendois dire: *c'en est fait, Paris est perdu! La terreur va revenir. Les Jacobins vont nous égorger!* . . . C'était une erreur, dira-t-on. Soit; je le veux, mais ce cri général en était il moins le thermomêtre de l'opinion? & cette opinion n'était donc pas dans la majorité des citoyens de Paris relative au prétendu massacre de la convention, mais bien à la crainte seule de voir revenir le régime révolutionnaire.

Des piquets d'hommes armés, postés au coin de plusieurs rues, me demandèrent où j'allais ainsi sans armes: *hélas! je n'en sais rien*, dis-je aux uns; *laissez-moi, je vais mourir*, dis-je aux autres; & personne ne m'arrêta; personne ne fut étonné de mes réponses; chacun jugeoit de l'état de mon cœur par le sien.

Arrivé sur les neuf heures au bout du fauxbourg St. Marceau, dans une rue très peu fréquentée, je m'arrêtai un moment en face de cette allée chérie de la maison, qui m'avait servi plusieurs fois de réfuge contre les poursuites de la tyrannie, sous le bien heureux règne de la liberté! *Que le ciel conserve cette masure*, m'écriai-je avec transport, *j'avois donc bien prévu qu'elle me serviroit encore! il n'est pas besoin des révolutions pour faire sentir au philosophe tout le prix des chaumières. La cabane du pauvre échappe à la foudre qui frappe les palais.*

Je parlois encore, & j'allois entrer, quand un groupe de femmes, qui n'était pas loin de là, s'écria; *voilà le Cousin Jacques!* il étoit pourtant neuf heures du soir; mais il étoit si rare de voir dans cette rue d'autres hommes que des ouvriers revenants de leurs travaux! . . . d'ailleurs, depuis la mort de Robespierre, époque à laquelle j'étois retourné coucher dans mes foyers, j'avois été souvent visiter mes anciens hôtes, ces gens respectables qui m'avaient donné leur maison pour asyle, lors même qu'un décret prononcait la mort contre quiconque recélerait un proscrit; & j'étois connu de tout le quartier.

A ces mots: *voilà le cousin Jacques!* ne sachant trop quel parti prendre, je ne voulus pas néanmoins retrograder sur le champ. Moins on est coupable, plus on craint de le paroître dans les temps d'orages politiques; car c'est toujours sur l'innocence la plus averée, que se dirigent les soupçons les plus infamans. Le scélérat est tranquille, il marche tête levée, parce que l'anarchie ne protège que lui . . . l'honnête homme se cache le jour; il ne marche que la nuit, & il marche en tremblant!

Je joignis ce groupe de femmes, & je leur dis: *Hélas! oui, mes amies; vous me voyez encore proscrit, ou, du moins, sur le point de l'être! . . . Eh! pourquoi? vous êtes un si brave homme! . . . brave homme ou non, je suis électeur; c'est assez; qui sait où nous conduira tout ceci. Ne vaut-il pas mieux chercher un asyle, jusqu'à ce que le temps & la réflexion ayent dissipé la prévention, & fait taire la calomnie? . . . Ah! vous avez raison . . . en tout cas, s'il n'y sont pas encore dans la maison où vous allez, nous avons des matelats à votre service . . . Bah! cela se passera mieux que vous ne pensez*, reprit une jeune femme, l'amie de la maison en question . . . *c'est que,*

voyez vous? ajouta-t-elle en se tournant vers les autres, *ce monsieur là, c'est un auteur; & il a un esprit qui travaille toujours; il se fait des fantômes; il voit toujours tout en noir; on ne songe peut-être pas à lui. — Eh bien, qu'est ce que cela fait*, reprit une autre femme? *Moi je dis qu'il a raison, le pauvre cher homme; trop de précaution ne nuit jamais; allez, citoyen, vous faites bien de vous cacher; n'ayez pas peur, on ne vous vendra pas dans notre quartier!*

Entré dans la maison, je repris mon réduit ordinaire. Je l'avois destiné pour certains législateurs de mes amis, en cas que la convention, par un de ces coups du sort qu'on n'attend pas, mais qu'il faut toujours prévoir en révolution, eût pu courir plus tard quelque danger. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un Jacobin outré, ancien membre d'un comité révolutionnaire, ancien municipal après le 10. août, ancien commissaire du pouvoir exécutif du temps des cordeliers, dénoncé dans sa section après le premier prairial comme un terroriste avéré, avoit occupé pendant un mois le même réduit qui m'avoit soustrait aux fureurs du Jacobinisme; &, pendant qu'il y étoit, je fis plusieurs démarches, & j'écrivis nombre

de lettres (infructueuses à la vérité, mais qui n'en exigèrent pas moins & mon temps & mes soins) pour lui faire recouvrer sa liberté. On juge bien qu'il est enfin parvenu à l'obtenir; mais il paroissoit si sûr de son fait, qu'étant sous les liens d'un mandat d'arrêt, il chantait, se divertissait, descendait même chez les voisins en plein jour & régalait ses amis dans sa retraite; au lieu que moi, lorsque je l'occupais cette retraite, non seulement je me gardais bien de sortir & de me montrer, même le soir, mais je n'osais qu'à peine marcher & me moucher; je parlais toujours à voix basse; & cette captivité a duré plusieurs mois; car j'étois sûr que, si j'eusse laissé, par le moindre indice, transpirer mon séjour dans cette solitude, l'acharnement des assassins ne m'auroit pas fait grâce d'un seul trait de cruauté. Telle est l'idée que j'ai conçue du règne tyrannique, qu'on a décoré du beau nom de liberté; cette idée, rien ne l'affoiblira dans mon esprit; cette idée, rien ne l'arrachera de mon cœur, qu'elle a révolté, indigné, ulcéré pour la vie; cette idée, enfin, aucun conseil d'amis, aucune forme de raisonnement ne pourra jamais parvenir à l'adoucir, ni même à en atténuer l'horreur dans mon âme; parceque

c'eſt à force d'obſervations & d'études que je l'ai acquiſe; parce que l'expérience mille fois répétée n'a ſervi qu'à m'y confirmer, parcequ'enfin le cœur de l'homme probe, honnête, ſenſé & ſur-tout humain, ne s'accoutumera jamais à un gouvernement de ſang, de quelque voile que ce gouvernement s'enveloppe, pour couvrir aux yeux du peuple les actes arbitraires des ſoi-diſant patriotes.

Quand je fis paroître *ma conſtitution de la lune*, le cruel *trente-un mai* qui a enfanté le *terroriſme* le plus caractériſé, dont on ait oui parler de mémoire d'homme, venait d'arriver. Ce qu'on oſait le moins faire alors, c'étoit d'écrire; & ce qu'on auroit écrit le moins, c'étoit la vérité . . . cependant ma haine invétérée pour toute eſpèce de deſpotiſme, & ſurtout mon horreur pour l'effuſion du ſang humain, ſont exprimées dans cet ouvrage avec une hardieſſe & une énergie, dont je n'ai vû aucun modèle en France à cette redoutable époque.

J'avois pourtant déjà eſſuyé mille chagrins à cauſe de ma franchiſe & de mon amour pour la liberté, mais aucune conſidération ne m'arrêta, au moins j'ai eu la conſolation de voir une grande partie de mes idées ré-

publicaines adoptées par la *commiſſion des onze*, qu'elle les ait priſes de moi, qu'elle les ait tirées de ſon fonds, toujours eſt il vrai que ces idées étoient connues deux ans auparavant, puisque je les avois publiées en mai 1793. Il eſt vrai que cette fatale *conſtitution de la lune* me valut mille dangers & mille perſécutions dans la ſuite ; je dois donc compter auſſi ſur les perſécutions & les dangers que m'attirera ce *teſtament ;* il n'importe, j'aurai le même courage, avec plus de reſerve cependant pour ma ſûreté perſonnelle, juſqu'à ce que je voie un gouvernement quelconque remplacer l'arbitraire & les paſſions. Car il n'eſt rien au monde de ſi déſeſpérant que d'être maſſacré ſur un échafaud, comme un conſpirateur & un ami de la tyrannie, au milieu des huées féroces d'une multitude aveugle, qui ne connoit point la vérité, préciſément pour avoir eu le courage de ſignaler les conſpirateurs & les tyrans ; préciſément pour avoir cherché à aſſûrer le bonheur & la liberté de cette multitude inſenſée. Au moins, je verrai, cette fois, s'il eſt vrai qu'on veuille enfin établir le régne des loix : car ſi on le veut tout de bon, il s'établira, & mon livre me vaudra la couronne civique, due à la franchiſe républi-

caine; si on ne le veut pas, il est indubitable que cet opuscule fera proscrire son auteur, comme l'a fait le *club de bonnes gens* en 1792, & la *constitution de la lune* en 1793; or, cette proscription nouvelle, qui transformera encore ma sensibilité en *royalisme*, ma véracité en *audace*, ma logique même en *conspiration*, justifiera pleinement l'opinion que je vais développer sur les derniers événemens; & le lecteur le plus incrédule & le plus opiniâtre sera forcé de dire: *le Cousin Jacques a eu raison!* . . . puissent-ils ne le pas dire! & puissé je avoir tort! . . .

O véritable esprit du républicanisme! que ceux qui te conçoivent sont rares dans la société! c'est pourtant à ta perfection qu'il faut tâcher d'arriver en France, si nous voulons enfin que le système républicain, qui ne s'est encore montré qu'en paroles, se réali se parmi nous! si nous n'atteignons pas précisément ce but, efforçons-nous, du moins, d'en approcher car la république mal-entendue est, de tous les gouvernemens, le plus vicieux & le plus désastreux . . . Puissions-nous donc, à force d'être instruits par le malheur, acquérir les vertus & les lumières, dont la masse imposante peut seule for-

mer l'esprit des républicains! Qu'ils sont ignorans ou pervers, ces hommes d'un jour, qui, se prétendant républicains exclusifs, condamnent impitoyablement comme royalistes tous ceux qui n'ont pas leur opinion!... Insensés! vous parlez de république!... & vous ne savez pas encore ce que c'est que la république! & vous vous arrogez exclusivement un titre & ses sentimens qui vous appartiennent moins qu'à d'autres! & vous accusez précisément les hommes dons la modeste érudition, les vertus privées & les penchans républicains vous commandent le respect! & les citoyens, qui savent mieux que vous ce que c'est qu'une république, qui avoient l'âme & la conduite républicaine longtemps avant la destruction de la monarchie, qui *pratiquoient* la république, quand vous n'en connoissiez pas même encore le nom; ces citoyens, que vous osez juger avec une légèreté si condamnable, sont ceux-là mêmes que vous traitez de royalistes!.... Pitoyables sophismes de l'amour-propre exaspéré! langage absurde de l'ambition inquiette & mécontente!.... Quand vous goûterez, comme moi, toute la sublimité, toute la douceur & tout le charme du véritable républicanisme, c'est alors que, rougissant de

votre erreur, & vous réveillant du sommeil léthargique de l'ignorance ou des passions, commencerez à dire, dans l'amertume du repentir: "En effet! voila la république! nous l'avons connue de nom seulement; nous l'avions sans cesse à la bouche; mais notre cœur pouvait-il l'honorer, puisque notre esprit ne pouvait la comprendre?

"La république! mais jamais on n'en parla tant, & jamais on ne la connut moins. La république! mais c'est le gouvernement le plus moral, qui puisse exister sur la terre! la république! mais tout ce qui s'est passé parmi nous, depuis qu'on profane ce mot sacré, est justement l'opposé de ce qu'il signifie! La république! mais, si ceux qui la veulent & qui la connoissent, ou plutôt qui ne la veulent que parce qu'ils la connoissent, sont précisément les objets de nos persécutions & de nos calomnies, c'est que nous ne la voulons pas! . . . . Et voici les vertueux citoyens, que notre rage aveugle avait voués à la proscription & à l'infamie; voici nos maitres en républicanisme! nous regardions leurs principes comme attentatoires à la république! & ce sont les nôtres qui y ont attenté! Nous traitons leurs maximes

de maximes conſpiratrices, & ce ſont les nôtres qui conſpirent! . . . .

II.

Le haſard voulut en 1789 que le public vint chez moi, lors de la priſe de la Baſtille, m'entraînât, malgré moi, à l'Hôtel-de-Ville, & me forçât d'écrire l'hiſtoire de ce ſiège, mémorable par ſes réſultats. J'ai rendu compte de cette anecdote dans pluſieurs de mes ouvrages, & notamment dans mon *courier des planetes*, en 1789, & dans ma *conſtitution de la lune*, en 1793. Le ſeul véritable *précis de la priſe de la Baſtille*, qui fut crié & vendu dans Paris, & tiré à 56,000 exemplaires, au profit de pluſieurs *nouveaux parvenus* de ce temps-là, étoit de moi; je le fis au milieu de la cour de l'Hôtel-de-Ville, où l'on m'avoit trainé par le collet, en me menaçant *de la lanterne*, ſi je me refuſais à le faire. Les bourgeois de Paris & les gardes-Françoiſes, en très-grand nombre, rempliſſoient la cour, & j'écrivois ſous leur dictée, en ayant ſoin de m'arrêter après chaque phraſe, pour demander *ſi c'étoit bien cela*, ou autre choſe; & ce n'étoit que d'après l'avis de la majorité

que chaque phrase étoit conservée. *M. M. Bailly, la Fayette* & de *la Salle* approuvèrent mon travail & le sanctionnèrent avant qu'on l'imprimât.

Cette première aventure me valut le *brevet de secrétaire de la compagnie des volontaires de la Bastille*, avec le petit ruban tricolor portant une Bastille renversée, &c. Le même hasard amena ensuite chez moi plus *de dix-sept-cent vainqueurs de la Bastille*, qui prétendoient tous l'avoir prise. La chose en vint au point, qu'il fallut, pendant un temps, un certificat signé de moi, pour avoir droit aux priviléges ou émolumens que la ville accordoit alors aux *vainqueurs de la Bastille*. On apportoit chez moi jusqu'à des hommes perclus, qui avoient été frappés au siége de la Bastille. Depuis huit heures du matin, jusqu'à dix heures du soir, mon cabinet ne désempliſſoit pas d'hommes qui vouloient être honorablement consignés dans *l'histoire de France pendant trois mois*, que je faisois alors, & que je donnai au public quelque temps après. On m'apporta en triomphe deux *boulets de 48 livres de balle* trouvés dans les *murs de la Bastille*, & une vieille cuirasse, *pesant 32 livres*, comme un monument du

siège de la Bastille. En 1793, j'ai donné tout cela à ma section pour en faire ce qu'elle jugeroit à propos . . . Bref, parmi les nombreux *personnages de révolution*, dont cette *Bastille* me procura la connoissance, il y avoit des hommes de toute espèce, & sur-tout j'y remarquai beaucoup de menteurs & d'intrigans, qui ne vouloient profiter de cette *Bastille* que pour sortir de leur nullité & pour jouer un rôle dans Paris. Parmi ces hommes, j'en pourrais citer, qui sont devenus généraux d'armée, d'autres, qui ont fait un personnage très-marquant parmi les Jacobins, à toutes les grandes époques révolutionnaires, & qui s'appellent maintenant, à ma connaissance, *les patriotes de 1789*.

Je pourrais en nommer aussi, qui se sont montrés comme de grands scélérats & qui ont eu l'art de captiver la confiance du gouvernement, contre lequel ils n'ont cessé de conspirer. Comme toute désignation particulière ne serviroit qu'à aigrir les esprits, je ne nommerai point ceux qui n'ont pas mon estime; mais je nommerai avec grand plaisir, par exemple, le célèbre *Pierre Hulin*, dont je fus long-temps à portée d'observer le caractère égal, le courage réfléchi & le cœur

franc, loyal & sensible. Ce fut lui, qui eut le plus de part à la prise de la Bastille, quoiqu'en puissent dire des hommes qui ne savent que *sacrer & jurer*, & qui ne veulent pas absolument qu'il y ait au monde des gens de mérite, excepté eux.

Cette histoire de la *Bastille* m'a fait connoître de grands monstres; je n'ai point eu personnellement à m'en plaindre. Mes manières honnêtes & la patience avec laquelle j'écoutois tout le monde, m'ont sans doute attiré la bienveillance des uns & des autres. Mais je les laissois parler à tort & à travers; & je comparois, sans rien dire, les uns avec les autres; je rapprochois en silence tous ces rapports incohérens, &, la vérité jailliſſoit de ce choc d'idées & de faits absolument disparates.

La fameuse époque *des 5 & 6. octobre* me valut encore quelques centaines des visites; semblable à cette *Dévineresse* dont parle La-Fontaine, il me fallut absolument recevoir une foule de dépositions; & je mes vis bientôt possesseur de vingt trois *mémoires* circonstanciés sur les causes & les détails de ces évènemens. J'ai profité de ces cadeaus vraiment précieux pour l'histoire, dans les pre-

miers volumes de mes *mémoires*; je dois observer, à cette occasion, que ces *mémoires* ne sauroient paroître à présent, malgré l'annonce qui en a été faite dans quelques journaux. Il n'est pas besoin de longues reflexions pour faire sentir à ceux, qui les attendent, qu'il est absolument impossible, de toute manière, de le publiér, & même de les livrer à l'impression, avant une époque plus calme & plus rassurante. D'ailleurs, on ne peut nier que, si certains hommes, qui y jouent un grand rôle, n'existent plus, il y en a d'autres qui existent & qui sont encore investis d'un crédit assez grand, qu'on seroit surpris de ne pas voir figurer dans ces *mémoires*. Il en est de même de certains événemens, dont on ne peut en aucune façon parler à présent, sans risquer de mentir à ses concitoyens & à la postérité, ou sans s'exposer à des haines dangereuses.

Ce n'est pas que j'aie mis plus de fiel ou plus de personnalités dans ces *mémoires*, que dans tous mes autres ouvrages. On connait le caractère de modération & de paix qui me distingue toujours; & je n'y ai pas renoncé dans mes *mémoires*. Mais il n'est pas temps de dire toute la vérité: j'abhorre le mensonge

& les menteurs; & je dis avec chagrin que, dans tout ce qui paroit sur la révolution, je ne vois presque que des mensonges, soit que la crainte s'empare des écrivains, soit qu'un intérêt particulier les domine, soit que l'esprit de parti leur fasse la loi. Or, j'aime mieux me taire que de mentir; car ne rien dire n'est pas mentir.

Croiroit-on, par exemple, que cette même *prise de la Bastille*, sur laquelle personne en France ne peut être mieux instruit que moi, il seroit impolitique & dangereux de publier au juste comment elle s'est faite & par qui, qu'elles en sont été les mobiles & les principaux instrumens? Aussi n'ai-je publié dans le temps que ce qu'il falloit publier. Je ne pouvais en dire plus, & je ne devais pas en dire moins. C'est le méchanisme le plus apparent que j'ai montré, mais non pas les ressorts les plus cachés. Oui, il est impossible qu'on sache encore aujourd'hui pourquoi & comment on appris la Bastille; &, loin de me savoir mauvais gré de ma circonspection, il faut m'en féliciter; parceque tout écrivain, qui adoucit, au lieu d'irriter, qui concilie, au lieu de diviser, a des droits à la reconnaissance de ses contemporains.

Croiroit-

Croiroit-on que personne en France n'a connu Robespierre comme je crois l'avoir connu, pas même sa sœur, qui vivoit avec lui? Et moi cependant, je ne le voyois pas! Je lui écrivois quelquefois, toujours pour la chose publique ou pour obliger mes concitoyens, jamais pour moi.

Eh bien, je prétends que le temps n'est pas encore venu de dire ce qu'étoit Robespierre; &, quand son portrait fidèle paroîtra, on se souviendra peut-être, de ce que j'ai dit aujourd'hui, & l'on conviendra que j'avois raison de le dire.

Il n'est pas douteux que, parmi ces milliers de personnes qui vinrent me trouver en 1789, pour être mentionnés avec honneur dans l'histoire des événemens qui eurent lieu *cette même année*, on ne remarquat beaucoup de *Patriotes de 89*; car, si ceux-là ne l'étoient pas, sont-ce les citoyens, qui étoient restés bien tranquilles chez eux, sans prendre part aux événemens de la révolution, qui eussent passé pour les *Patriotes de 89?* Alors, les dix-neuf vingtièmes des François seroient des *Patriotes de 89*; supposition qui entraîneroit des conséquences tout-à-fait

contraires au système qu'on préconise aujourd'hui.

Or, je vous assure, moi qui ai bien observé tout ce monde-là, qu'une grande partie d'entre eux ne songeoit nullement aux intérêts de la patrie, mais beaucoup aux leurs propres. Sont-ce ceux-là, dont vous vous réclamez aujourd'hui, comme des *Patriotes de 89?*

J'en ai vu plusieurs, qui me montroient avec délices & ostentation leur pantalons teints du sang des infortunés *Foulon* & *Berthier*; un de ces *Patriotes*, entr'autres, garçon boulanger, qu'on dit être devenu officier supérieur sous le triumvirat fameux, me racontait avec une atroce ingénuité, tout ce qu'il avoit fait d'exécrable; il me montroit son bonnet taché du crâne d'une de ses victimes, & me disoit: *Voilà de la cervelle d'aristocrate; je ne donnerois pas ce bonnet pour de l'or.*

On a remarqué, parmi ces mêmes hommes, beaucoup de *massacreurs du 2. Septembre*; & tous vouloient être exclusivement les *Patriotes de 1789*.

La plupart d'entre eux ont composé, en grande partie, la commune rebelle de Paris,

l'armée révolutionnaire, la gendarmerie du premier prairial, le club des Cordeliers, les Jacobins du 9. thermidor.

Eh bien! qu'eſt-ce que cela prouve, me direz-vous? il peut y avoir eu d'honnêtes gens dans toutes les aſſociations dont vous parlez. — D'accord; je n'examine pas de quelle ſortes d'hommes elles étoient compoſées. Je dis qu'abſtraction faite de ce qu'on doit en penſer, cela prouve beaucoup. Car ce ſont préciſément toutes ces aſſociations, que vous avez proſcrites comme conſpiratrices, & ce ſont là les hommes dont vous vous réclamez aujourd'hui!

Non, dites-vous encore, ce ne ſont pas ceux-là que nous appellons *Patriotes de 89*. Nous ne regardons pas comme patriotes les aſſaſſins, les brigands, les voleurs & les égoiſtes.

Prenez-y garde, voilà une réduction conſidérable ſur la maſſe de vos *Patriotes de 89*; Mais qu'appellez-vous donc Patriotes de 89? y a-t-il vraiment des *Patriotes* de telle année, plutôt que de telle autre? qu'elle platte imbécillité! un *Patriote* véritable n'eſt il pas *Patriote* par principes? l'homme qui agit par

principes, n'a-t-il pas un caractère fait? & celui qui a un caractère fait, change-t-il d'une année à l'autre? un vrai *Patriote* ne l'eſt il pas demain comme aujourd'hui? ne le ſera-t il pas l'année prochaine, comme l'année précédente? ah! dites plutôt que vous faites vos *Patriotes* comme vous les voulez, & que, ſuivant vos intérêts perſonnels, qui ſubordonnent tout à vos caprices, vous faites tantôt l'appel des *Patriotes de 89*, tantôt celui des *Patriotes du premier prairial*, tantôt celui des *Patriotes du 31. Mai*, tantôt celui des *Patriotes du 9. thermidor*, tantôt celui des *Patriotes du 10. août*. C'eſt une vraie comédie que ce honteux charlataniſme! & chaque époque de patriotiſme eſt une bêtiſe & une lourde bêtiſe aux yeux de l'obſervateur ſage & judicieux. Vos *Patriotes* paſſent ſur la ſcène politique, à peu-près comme ces *ombres chinoiſes* qu'on voit ſucceſſivement traverſer le théâtre, & que le baladin, qui les fait mouvoir, tire de ſon magaſin l'une après l'autre, ſuivant qu'il croit, pour ſes intérêts, amuſer ou ſéduire plus ou moins les ſpectateurs.

(La ſuite au numéro prochain.)

4.

Extrait d'une correſpondance manuſcrite de Mirabeau, coutenant la deſcription de ſon arrivée en Angleterre.

Londres, 30. août 1784.

. . . C'eſt de cette ville ſouveraine, qui, bâtie de briques, & ſans élégance ni nobleſſe dans ſes édifices, montre la Tamiſe & ſon port ſuperbe, & ſemble dire : qu'oſeriez-vous me comparer ? *que l'océan, que les mondes apportent ici leurs tributs :* c'eſt de cette ville que je vous écris à la hâte, les yeux diſtraits par une foule d'objets nouveaux ; l'eſprit occupé de mille ſoins pénibles, au préſent & dans l'avenir, mais le cœur & l'imagination pleine de vous.

Notre voyage feroit un roman. Vous ſavez une partie des inconvéniens qui ont précédé notre départ ; vous aurez éprouvé ſans doute à Paris le tems dont nous avons

été accueillis dans la route; & vous ne vous ferez jamais d'idée de notre passage qu'après avoir essuyé une tempête. Nous avons été deux fois au moment de périr; une fois par la seule force du vent & de la mer qui écrasoit notre frêle paquet-bot, & une fois à l'entrée de l'Adder, c'est-à-dire, presque au port: en revirant de bord, un faux coup de timon & un cable caché sous une vague terrible, nous ont mis au moment de chavirer; on avoit, sur le pont, de l'eau au-dessus du genou. Le capitaine, l'un des plus intrépides marins de ce genre, s'est cru perdu, & ne vouloit pas, disoit-il, survivre à son vaisseau. Heureusement ma pauvre amie étoit dans cet horrible état, appelé *mal de mer*, dont l'effet moral est de rendre insouciant de tout & sur tout; si ce n'est sur l'espoir que la mer engloutira le supplice & le supplicié. J'ai vomi le sang, moi qui n'ai jamais été malade sur mer, & mes nerfs ne sont pas encore remis.

Aussitôt débarqué, nous avons pris la poste dans la compagnie d'un Irlandois que je croirois honnête homme, si je n'avois toujours pensé que c'est là que s'arrête la toute-puissance divine; d'une Françoise qu'il

a pris la liberté d'enlever à sa famille, du droit qu'a tout Irlandois de s'approprier une riche héritiere; & d'un ministre Anglois, homme doux, modéré, & fort instruit: nous avous pris la poste, dis-je, & ce n'est pas par magnificence; mais tous les élégans de l'Angleterre & la partie brillante de la cour étant à Brightelmstone, parce que le prince de Galles y prend les eaux, il n'y a pas une seule diligence où l'on puisse trouver place: au reste, les postes qui sont excellentes, & fourniſſent par obligation des voitures comparables à nos voitures de maîtres, sont à peine aussi chères qu'en France, quoique plus longues, & trois fois plus rapidement franchies. Il suit cependant de cette maniere de voyager, que malgré les talens économiques & l'industrie hibernoise de notre compagnon, que j'ai créé maréchal-général-des-logis de la caravanne, notre voyage nous a coûté trois fois ce qu'il devoit nous coûter, & d'autant que le paquet-bot ne partant qu'à trois jours de distance de celui de notre arrivée, & les difficultés pour le passeport devenant inquiétantes, j'ai frêté un navire. Si je ne craignois pas de divulguer des secrets qui peuvent dans la foule servir à quelques honnêtes gens, comme ils nous ont servi, je

vous démontrerois combien ces ſublimes formalités de notre inquiſition, appelée *amirauté*, ſont inutiles à toute autre choſe qu'à faire gagner de l'argent aux huiſſiers viſiteurs; digne réſultat de toute législation réglementaire.

Nous avons dîné à Brightelmſtone, avec la meilleure viande de boucherie que j'aie mangé de ma vie; & comme le ſeul acte de toucher un plancher Anglois brûle la bourſe, ſur-tout dans le voiſinage de la cour, nous avons été coucher à *Lewis*. N'êtes-vous pas ſcandaliſé qu'un bourg Anglois porte le nom d'un de nos rois? Depuis, & dès *Lewis*, nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe, par la variété des ſites & de la verdure, la beauté & l'opulence de la campagne, la propreté & l'élégance rurale de chaque propriété. C'eſt un attrait pour les yeux, c'eſt un charme pour l'ame qu'il eſt impoſſible d'exagérer. Les approches de Londres, ſont entr'autres d'une bauté champêtre, dont la Hollande même ne m'a point fourni de modèles (j'y comparerois plutôt quelques vallés de la Suiſſe). Car, & cette obſervation très-remarquable, ſaiſit à l'inſtant des yeux exercés, ce peuple dominateur eſt, avant

tout & sur-tout, agricole au sein de son île; & voilà ce qui l'a sauvé si longtems de ses propres délires. Je sentois mon ame fortement & profondément saisie, en parcourant ces contrées plantureuses & prospere, & je me disois: pourquoi donc cette émotion si nouvelle? Ces châteaux comparés aux nôtres, sont des guinguettes. Plusieurs cantons de la France, même de ses provinces les plus médiocres, & toute la Normandie que je viens de traverser, sont assurément plus beaux, de par la nature, que ces campagnes. On trouve çà & là, mais par-tout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grands travaux publics, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme; & cependant ceci m'enchante bien plus que le reste m'étonne. C'est que ceci est la nature améliorée & non forcée; c'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété; c'est que ce soin, cette propriété universelle est un symptôme parlant de bien être; c'est que toute cette richesse rurale est dans la nature; près de la nature, selon la nature, & ne décéle pas l'excessive

inégalité des fortunes, source de tant de maux, comme les édifices somptueux, entourés de chaumieres; c'est que tout me dit ici que le peuple est quelque chose; qu'ici chaque homme a le développement & le libre exercice de ses facultés, & qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses.

Et prenez garde! mon ami, que c'est si bien là la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnois, qu'arrivé dans Londres, & cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parce que rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a plus étonné, ni même fait plaisir, si ce n'est les trottoirs qui faisoient tomber à genoux le bon la Condamine, & s'écrier: *Béni soit Dieu! voici un pays où l'on s'occupe des gens de pied.* Tout le reste m'a paru ordinaire & presque mesquin. Je dirois volontiers comme cet apathique Italien: *ce sont des rues à droite, des rues à gauche, & un chemin au milieu.* Toutes les villes sont de même; si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit & pour l'œil, & des dimensions dont aucune ville ancienne ne sauroit jouir:

du reste, effrayantes obstructions du corps politique; cloâque infâme au moral, si ce n'est comme ailleurs au physique & au moral; hommes entassés & infectés de leur haleine; lutte éternelle des corrupteurs & des corrompus, des prodigues & des misérables, de la canaille titrée & de la canaille populace. C'est mieux ou plus mal que Paris ou que Babylone, comme vous voudrez; j'y prends peu d'intérêt? Notez pourtant que j'ai peu vu encore, & que Londres m'offrira certainement plus que toute autre grande ville de commerce, un foyer d'activité & d'émulation qui ne peut pas ne point intéresser. Mais je vous rend compte de la premiere impression qui a toujours un grand fond de vérité.

Nous avous eu en voyage la rencontre de ces voleurs si communs en Angleterre: ils ont observé & tâté deux ou trois fois notre petite troupe. J'étois décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent; j'avois mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans celle qui suivoit, & un à cheval. Notre ordre de bataille étoit si bien, & notre contenance armée si simplement fière & ostensible, qu'ils nous ont laissé passer.

J'empiéterois sur les droits de mon Henriette qui veut vous écrire, quand elle pourra vous remercier de votre convalescence, si je vous parlois des Angloises, dont l'air froid & ricaneur, & les tailles emboitées & guindées, n'ont pas paru lui plaire infiniment au premier coup-d'œil: pour moi j'en appelle, & je ne renoncerai pas si aisément à ma longue passion pour les Angloises, d'autant qu'en voyant passer Henriette, on s'arrête & l'on dit: oh la belle Angloise! aussi est-elle fort contente des hommes. Pour moi, je prétends, & l'on assure que j'ai déja l'air aussi Breton que Jaques Rosbiff.

Au reste, nos dames n'ont pas toujours été aussi bien traitées; elles ont essuyé aujourd'hui un orage très-vif: la beauté du tems les avoit invitées à aller à pied de leur auberge à leur logement; car nous sommes déjà gités & chérement gités; elles étoient parées fort à la Françoise & sur tout Henriette. On a murmuré; on s'est attroupé; on nous a suivis; on a lancé un certain Aristophane de cabaret qui s'est mis à chanter devant nous, avec les gestes les plus démonstratifs & les expressions les plus libres, des cantiques très-peu *spirituels*, qui ont fort

diverti le peuple. Mon amie, accoutumée aux lubies de la canaille d'Amsterdam, rioit; la Parisienne avoit une vraie colere de Parisienne, & regrettoit les Halles. Pour moi, mon flegme étoit imperturbable; mais cependant j'avois peur de me fâcher, & le dénouement m'inquiétoit: déjà plusieurs Anglois, bien mis, & passant à cheval, avoient distribué quelques coups de fouet aux gilles, & s'arrêtant, nous avoient suppliés de ne pas prendre la populace pour la nation; puis ils nous donnoient des conseils que malheureusement nous n'entendions pas. Enfin, un François a fendu la foule, donné de l'argent, & fait montre d'éloquence angloise; puis nous déposant dans une boutique, il a été nous chercher un carosse qui a mis fin à cette scène, plaisante au fond, & dont mon amie a eu la charmante réparation que j'ai dite au parc de Saint-James, une fois qu'elle a substitué un petit chapeau anglois à son immense panache.

5.

Pauline.

La femme d'un gentilhomme Flamand, fort ennuyée de son mari, se rendit un jour secrètement à Lille, convertit son argent & ses bijoux en dentelles, arrêta une place dans la diligenee, & partit pour Paris, sous le faux nom de madame Vindrek. Arrivée à Paris, elle alla descendre dans un hôtel garni de la rue de Richelieu, où elle prit un appartement pour elle & pour sa petite fille, enfant de quatre ans, qu'on nommoit Pauline.

Dans les premiers momens de son séjout à Paris, madame Vindrek s'occupa à se défaire de ses dentelles. Cette vente finie, elle voulut visiter les édifices, les promenades, les spectacles, & les principaux monumens qui embellissent la capitale. Mais une jeune femme ne pouvoit pas courir seule dans Paris: aussi madame Vindrek consentit à se laisser accompagner par le chevalier de Vaudray, officier de vaisseau, qui occupoit un appar-

tement dans le même hôtel qu'elle, & qui, par ce moyen, avoit fait sa connoissance.

Madame Vindrek étoit jolie: le chevalier étoit aimable. Ils alloient sans cesse se promener ensemble; & ils se promenèrent si bien, qu'un beau jour ils ne revinrent pas. On crut d'abord dans l'hôtel qu'ils étoient allés voir quelqu'une des magnifiques maisons de campagne qui sont aux environs de Paris, & qu'ils s'en retourneroient le lendemain; mais on se trompoit: ils ne reparurent plus.

Cependant la petite Pauline étoit demeurée dans l'hôtel garni, où elle demandoit sans cesse sa maman. Les gens de la maison, déjà attachés à cette enfant aimable, & attendris par ses pleurs, en avoient les plus tendres soins; mais ils ne pouvoient ni réussir à la consoler, ni la rendre à ses parens, puisqu'ils ne savoient pas plus qu'elle, d'où elle sortoit, & quel nom portoit sa famille. Ils découvrirent seulement, après beaucoup de recherches, que ce n'étoit pas celui de Vindrek.

Dans ce temps-là, une dame de Rouen vint loger dans le même hôtel. Elle vit Pau-

line, que son malheur & sa gentillesse lui rendirent bientôt chère, & elle désira de l'emmener avec elle, pour l'élever comme sa fille. Les maîtres de l'hôtel y consentirent d'autant plus facilement, qu'ils savoient que la dame étoit très-riche, & que, malgré leur amitié pour Pauline, cette enfant, en restant dans leur maison, devenoit un fardeau pour eux. Pauline retrouva donc une seconde mère.

Cette mère, nommée madame de Ferlang, avoit reçu beaucoup d'avantages de la nature & de la fortune; mais elle n'en étoit pas plus heureuse. Spirituelle, belle, sensible, riche, elle n'avoit jamais pu captiver son volage époux, qui, vivant dans le libertinage à Paris, laissoit sa femme exilée dans une de ses terres auprès de Rouen. Bien plus encore, il lui avoit ôté son fils, le seul enfant qu'il eût eu d'elle, & il le faisoit élever loin de cette tendre mère. Aussi madame de Ferlang, qui trouva Pauline digne d'intéresser son ame aimante, s'attacha beaucoup à cette jeune personne, & prit tous les soins imaginables de son éducation. Aucun maître ne lui fut épargné. Tous les talens, qui servent si bien à développer les dons de l'ame

& les graces du corps, devinrent son partage. Elle croissoit chaque jour en esprit & en beauté.

Quoique M. de Ferlang fût fixé à Paris, il venoit de temps en temps faire un tour à Rouen. L'époque du payement de ses fermiers étoit celle où on ne manquoit guère de le voir arriver. La première fois qu'il vit Pauline, il en parut assez mécontent, n'envisageant d'abord en elle qu'un surcroit de dépense pour sa femme. Ensuite il s'accoutuma à l'orpheline, & enfin elle ne tarda pas beaucoup à être cause que ses voyages devinrent plus fréquens.

Alors madame de Ferlang, qui croyoit que son mari se rapprochoit d'elle par un retour de sagesse, & qui voyoit avec la plus douce satisfaction qu'il sembloit partager le tendre intérêt qu'elle prenoit à sa pupille, lui proposa de la faire épouser à son fils, qui achevoit ses exercices à Paris. Mais madame de Ferlang s'étoit flattée d'une vaine espérance. Son mari avoit conçu d'autres projets. Les cœurs vicieux ne reviennent pas si facilement à la vertu.

Toutefois M. de Ferlang dissimula. Il parut même très-charmé de l'intention de

sa femme. Il ne lui opposa que foiblement l'ignorance de l'état & du nom de la famille de Pauline, en lui laissant entrevoir que cet obstacle n'étoit pas suffisant pour empêcher que son fils épousat une jeune personne si intéressante. Peu de jours après, il repartit pour Paris.

Pauline n'ignoroit point l'entretien dont elle avoit été l'objet. Madame de Ferlang, qui la regardoit non seulement comme sa fille, mais comme sa meilleure amie, lui avoit tout confié; & cette fille sensible & reconnoissante, sans songer précisément aux avantages qui résulteroient pour elle d'un pareil mariage, envisageoit pourtant comme un bonheur l'exécution du plan, qui devoit la rapprocher encore plus d'une femme à qui elle étoit déjà si attachée. Mais tandis qu'elles se repaissoient l'une & l'autre de cette douce espérance, un événement sinistre vint interrompre leurs désirs & leurs projets.

Madame de Ferlang, que l'abandon de son mari avoit long-temps profondément affectée, & dont le chagrin avoit beaucoup altéré la constitution délicate, mourut presque subitement dans les bras de la jeune Pauline. On s'empressa d'écrire à M. de Ferlang & à

son fils; mais M. de Ferlang vint seul; encore trouva-t-il en arrivant sa femma déjà morte.

Il est impossible de rendre la douleur de Pauline. Quand elle perdit la mère, qui l'abandonna si étourdiment à l'âge de quatre ans, ses regrets enfantins touchèrent tous les cœurs: mais en perdant la femme qui l'avoit adoptée, cette seconde, cette véritable mère, son chagrin fut encore bien plus profond; & quoiqu'elle en donnât moins de signes extérieurs, elle gémissoit continuellement en secret, & n'osoit penser sans frémir à la destinée qui l'attendoit.

Monsieur de Ferlang cherchoit cependant à la consoler, mais sans lui parler de l'alliance projetée par sa femme. Pauline voyant bien alors qu'il ne falloit plus penser à cette alliance, & d'ailleurs n'ayant jamais vu l'époux qu'on lui avoit destiné, demanda à M. de Ferlang la permission de se retirer dans un couvent. "Y songes-tu bien, mon enfant, lui dit M. de Ferlang? Pour se mettre au couvent, il faut avoir au moins de quoi payer sa pension: d'ailleurs la vie cloîtrée t'ennuyeroit à la mort; il en est une plus douce pour toi, & la seule que tu

„puisses raisonnablement choisir. J'y ai ré-„fléchi depuis long temps. Je t'aime comme „ma fille. Il faut suivre mes conseils. Je „ferai ton bonheur." Il accompagna ces mots d'un baiser familier, & de quelques discours ambigus, que, malgré son innocence, Pauline ne comprit que trop bien.

Accablée de honte, de frayeur, elle se retira dans sa chambre, où elle s'enferma trois jours, sans oser sortir, sans prendre aucune nourriture, sans pouvoir goûter aucun repos, & sans cesse occupée à répandre des larmes. Cependant, au bout de ce temps-là, il fallut se rendre aux ordres de M. de Ferlang, qui la faisoit férieusement demander.

"Pauline, lui dit en ricanant cet homme „insensible & libertin, avez-vous bien pen-„sé à ce que je vous ai dit? — Que trop, „monsieur. — A quoi êtes-vous résolue? — „A mourir. — Prends-y garde, mon en-„fant; il vaut mieux m'en croire. — Ja-„mais, jamais! — Eh bien! Mademoiselle, „préparez-vous à retourner dans l'hôtel où „ma femme vous a prise. Je vous y rame-„nerai moi même." En même temps il donna des ordres à ses gens. Sa chaise de

poste fut bientôt prête. — Alors la malheureuse orpheline se jeta à genoux; elle implora la pitié de M. de Ferlang; elle invoqua la mémoire de sa bienfaitrice; elle dit adieu de la manière la plus touchante aux lieux, aux personnes qui avoient vu élever son enfance. Tous les domestiques étoient en larmes; mais rien ne put fléchir le barbare. Il fit mettre Pauline dans la voiture, & ils partirent pour Paris.

Je ne répéterai point tous les discours qu'il lui tint dans la route, pour tenter de la séduire. Il me suffit de dire que tous ses discours furent vains, & qu'il remit Pauline dans l'hôtel garni de la rue de Richelieu. Là, tout étoit bien changé depuis douze ans. Ses anciens hôtes avoient été remplacés par des héritiers, qui ne connoissoient que par tradition l'aventure de Pauline, & qui lui donnèrent une chambre comme à une étrangère dont ils se méfioient un peu. Elle s'y renferma toujours seule, gémissante, & ne sachant que devenir avec un petit paquet de hardes & une vingtaine d'écus dans sa bourse.

Pauline ignoroit que des milliers de femmes arrivent à Paris, avec moins de beauté,

moins de talens, & moins de fortune qu'elle, & que ces femmes y mènent bientôt une vie splendide; elle ignoroit combien une jolie personne peut trouver de ressources dans cette ville corruptrice; mais quand elle l'auroit su, elle n'en auroit pas été plus contente.

Il y avoit presque une semaine entière que la pauvre Pauline se désespéroit dans son hôtel, lorsqu'on y vit descendre d'une magnifique berline une dame assez âgée. Ses gens répandirent dans la maison, que leur maîtresse venoit de Flandre; & elle-même demanda, un ou deux jours après son arrivée, si ce n'étoit pas par hasard l'endroit où avoit autrefois logé madame Vindrek? A la réponse qu'on lui fit, on crut qu'elle se pâmeroit de joie; & lorsqu'elle sut que Pauline étoit dans l'hôtel, elle courut elle-même à sa chambre, & lui sauta au cou, en l'appelant sa chère nièce. — „Voila, disoit elle, voilà „le vrai portrait de mon frère. Pauvre „frère! il mourra de plaisir en revoyant sa „fille"! — Pauline crut d'abord que c'étoit un songe: mais les vifs embrassemens de la dame la rassurèrent, & la pauvre enfant lui rendit tendresse pour tendresse.

Au bout de deux ou trois jours, la dame raconta à Pauline qu'elle avoit écrit à son frère pour l'engager à venir joindre sa fille retrouvée; & qu'en attendant elle alloit louer une maison, où elles demeureroient ensemble, parcequ'elles passeroient l'hiver à Paris. En effet, la maison fut bientôt vue & agréée, & la nouvelle tante & la nièce s'y établirent.

Là, elles vécurent d'abord d'une manière assez retirée; mais bientôt elles reçurent la visite de plusieurs personnes de haute qualité. Madame Rouart, car c'est ainsi que se nommoit la tante, madame Rouart avoua à Pauline qu'elles étoient elles mêmes d'une grande maison, & que sa chère nièce devoit prétendre à un mariage très-avantageux. Elle n'étoit plus occupée que de cette enfant; elle vouloit la doter de tout son bien; elle lui faisoit sans cesse cadeau de quelque parure nouvelle; elle la conduisoit aux spectacles, aux bals, aux promenades, par-tout où elle croyoit que Pauline s'amuseroit.

Parmi les aspirans au cœur de Pauline, étoit un jeune homme nommé M. de Vaulamon, qui l'ayant vue à l'opéra, en étoit devenu éperdument amoureux. Il se fit pré-

senter chez madame Rouart : bientôt après il déclara sa passion, & il eut le plaisir d'entendre l'ingénue Pauline lui avouer qu'elle n'y étoit pas insensible. Mais en même temps elle confessa tout à madame Rouart. Madame Rouart étoit bonne, généreuse, approuvant tout ce qui plaisoit à sa nièce, & elle fut enchantée de cet aveu. Elle assura même que son frère ne manqueroit pas d'y donner les mains, & que les amans pouvoient d'avance se regarder comme époux.

J'ai oublié de dire que madame Rouart, distraite par ses affaires, avoit laissé quelquefois Pauline en tête à tête avec des messieurs qui lui rendoient visite; que ces messieurs avoient offert très-respectueusement à la jeune personne, leur main & des pleines bourses d'or, & qu'elle en avoit été si indignée, que Madame Rouart s'étoit vu forcée de fermer sa porte à plusieurs de ces galans.

Mais le jeune Vaulamon se conduisit toujours plus décemment; & Pauline avoit d'autant plus de confiance en lui, qu'il se montroit plus timide. Un soir les deux dames allèrent souper chez une parente de madame Rouart. Vaulamon les accompagna. Il y

avoit cinq ou six femmes, & autant d'hommes. Le souper fut très-gai: on but du Champagne; mais quoique Pauline eût été très-modérée, la tête lui tourna; elle eût besoin de prendre du repos; elle se jeta alors sur un canapé, tenant sa main dans celle de Vaulamon, & elle s'endormit profondément.

Pendant la nuit, des songes extraordinaires l'enchantèrent & la tourmentèrent tour à tour. Mais le matin, en se réveillant, elle fut bien plus étonnée de se trouver chez sa tante, & dans le même lit où elle avoit coutume de coucher. Elle se rappeloit fort bien qu'elle s'étoit endormie sur un canapé; mais elle ne se rappeloit pas qu'elle eût été emporté chez elle & déshabillée. Croyant que c'étoit encore un nouveau rêve, elle s'élance & court, pieds nus & en chemise, ouvrir les rideaux & les volets de ses fenêtres; mais en s'en retournant, elle apperçoit sur le canapé son époux prétendu, Vaulamon, qui la contemple d'un air triste & confus. Alors elle se rappelle tout.

Dans cet instant, la malheureuse Pauline n'ayant pas la force de prononcer une seule parole, tomboit presque morte sur le par-

quet, lorsque Vaulamon la retint & la remit sur son lit. Avec le secours des sels & des eaux spiritueuses, il la rendit à la vie; & quand elle ouvrit les yeux, elle le vit à genoux auprès d'elle, tenant encore sa main qu'il baignoit de pleurs. Mais elle la retira avec indignation. Il voulut parler. Elle détourna la tête; elle refusa long-temps de l'écouter. Cependant le nom d'épouse qu'il lui donnoit, toutes les expressions du repentir, le désir de le voir réparer son malheur, touchèrent enfin un peu la pauvre Pauline. Elle laissa entrevoir au jeune homme l'espérance d'un pardon. Soudain il sortit; & il alloit accabler madame Rouart de reproches, lorsqu'il trouva son père avec elle. — Son père? — Oui, monsieur de Ferlang lui-même; car Vaulamon étoit le jeune homme destiné à Pauline depuis long-temps, & auquel on faisoit porter un nom de terre qu'elle ignoroit. S'il étoit venu chez madame Rouart, c'est parceque cette femme ayant aperçu que Pauline le remarquoit beaucoup au spectacle, l'avoit fait inviter par un de ces aventuriers déguisés, qui, sous des titres imposans, infestent Paris, & trouvent le moyen de se lier avec tous ceux dont ils croient pouvoir faire des dupes.

Monsieur de Ferlang & son fils furent également étonnés de se rencontrer dans cette maison; car ils y venoient à l'insçu l'un de l'autre: mais ils dissimulèrent également. Après que Vaulamon s'en fût allé, & que M. de Ferlang eut appris que c'étoit le jeune homme qu'on avoit laissé gagner le cœur de Pauline, pour qu'elle put ensuite se conformer à tous les projets de madame Rouart, il sortit en maudissant la vieille Furie, & il fit, dès le jour même, partir son fils pour son régiment.

Mais qu'étoit donc madame Rouart? Ce qu'elle étoit? Une de ces femmes infernales, qui ne sont malheureusement que trop communes à Paris; une de ces femmes qui, dans le déclin de l'âge, cherchent sans cesse à corrompre la jeunesse & l'innocence pour la livrer à la débauche & à l'infamie; une de ces femmes qui trafiquent effrontément des appas de quelques victimes insensées qui les écoutent; une de ces femmes enfin qui deviennent l'opprobre de leur sexe & le scandale de la vertu.

Le jour que madame Rouart avoit feint d'arriver de Flandres dans l'hôtel garni de la rue de Richelieu, elle étoit partie le ma-

tin de la rue Sainte-Anne, & n'avoit fait que le tout du bureau de la poste de Saint-Denis. Quand elle feignoit de mener souper Pauline chez des parentes ou des amies, elle lui faisoit faire une petite course en voiture, & la reconduisoit dans sa propre maison & dans des appartemens reculés, où elle étoit reçue par d'autres filles dévouées à ses ordres, & qui se cachoient pendant le jour. C'étoit enfin M. de Ferlang, qui avoit déchaîné contre Pauline la détestable Rouart.

Cependant Pauline ne voyant point revenir Vaulamon, avoua son malheur à sa prétendue tante, qui garda encore son masque d'hypocrisie, pour achever d'égarer la jeune personne. Elle pleura avec elle; ensuite elle la consola; & elle finit si bien par la séduire, qu'au bout de quelques mois elle l'eut entièrement asservie à ses coupables volontés. Malgré cela, Pauline conservoit une secrète tristesse, & la vertu étoit toujours au fond de son cœur.

Il y avoit à peu près six mois qu'elle s'étoit livrée à l'égarement, lorsqu'en se promenant un soir au Palais-Royal, elle se sentit toucher sur le bras. Elle tourne la tête, & voit Vaulamon. Je laisse à penser de quel

étonnement ils parurent saisis l'un & l'autre. Leur explication fut rapide ; & le jeune homme apprenant qu'elle étoit toujours chez madame Rouart, lui proposa d'abandonner cette détestable maison, & de le suivre. — „Ah! je ne suis plus digne de vous, lui ré„pondit Pauline! — Que dites-vous, s'é„cria Vaulamon? C'est moi qui ai commen„cé à vous perdre; mais on m'avoit trom„pé! Oublions tout; ne vivez que pour moi, „comme je ne vivrai que pour vous." — Pauline y consentit enfin: elle crut que Vaulamon pourroit la rendre à une vie plus honnête; & ces deux amans auroient été heureux, s'il y avoit de vrai bonheur sans la vertu.

Cette réconciliation avoit eu lieu depuis quelques jours, quand la Rouart, furieuse de la perte de Pauline, en avertit M. de Ferlang. Alors celui-ci, qui conservoit toujours un grand dépit de s'être vu constamment rebuter, obtint un ordre du ministre, & fit renfermer son fils. Pauline en fut désolée; mais ne voyant aucun moyen facile de délivrer son amant, & réfléchissant qu'elle-même ne pouvoit plus être que malheureuse & avilie, elle écrivit ces mots à M. de Fer-

lang. — "Rendez la liberté à votre fils, „monsieur: il doit désormais trouver grace „devant vous, puisqu'au moment que vous „recevrez cette lettre, l'infortunée qui le „fait paroître criminel à vos yeux, n'exis„tera plus." — M. de Ferlang crut d'abord que c'étoit un piége; mais il apprit bientôt avec horreur que la malheureuse Pauline venoit de mourir empoisonnée.

Vaulamon en fut inconsolable. Son père, également affligé, l'amena à Rouen pour tâcher de le distraire. Il y avoit à peu près un mois qu'ils y étoient, lorsqu'un étranger se présenta chez eux. Après avoir pris d'inutiles informations dans la rue de Richelieu, cet homme venoit s'adresser à M. de Ferlang, pour savoir ce qu'étoit devenue Pauline. Il lui dit que le nom de famille de cette jeune personne étoit mademoiselle de . . . .; que son père; qui vivoit encore, possédoit dix-huit mille livres de rente, & que sa mère, qui, sous le nom de madame Vindrek, l'avoit abandonnée depuis douze ou treize ans, étoit allée à Saint-Domingue, où elle avoit fait une fortune considérable, & où elle venoit de mourir, laissant à Pauline tous ses biens. En même temps, l'étranger tira de

sa poche une copie authentique du testament & des inventaires.

M. de Ferlang, confondu de cette aventure, n'osa rien répondre de certain. Vaulamon ne put que pleurer; & l'étranger se retira pour faire de nouvelles perquisitions à Paris, perquisitions, hélas! qui furent vaines. Pauline, l'infortunée Pauline n'étoit plus; & elle avoit éprouvé qu'avec de la naissance, de la fortune, de la beauté, des talens, un grand amour pour la vertu, on peut être malheureuse, avilie, & même criminelle.

P. M. *Marmontel.*

6.

Weggis : ou la catastrophe de Pleurs renouvellée.

A deux lieues de *Lucerne*, entre le mont *Régis (Rigiberg)* & le *lac des quatre cantons*, s'étend le bailliage de *Weggis*. Cette charmante contrée, couverte de vignobles, de vergers & de jardins, offre à l'œil le plus riant tableau, & au cultivateur le sol le plus fertile. Le soleil du midi le réchauffe, & le rideau des montagnes voisines le met à l'abri du souffle des vents du Nord. Là se trouvent les villages de *Greppen*, de *Witznau*, & de *Weggis :* ce dernier est séparé en deux parties, le *haut* & le *bas-Weggis ;* & l'église paroissiale s'élève sur une éminence entre les deux. Plus haut paroissent les flancs du *Régis*, comme une énorme paroi de rochers, d'où sont roulés à diverses reprises de grands blocs çà & là du côté du *lac :* par-tout, on découvre des traces d'éboulemens plus ou moins considérables : plus on monte, plus la couche de terre végétale devient mince, & moins

elle

elle adhère au roc vif qu'elle recouvre: dans les endroits où la montagne n'est pas uniquement formée de rochers, mais composée de bancs de sable, d'ardoise, de petits cailloux & de terre, on apperçoit plusieurs sources, dont les unes serpentent paisiblement vers le *lac*, & les autres tombent en cascades ou en nappes, qui embellissent le payſage; un petit nombre, après avoir coulé quelque temps, disparoit en rentrant dans le sein de la terre.

Deux lieues au dessus de *Weggis*, à une lieue de la cime du *Régis* nommée *Kulm* (Culmen,) sort la *fontaine des sœurs (Schwesterbrunnen)*, dont les eaux minérales, d'une fraicheur glaçante, sont recueillies dans un vaste bassin, & forment un bain froid très-fréquenté chaque été par les gens du pays. Entre *Weggis* & *Witznau*, non loin du *lac* étoient jadis les bains renommés de *Lutzelau*, que plusieurs anciennes descriptions nous représentent comme un séjour délicieux; mais d'immenses rochers, tombés du *Régis* dans le dernier siècle, ont couvert d'une masse impénétrable la source salutaire, & changé ces beaux lieux en un morne & aride désert.

Toutes les eaux dont le *Régis* est le réservoir ne sortent point de son sein; il en reste beaucoup dans son intérieur, qui remplissent de vastes cavernes, qui circulent dans des canaux souterrains, qui filtrent entre les diverses couches dont la montagne est composée, & qui causent les fréquens éboulemens, auxquels cette contrée fut de tout temps sujette: quelques villages, sur-tout le

haut-*Weggis* & le bourg de *Gerſau*, ſont bâtis ſur la pente d'un ſol formé par les terres, que les eaux ont anciennement détachées des hauteurs ſupérieures.

Pour peu qu'on y réfléchiſſe, tous ces détails expliqueront les cauſes phyſiques de la deſtruction du *haut Weggis*, arrivée le 15. & 16. Juillet dernier (1795), après pluſieurs ſemaines de pluies continues.

Au pied d'une forêt, & à une lieue de ce malheureux village, s'étendoit une plaine fertile, légérement inclinée vers le *lac:* tout-à-coup le terrein ſe détache des flancs de la montagne auxquels il étoit attenant, gliſſe 100 pieds plus bas, & laiſſe derrière lui un vaſte enfoncement encadré dans les parois perpendiculaires des terres reſtées en place. Loin de s'arrêter, cet éboulement ſe continue & deſcend vers le *lac*, préciſément ſur la ligne du *haut-Weggis*: ſon poids énorme renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; cette maſſe, ſans ceſſe augmentée, couvre tous les alentours, & bientôt la *place de Weggis ne ſe reconnoît plus.* Quiconque n'a pas vu auparavant cette belle contrée, traitera de fable tout ce qu'on pourra lui en dire; & quiconque l'a connue, s'abandonnera, à la vue du vaſte tombeau formé par ces débris, aux ſentimens de la plus pénible mélancolie.

Ce fut donc le 15. juillet, ſur les trois heures après-midi, que le ſol ſe fendit au pied du *Régis*, avec un bruit allarmant . . . mais comme ces accidens ne ſont pas rares dans les contrées montagneuſes, & ſur-tout dans celle-ci, les habitans

ne s'en effraièrent point au premier moment; tant ils étoient loin de soupçonner le désastre qui les attendoit. Sur le soir, entre sept & huit heures, le fracas de la montagne redoubla: quelquefois c'étoit un bruit semblable au cliquetis des chaines; d'autrefois c'étoit une détonation pareille à une salve d'artillerie. Alors la grande masse, entièrement détachée, se met en mouvement; tout le terrain se déplace, descend, & fait des progrès encore lents mais irrésistibles. Le *curé*, accompagné de plusieurs de ses paroissiens, monte sur une hauteur voisine pour juger de cet étrange phénomène, & déterminer ce qu'on avoit à en craindre dans le village. Ils ne tardèrent pas à connoître toute l'étendue, soit du désastre déjà arrivé, soit du péril toujours plus imminent. Plusieurs *chalets* situés dans la hauteur avoient déjà disparu; ce qui engagea à démeubler promptement les maisons du haut du village & les moulins voisins. Tout le monde étoit dans les plus cruelles angoisses: quelques personnes espéroient, il est vrai, que le bas du village échapperoit à la destruction, & cherchoient à rassurer les habitans consternés; mais vers les neuf heures, on vit que le mal étoit sans remède. L'obscurité des plus épaisses ténèbres ajoutoit à l'horreur de cette scène de désolation; le marguiller de la paroisse alla de maisons en maisons avertir chacun de rester levé; triste mais nécessaire précaution . . . car la dernière nuit du village étoit arrivée. Enfin s'approche l'éboulement, que rien n'avoit pu arrêter, & dont toutes les terres tenoient les unes aux autres; compa-

rable à un torrent de *lave*, auquel il rassembloit par la lenteur de sa marche & ses dévastations inévitables, il parvient aux maisons de *Weggis* . . . Alors on n'entend plus que cris, gémissemens & lamentations déplorables: il faut donc quitter ces habitations, & les quitter pour jamais! Quels tristes adieux chacun fait au toit paternel qui l'a vu naître! on s'empresse à transporter les vieillards, les malades, les enfans au berceau, soit en rase campagne, soit dans les hameaux voisins, soit dans l'église paroissiale, qui, par sa situation, n'avoit rien à craindre. Comme la plupart des bestiaux étoient sur les *Alpes*, on en eut peu à sauver; mais la consternation générale, qui ôtait la présence d'esprit, & l'obscurité d'un ciel où ne paroissait aucune étoile, firent négliger le transport de beaucoup d'effets, bientôt engloutis avec les maisons.

Avant le point du jour, on avait sonné la cloche du beffroi, & dépêché des couriers à *Lucerne* & dans les paroisses voisines: beaucoup de gens arrivèrent avec le desir d'être utiles; mais de quel secours pouvoient-ils être dans un malheur, que toutes les forces humaines ne pouvoient empêcher? Ils aidèrent tout-au-plus à conserver quelques meubles, & à enlever une partie de la charpente & de la boiserie des maisons, tandis qu'on pouvoit encore y entrer & en sortir sans danger.

Sitôt que le magistrat souverain de *Lucerne* fut averti de cette catastrophe, il envoya sur les lieux Mr. *Pfiffer de Heydegg*,

baillif actuel de *Weggis*, avec ordre d'assister les habitans dans leurs besoins du premier moment, & de leur promettre pour la suite tout le secours de la part du gouvernement.

Quel triste tableau vient éclairer le retour de la lumière! Le regard cherche en vain ces riantes prairies, ces champs couverts de moissons jaunissantes, ces arbres courbés sous le poids des fruits, ces jardins dont les légumes & les fleurs étoient renommés dans les environs . . . tous ces présens du ciel & de la nature, qui faisoient du petit pays de *Weggis* une terre de bénédiction, & l'un des plus fertiles, des plus beaux districts de notre *Suisse*. Ces domiciles, antique héritage des familles, dont le rustique abri suffisoit aux enfans comme il avoit suffi aux pères . . . ces fermes, plus précieuses que des palais pour leurs simples & laborieux habitans . . . ces domaines étroits, il est vrai, mais si bien cultivés, & chaque année plus fertiles . . . tout cela est déjà englouti, ou va disparoître sous l'œil d'une foule de témoins, qui déplorent l'inutilité de leurs secours dans un pareil désastre.

A mesure que l'éboulement glissoit, il soulevoit les arbres, les déracinoit, les brisoit, ou les entraînoit tout couverts de boue & de limon: arrivées contre les maisons & les granges, on voyoit les terres s'amonceller, soulever peu à peu les bâtimens, les renverser sur le flanc, & continuer ensuite leur cours vers le rivage. De tems en tems leur viteſſe étoit accélérée, sur-tout quand quelque grosse pierre venoit en augmenter la masse

& le poids : il y eut entr'autres un rocher plus gros qu'une maison, qui se détachant avec fracas du *Régis*, vint se précipiter dans le *lac*. Le bruit souterrain continuoit presque sans interruption, & glaçoit d'effroi tous les spectateurs.

Quarante-neuf familes, dont plusieurs très-nombreuses, perdirent leurs habitations, & s'établirent pour le moment au milieu des prairies Hélas! en émigrant de leur village, ces malheureux cultivateurs jettoient douloureusement un dernier regard de regret, sur ces toits & ces domaines ensevelis avec l'espoir de leurs récoltes & le salaire de leurs pénibles travaux. Plus de quatre-vingt arpens de terre (à 45000 pieds quarrés l'arpent) perdirent en quelques heures toute trace de culture : quelques troncs couverts d'un enduit limoneux, quelques racines éparses sur le sol bouleversé, la cime flétrie & dépouillée de verdure de quelques grands arbres, quelques morceaux de toit & de charpente brisés & noircis par le frottement comme après un incendie, & quatre petites huttes sans fenêtres à l'extrémité de l'éboulement, voilà tout ce qui reste dans ce désert . . . & ces débris rendent encore plus lugubre & plus déchirante l'impression de ce spectacle.

La largeur de l'éboulement, prise au pied de la montagne dont il s'est détaché, est de 1053 pieds : au bord du lac il en a 1064; à moitié chemin, resserré par des collines, il n'en a que 308: le terrein couvert, du *Régis* jusqu'au rivage, a 5314 pieds de long.

Dès lors on craignit, sur-tout pendant la grande pluie du 29. juillet, une seconde catastrophe pareille à celle du 15; de nouvelles terres se mirent en mouvement sur le côté des précédentes, couvrirent un pré voisin de l'église, & emportèrent un bâtiment qui servait de magasin pour les soies. Le rivage du *lac* a été élevé de vingt pieds au-dessus de son niveau par l'entassement des terres.

Il ne fut plus difficile d'assigner la véritable cause de cet écroulement, lorsque dans le lieu même où la terre, en se détachant du flanc de la montagne, a laissé un large & profond fossé, on découvrit quatorze sources assez abondantes & très-rapprochées les unes des autres: peu de jours après elles disparurent, soit pour avoir été couvertes par de nouveaux décombres, soit pour avoir trouvé leur écoulement dans des canaux souterrains: une seule est restée, & fournit en abondance une eau des plus fraîches. Les habitans du pays prétendent n'avoir jamais vu jusqu'alors aucune trace de source à cette hauteur. Le ruisseau, qui met en mouvement les moulins de *Weggis*, est beaucoup plus gros que ci-devant, & s'est ouvert un large lit à travers les ruines.

Au bord du grand creux, vers le haut de l'éboulement, on remarque sur des plateaux cubiques de gazon, quelques arbres restés dans la même situation qu'ils avoient dans la forêt, d'où ils ont glissé avec les terres voisines, entr'autres trois grands frênes, que les enfans de *Weggis* reconnoissent aisément, pour avoir souvent joué sous leur ombre.

Mais ce qui est encore plus digne d'attention, c'est que le *lac*, en s'avançant dans l'intérieur du pays, a formé un nouveau *golphe* assez étendu : cette baie a 38 pieds de profondeur à son centre, où étoient auparavant une maison & un jardin, & 70 sur les côtés.

Les décombres sont en général composés d'une marne grossière & fort grasse ; dans quelques endroits elle est mêlée de pierres plus ou moins grosses. D'abord ce nouveau sol étoit fort mou & incohérent ; dès lors il s'est raffermi & consolidé, au point qu'on peut marcher presque par-tout sans danger d'y enfoncer. Pour voir dans toute son étendue l'espace dévasté, il faut monter sur la colline qui domine le *lac*, vis à-vis d'un rocher pointu dressé au milieu d'une verte pelouse.

Les habitans de *Weggis* ont reçu dans leur malheur, les secours les plus consolans & l'assistance la plus fraternelle, de tous les villages voisins : le magistrat souverain de *Lucerne* leur a donné les témoignages de cette affection paternelle, qui l'a caractérisé dans tous les temps ; il leur à fait distribuer sur le champ du pain, des farines, du riz, &c. ; il leur a fourni des asyles, & il s'occupe avec activité des moyens propres à les dédommager de leur cruelle perte. Dans toutes les églises *de la ville & du canton* on a lu un *mandat souverain*, également dicté par la piété & la compassion, qui rend compte de l'événement, qui recommande les familles ruinées à la bienfaisance de leurs compatriotes, & qui prescrit une collecte en leur faveur.

7.

Poésies.

A UN ARTISTE.

Dont la femme n'a que des talens agréables.

Mon ami Roch, si j'en crois l'univers,
Ta Chloé coud fort bien la rime au bout d'un vers:
Mais elle coud fort mal ta chemise & ta juppe.
Chante-t-elle les airs d'un opéra nouveau,
Elle file des sons qui font crier bravo!
Mais à filer son lin, crois-tu qu'elle s'occupe?
Bref! de dresser ta soupe & de remplir ton broc,
A l'heure de midi, Chloé paroît confuse:
Tu fis bien d'épouser cette dixième Muse.
Mais quant à moi, mon ami Roch,
La femme que je veux sera d'un autre moule;
Et dans ma basse-cour, j'étranglerois la poule,
Si la poule vouloit chanter comme le coq.

Par M. de Piis.

LES VIOLETTES.

IDYLLE.

O fille du printems, douce & touchante image
D'un cœur modeste, vertueux,
Du sein de ce gazon, tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.

Que j'aime à te chercher ſous l'épaiſſe verdure,
Où tu crois fuir mes regards & le jour!
Au pied d'un chêne verd qu'arroſe une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton ſéjour.
Mais ne crains rien de ma main généreuſe:
Sans te cueillir, j'admire ta fraicheur;
Je ne voudrois pas être heureuſe,
Aux dépens même d'une fleur.
Reſte ſur ta tige flexible;
Jouis des beaux jours du printems;
Que les zéphirs rafraichiſſans
Que ces rameaux & ce lierre ſenſible
Te défendent l'été des rayons dévorans!
Que l'automne auſſi faſſe éclore,
Autour de toi, des rejettons nombreux!
Que de l'hiver le ſouffle rigoureux.
S'adouciſſe & t'épargne encore!
Ah! comme ton parfum dont la ſuave odeur
S'exhale dans les airs, ſans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en eſſuyant les larmes,
Lui dérober l'aſpect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli paſſer mes jours.
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Pourſuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paiſibles loiſirs
Rendent mon ame ſatisfaite:
Mon nom contente mes deſirs,
Puisque l'amitié la répète.
L'avenir m'oublira: mais chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien ſuprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,

Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux;
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces climats déserts,
J'y viens rêver & soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

Par Mad. BEAUFORT.

INSCRIPTION.

Placée sur la porte des Charmettes.

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs, & sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Il fut toujours persécuté
Ou par lui-même, ou par l'envie.

Par feu Hérault-Séchelles.

IN-PROMPTU
A MADAME DUPIN.
1751.

Raison! ne sois point éperdue;
Près d'elle, on te trouve toujours.
Le sage te perd à sa vue,
Et te retrouve en ses discours.

Par J. J. ROUSSEAU.

8.

Nouvelles littéraires, & ſcientifiques.

Journal littéraire de Lauſanne. Ouvrage périodique. A Lauſanne, 1796, 8. Ce journal qui a déja paru depuis pluſieurs années, & dont madame la *chanoineſſe de Polier*, eſt l'auteur, mérite à juſte titre les ſuffrages dont le public l'a toujours accueilli. On y remarque un choix varié & ſoigné; des morceaux d'hiſtoire de phyſique, ou concernant les arts; des notices ſur des objets curieux, inſtructifs; des vers; des traductions; des annonces de livres nouveaux. Chaque mois paroit un numéro, de 72 pages. Le prix de la ſouſcription eſt de 9 livres de France pour l'année. On s'abonne en tout tems chez l'auteur, à Lauſanne, & en général chez les directeurs des poſte & chez les principaux libraires de l'étranger. En Allemagne c'eſt le *bureau d'induſtrie à Weimar*, qui s'eſt chargé des ſouſcriptions. La lettre de Mirabeau que nous venons d'inférer eſt tirée de ce journal.

Hiſtoire des chiens célèbres; entremêlée de notices curieuſes, par A. F. J. *Fréville.* 2 vol. in 18. ornés de 6 jolies gravures. A Paris, chez *Louis*, libraire. Prix 3 liv. e. n.

Premier cri de l'opinion publique ſur la paix. A Paris. 1796. 8. "*La paix, la paix!* ce voeu ſe répète depuis pluſieurs mois d'un bout de la France à l'autre, dans les cercles, dans les ca-

fés, dans les boutiques, dans les hôtels, dans les châteaux, *dans les chaumières* sur-tout." L'auteur conseille au directoire de consentir même à la restitution des conquêtes, si l'on ne peut obtenir la paix qu'à ce prix; il demande: "Est-ce pour conquérir la Savoye, le comté de Nice, la Belgique, le Palatinat &c. que nous avons pris les armes? Non, c'est pour *conquérir* notre liberté." — Ce petit pamphlet, écrit avec force, a été parfaitement bien goûté du peuple Parisien.

L'almanach national de France, pour l'an 4. de la république Françoise. A Paris chez *Testre.* 5 livr. e. n. Cet almanach, qui a remplacé *l'almanach royal*, contient les mutations les plus nouvelles survenues dans toutes les administrations: les noms & les demeures des députés, le directoire, les ministres, l'état des armées, la trésorerie, les départemens & chef-lieux, les tribunaux, les administrations centrales, le nouvel ordre des postes, l'institut national &c. &c.

Oeuvres complettes de J. J. Rousseau. A Paris, chez Lepetit. 18. Papier vélin satiné, figures avant la lettre, de l'imprimerie de *Didot.* La premiere livraison vient à paroitre en 4 vol. La beauté du papier, la correction du texte, & l'élégance des figures ne laissent rien à désirer. Prix 24 liv. e. n.

Les synonymes François, par Roubaud. 4 vol. in 8. de 600 pages chacun. *A Paris*, chez *Barbou* frères. Prix 4.000 liv. e. assign. Nouvelle édition par ordre alphabétique, soigneusement corrigée, & augmentée d'un très-grand nombre de synonymes.

Examen de quelques principes erronés en électricité ; par J. A. Sigaud la-Fond, A *Paris* chez *Deroy.* 8. Prix 100 livr. e. assign. Cette petite brochure contient de grandes vérités en physique, & telles qu'on peut les attendre de l'auteur, qui est à présent professeur de physique & de chimie expérimentale dans l'école centrale de Bourges, département du Cher.

De l'origine & de la forme du bonnet de la liberté, par *A. E. Gibelin.* Brochure de 27 pages d'impression, ornée de 5 planches.

Les aventures de Caleb Williams, ou les choses comme elles sont ; par W. Godwin: traduites de l'Anglois. A Paris, chez *Agasse.* 2 vol. in 8. Tout est terrible dans ce roman, & tout y seroit beau, si la règle sévère du vraisemblable y eût été par-tout respectée.

Tableau de la situation actuelle des états unis d'Amérique, d'après J. Morse & les meilleurs auteurs Américains: par C. Pictet de Geneve. A Paris, chez *Dupont.* 2 vol. in 8. *M. Pictet*, après-avoir dessiné la position géographique des Etats-Unis en général, & transcrit le texte de la constitution fédérale, entre dans une description, qui ne laisse rien à désirer. Il y a rassemblé tout ce qui caractérise au physique & au moral cette terre de promission.

Grammaire abrégée de la langue allemande, extraite de celles de *Gottsched*, de *Junker* & *d'Adelung. A Paris*, chez *Fuchs.* 110 liv. en assign.

Histoire du lion de la ménagerie du Musée national d'histoire natur. & de son chien; par *G. Toscan*, bibliothécaire de ce Musée: broch. de 40 pages, avec une très-belle gravure. *A Paris*, chez le directeur de la décade philosoph. 60 liv. c. assign.

Costumes des autorités constituées de la R. F. en couleur, dessinés par *Simon*, gravés par *François*. Cette collection composée de 12 gravures in 4to. comprend tous les costumes dessinés & coloriés d'après les originaux. On a imprimé sur l'enveloppe qui les couvre, la loi du 3. brumaire. Prix en numéraire, 50 sous.

Titon & l'Aurore, estampe de 24 pouces de haut sur 18 de large, gravée au pointillé par *J. L. Julien*, d'après le tableau original de Simon *Julien*.

Mr. *Lenoir* déjà célèbre par les beaux instrumens & les machines ingénieuses qu'on lui doit, vient de se signaler par un cercle entier pour l'observatoire de l'école militaire. Ce cercle a 20 pouces de diamètre, & c'est le plus grand qu'on ait fait depuis 6 ans, qu'on a reconnu la grande supériorité de ces sortes d'instrumens sur tous les autres. Les Anglois qui se sont distingués dans ce genre, n'ont point encore adopté cette construction, quoiqu'elle donne un avantage extrême.

9.

Charade.

Mon premier est un animal,
Mon second est un animal,
Et mon tout est un animal.

(Mot de la charade du dernier cahier, *sage-femme* : mot de l'énigme, *poudre*.)

Table des matières.

Estampe. Portrait du Cousin Jacques.

Page.

1. Malesherbes : par J. B. Dubois. 401
2. Sur le bonheur : par Delacroix. 415
3. Fragmens du testament du Cousin Jacques. 425
4. Extrait d'une correspondance manuscrite de Mirabeau, contenant la description de son arrivée en Angleterre. 453
5. Pauline. 462
6. Weggis : ou la catastrophe de Pleurs renouvellée. 480
7. Poésies. 489
8. Nouvelles littéraires & scientifiques. 492
9. Charade. 495

LANJUINAIS

Membre du Conseil des Anciens.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566600021796-11

JUIN.

I.

Sur l'amour & l'amitié;

par M. Delacroix.

Toutes les réflexions sur l'amitié ne valent pas un ami; toutes les dissertations sur l'amour ne nous feront pas goûter ses douceurs. Mais tant de gens parlent de leurs amis, tant de femmes abusées se flattent d'avoir un amant, que j'ai cru pouvoir hazarder quelques idées sur ces deux sentimens qui devroient élever l'humanité, & faire son bonheur.

L'amour & l'amitié ne peuvent régner qu'entre deux cœurs sensibles & vertueux: l'amour semble être plus particuliérement la

passion des ames sensibles, & l'amitié celle des ames vertueuses.

Le plus souvent c'est la sympathie qui fait naître l'amour; ce sont les sens qui l'occupent; l'estime l'entretient & le fortifie. Il est certain que presque toujours deux personnes qui s'aiment ont senti l'une pour l'autre, dès la première fois qu'elles se sont vues cet intérêt dont il faut chercher la cause dans les secrets ressorts qui font agir notre cœur.

L'amour le plus violent, le plus difficile à déraciner, est celui qui naît le plus subitement. C'est ici le lieu d'observer, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes d'après la facilité que l'on a eue d'en faire la conquête: celle qui s'est rendue le plus vîte, n'est souvent pas la plus méprisable. L'hypocrisie montre pour l'ordinaire plus de scrupule que la vertu même. Un amour platonicien purement métaphysique, n'est pas dans la nature; ou bien alors, ce n'est plus amour, c'est amitié. Il est pourtant vrai de dire que l'amour est agréable, en raison de la délicatesse qu'on y apporte. Deux personnes d'esprit paroissent moins faites pour

l'inconſtance, parce que néceſſairement elles doivent ſe ſuffire davantage l'une à l'autre.

L'amour que l'on reſſent pour un objet que l'on mépriſe, n'eſt qu'une efferveſcence du tempérament, proportionné au plaiſir phyſique que l'on eſpère goûter dans ſes bras. L'amour qui n'eſt fondé que ſur la beauté, peut tout au plus durer autant qu'elle; mais il ne lui ſurvit jamais. "L'amour eſt à l'ame de celui qui aime, dit un auteur de nos jours, ce que l'ame eſt au corps de celui qu'elle anime. Comme ce ſeroit, ajoute-t-il, un vice de conformation pour le corps que d'être inepte à la génération, c'en eſt un auſſi pour l'ame que d'être incapable d'aimer."

La première idée du cœur, c'eſt qu'il eſt fait pour s'unir à un autre cœur. L'homme bien né, du moment qu'il peut ſe connoître, jette les yeux autour de lui, pour chercher un objet auquel il puiſſe s'attacher.

On a dit que l'amour étoit la fièvre de la raiſon: c'eſt une fièvre dont je guérirois bien vite, ſi j'en étois ſeul attaqué. Je ne conçois pas qu'on puiſſe conſerver de la paſſion pour ce qui ne nous aime pas. C'eſt, pour me ſervir de l'expreſſion du bon homme

Brantôme, "vouloir allumer son flambeau avec une torche éteinte." Une coquette souvent, en feignant de partager notre mal, envenime nos blessures; mais l'illusion n'est pas longue, & la raison vient nous guérir.

"On n'aime bien qu'une seule fois, dit la Bruyère; c'est la première:" je crois qu'il a raison. Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour sait mettre un frein à ses transports; le premier feu de ses passions est amorti: & plus on a vécu, plus on donne difficilement son estime.

On cesse d'aimer, ou en perdant l'objet de son amour, ou en reconnoissant qu'il n'en étoit pas digne. Dans le premier cas, le souvenir de son amour suffit pour remplir le cœur; dans le second, le malheureux succès de notre première passion nous fait craindre de nous tromper encore, & nous éloigne d'un autre.

Ne pourroit-on pas dire aussi qu'une première passion use le cœur, comme les premières débauches usent les sens?

Otez les sens de l'amour, mettez à la place une confiance entière, & ce sera *l'amitié*. L'amitié est l'ouvrage de l'esprit & du

Universitäts- u. Landesbibliothek Halle (Saale)

cœur tout-a-la-fois ; l'amour, celui du cœur seulement. Je n'approuve pas toutes les autres distinctions que l'on a faites de ces deux sentimens ; on les a opposés l'un à l'autre par des antithèses plus ingénieuses que justes.

Il ne faut pas confondre l'amitié avec ce qu'on appelle liaison, avec cette tendresse naturelle des enfans pour leurs pères, des pères pour leurs enfans, avec cette affection qui nous attache à ceux qui nous ont obligés. Ce qui forme nos liaisons est un commerce qui ne regarde que l'esprit, & dans lequel le cœur n'entre pour rien.

La tendresse paternelle & l'amour filial sont des sentimens essentiels que la nature a imprimés dans tous les cœurs, & où il ne peut entrer, ni cette confiance générale, ni cette communication des plus secrettes pensées de la part des pères, ni ce droit d'avertissement de la part des enfans.

La reconnoissance n'est que dans celui qu'on a obligé ; elle est en vertu de cette obligation qu'on voudroit même quelquefois avoir à tout autre ; elle est un devoir plus ou moins scrupuleusement rempli par l'ame

plus ou moins délicate : elle est une dette qu'il faut acquitter, sans pourtant qu'elle soit exigible.

L'amitié est un sentiment qui prend sa source dans le cœur, qui produit une confiance réciproque ; c'est un attachement qui n'est point un devoir, mais une préférence volontaire.

L'amitié souvent naît aussi, comme l'amour, de la sympathie. Si on me presse de dire pourquoi nous nous aimons, dit Montagne, en parlant de son ami, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant, *parce que c'étois lui, parce que c'étoit moi.*

Quoique cette sympathie naisse ordinairement d'une conformité de sentiment, de caractère, & qu'il semble qu'aimer les gens par sympathie, ce soit, comme je l'ai lu quelque part, *chérir sa ressemblance ;* il peut se faire pourtant que l'amitié régne entre un homme prodigue & un homme économe, entre un homme bouillant & un autre plus tranquille. Mais comme l'estime est à l'amitié même plus essentielle qu'à l'amour, on peut conclure qu'elle ne peut unir deux cœurs vicieux, deux ames corrompues.

Peut-on avoir plusieurs amis? question peut-être assez inutile: on trouve si rarement l'occasion d'en avoir un!

Il en doit être de l'amitié comme de l'amour. Si ce dernier sentiment ne peut être partagé, pourquoi l'autre pourroit-il l'être? Comme il n'y a dans l'amour de plus que dans l'amitié que les sens, il faudroit qu'ils fussent la seule cause de cette délicatesse, pour qu'elle ne se trouvât pas dans l'amitié. Un ami peut donc être jaloux de son ami, comme un amant l'est de sa maitresse. L'amitié veut une confiance; c'est cette confiance qui en est le charme. Si un ami ne doit rien avoir de caché pour son ami: celui en aura deux, aura au moins de caché pour l'un les secrets de l'autre; & si leurs intérêts viennent à être opposés, que fera-t-il alors?

L'amitié peut régner entre deux personnes d'un sexe différent; mais il est souvent trop doux d'avoir une belle amie.

2.

Fragmens du testament du Cousin Jacques. (Fin.)

III.

. . . . On voit, par les principes que j'expose & que j'ai toujours professés, que je n'accorde pas plus à un parti qu'à un autre. Tous les partis me sont en horreur; ils donnent toujours dans quelque extrême, & je déteste les extrêmes. Les bons citoyens sont le seul parti que j'estime, sous toutes les sortes de gouvernement & dans quelqu'opinion que ce soit; ou plutôt ce n'est pas là ce que j'appele un parti; c'est là véritablement la nation; tout le reste sont des factieux.

La modération est le trésor du sage, dit Voltaire; quant à moi, j'ai toujours regardé les *modérés* comme *les seuls patriotes véritables*. Il m'est trop aisé de le prouver, pour que j'ose offenser la raison de mes lecteurs, en essayant de démontrer une chose aussi claire; comme je n'écris ni pour les

sophistes ni pour les *révolutionnaires*, ni pour les *foux*, je ne les comprends point parmi mes lecteurs; & il n'y a que ces trois classes d'hommes, qui puissent douter du principe que j'ai avancé; car, si l'on m'objecte que les *hommes neutres*, les *indifférens*, les *égoistes* sont les hommes les plus dangereux en révolution, parce qu'il faut se prononcer pour une opinion, & y tenir; je répondrai qu'il ne s'agit nullement ici des *hommes neutres*, des *égoistes* & des *indifférens*, mais des *modérés*. Si une loi condamnait à une amende les négocians d'un pays, & qu'un homme vint m'exprimer ses inquiétudes à cet égard, je lui dirais: *êtes-vous négociant?* s'il me répondait: *je suis avocat;* je dirais: *Voilà un grand sot* ou *un extravagant!* on lui parle *commerce;* il vient parler *barreau*. Certes, ce n'est pas ma faute, si les Français ont eu la bonhomie de se laisser enjoler par les ignares, qui leur ont fait accroire que la *vertu* étoit le *vice*, le *jour* la *nuit*, & *l'égoïsme* la *modération*; je n'ai pas l'honneur d'avoir participé à la rédaction du nouveau dictionnaire François, où l'on a dénaturé tous les mots; si j'y étois entré pour quelque-chose, il se pourroit faire que j'appellasse *blanc*, ce qui est *rouge*, & *noir* ce qui est

jaune. Mais quand je parle d'un *modéré*, je parle de ce dont parloient les Grecs il y a deux mille ans, les Romains il y a dix-sept siècles, & tous les peuples de l'univers, qui ont analysé les vertus & les vices. Il n'y a pas au monde une vertu plus sublime, plus admirable & plus civique que la *modération.* Tout homme qui n'est pas *modéré*, n'est pas complétement *patriote*, quelques bonnes que soient ses intentions; car le *patriotisme* en politique est comme la *foi en religion. La foi sans les œuvres*, dit l'apôtre, *est une foi morte*; il faut qu'elle soit active & qu'elle devienne par là profitable. De même, un patriotisme de pure opinion n'est utile à rien, il faut que son activité tourne au profit de la chose publique; car un homme inutile à son pays, n'est un patriote qu'en idée ou en spéculation. Or, tout homme dont le patriotisme passe les bornes, n'est pas utile à son pays; il s'en faut bien, puisqu'il est toujours nuisible de passer les bornes, & que nuire n'est pas être utile. Donc le *patriote*, qui n'est pas *modéré*, n'est pas un vrai patriote. Donc les *modérés* sont les *patriotes* véritables, & je n'en reconnoîtrai jamais d'autres. Que dire maintenant de ceux, qui ont transformé la modération en crime de lèse-nation? qu'il

n'y a point dans les annales de la folie, d'extravagance pareille à celle-là, & je dirai vrai.

Il eſt plus que temps d'abjurer ce vocabulaire impertinent, qui a bouleverſé toutes les têtes; il faut revénir aux notions exactes, ſi l'on veut enfin un gouvernement quelconque; & le premier travail du corps législatif qui va s'inſtaller, doit être de rendre aux mots leur ſignification, de permettre enfin qu'une *maiſon* ſoit une *maiſon*, qu'on nomme le *bon Dieu* par ſon nom, & qu'on ſe lave du déshonneur d'avoir tout ſacrifié à des mots vuides de ſens.

La tolérance, mes amis! il n'y a que cela en religion comme en politique; &, ſi le *fanatique* eſt blâmable, juſtement parce qu'il eſt *intolérant*; celui qui traite l'homme religieux de *fanatique*, eſt lui-même un *fanatique* dans un autre genre, parce qu'il a l'intolérance polique, mille fois plus dangereuſe & plus ſanguinaire, ſelon moi, que l'intolérance religieuſe, quelque ſanguinaire & quelque dangereuſe que ſoit cette dernière.

IV.

. . . Séparé de ma famille dès ma tendre enfance, j'ai été rarement à portée de voir mes parens, &, pour n'être pas tout à fait privé de famille, je me suis fait le plus de cousins que j'ai pu. Le frère, dont je parlerai, étoit militaire comme tous mes autres parens. Nous sommes nés sans fortune ; mais quelques talens, beaucoup d'amour du travail & une bonne éducation, y suppléerent. En 1789, mon frère, long-temps vexé par d'insolens hobereaux, qui nous regardoient du haut de leur grandeur parce que nous étions pauvres, embrassa chaudement le parti de la révolution. Je vis que toute ma famille, riches & pauvres, en fit autant. Je demeurai seul avec une manière de voir différente; on peut en juger par mes ouvrages, où je consignois alors mes opinions ; l'enthousiasme & la corruption des François me faisoient peur; j'adorois la liberté, mais je ne la voyois pas dans tout ce qui se préparoit. J'étois l'ennemi né de toute effusion de sang; & j'entendois dire par-tout qu'elle étoit nécessaire! . . . . bref, je ne fus pas de l'avis de ma famille. On a beau s'aimer; dans la chaleur naissante des chocs politiques, la di-

versité de langage & de sentiment amène toujours un peu de froideur. Mes parens crûrent long-temps que j'*allois* à la cour, que j'étois payé par a liste civile, que j'étois l'homme du parti monarchique. Je n'étois pourtant que l'homme de ma conscience, je n'allois nulle part que dans mes petites sociétés accoutumées, & je n'étois payé par personne. Ce que disoient de moi les journaux Jacobites, les pièces que je faisois jouer alors, & la façon dont je m'exprimois dans mes autres ouvrages, leur donnoit lieu de soupçonner tout cela; parce qu'il est peu d'hommes de lettres, il faut en convenir, qui consente à sacrifier son repos & sa fortune, au seul plaisir de dire ce qu'il croit devoir dire.

Quand mon frère fut nommé à la convention, nous étions un peu en froid; au fait, il me regardoit comme un *aristocrate fieffé*; & moi, je le regardois comme un *révolutionnaire enragé*. Cependant, telle est l'idée que j'ai toujours conçue de lui, que si j'eusse eu besoin de ses services & de sa bourse, j'aurois été sûr de les obtenir, quelque division qu'il existât entre nous.

J'étois alors proscrit & errant ; le *vertueux* Camille Desmoulins, avoit mis *ma tête à prix* au beau milieu d'un grouppe dans le jardin des Tuileries, & jamais existence ne fut empoisonnée par plus de chagrins & d'allarmes, que celle que je trainai jusqu'au mois de Mai 1792, époque où je revins à Paris.

Mon frère, long-temps avant cette époque, au moment même où mon imagination frappé me le représentoit *comme perdu dans l'opinion des honnêtes gens*, avoit appris ma situation ; il savoit alors que j'étois étranger à toute faction, il n'eut pas de soin plus pressant que celui de me faire passer des secours. Ma femme & mes enfans, en mon absence, trouvèrent en lui, tout l'hiver, un consolateur & un appui. Il travailla efficacement à assurer mon retour, & ne cessa de me combler des marques de sa tendresse.

Mais quand vint le gouvernement révolutionnaire après le 31. *mai*, mon frère me voyant dans les liens d'un mandat d'arrêt, ne se donna aucun relâche, que je n'eusse obtenu ma liberté. Il n'ignoroit pas combien de victimes périssoient alors chaque jour ; il connoissoit assez le caractère des tyrans d'a-

lors, pour n'augurer rien de bon de ma destinée; il savoit que les démarches même qu'on faisoit pour les proscrits, compromettoient la sûreté de leurs défenseurs. Il étoit lui-même voué à l'anathème; on avoit résolu de l'arrêter aussi. Eh bien; pendant plus de trois mois, il sacrifia son sommeil aux démarches qu'il fit en ma faveur. Le point du jour, en hiver, le trouvat encore au comité de sûreté générale, où il avoit passé la nuit. Lettres, courses, paroles, dépenses, il n'épargna rien; il ne pensoit qu'à moi; il ne rêvoit que moi. Toute autre affaire lui sembloit étrangère, même ses plus chers intérêts . . . Voilà l'hommage, trop légitime, que je lui rends; & personne ne peut m'en blâmer; il n'y a là ni flatterie, ni prétention. Nous ne pensions pas de même, mais nous nous aimions, & je le chéris encore plus tendrement que jamais.

Certes, si des circonstances qu'on ne peut prévoir, exposoient un si brave homme à des dangers, je ferois le plus barbare & le plus lâche de tous les ingrats, si je ne m'exposois pas moi-même pour le sauver. Les hommes, qui gouvernoient alors, auroient-ils le droit de trouver mauvais que je bravasse pour lui

les coups meurtriers, & que je m'écriaſſe, comme Nanine, avec l'expreſſion d'un cœur déchiré:

"Ah! la nature a mon premier hommage."

Je pourrois y ajouter la *reconnoiſſance*.

O vous, François exaſpérés, qui n'avez point porté vos regards ſur tous les détails de notre ſanglante révolution! vous ne lirez pas ceux-ci ſans vous dire: "Tous les ſentimens honnêtes ne ſont pas encore éteints; le flambeau de la nature & de l'amitié luit encore ſur la France! il eſt doux de pouvoir compter encore ſur le cœur, au milieu des agitations & des égaremens de l'eſprit! ..."

Je pourrois citer beaucoup d'autres hommes qui me ſont chers, quoique leurs opinions différent des miennes. Eh quoi! faut-il s'entretuer, parce qu'on ne voit pas les choſes du même œil?

V.

.... Voici encore un autre genre de proſcription: la haine contre la religion a été juſqu'à un tel excès de folie, que l'hiſtoire des frénéſies du monde entier n'offre pas d'exemple d'un pareil acharnement ...

Eh

Eh bien, j'avois prévu tout cela, lors même qu'il y avoit le moins d'apparence que tout cela eût lieu; & en voici la preuve:

Certes, au commencement de l'année 1792, où les égliſes ſubſiſtoient encore, où les cloches lugubres avertiſſoient encore les vivans du trépas de leurs ſemblables, où les cérémonies de culte avoient encore leur plein & entier exercice, où les fonctionnaires religieux étoient encore fonctionnaires civils, où la foi publique & la garantie des lois aſſuroient encore aux prêtres catholiques un traitement, qui devoit-être conſidéré comme une dette ſacrée, . . . aſſurément, on ne ſongeoit guères, du moins en général, à la déſtruction prochaine & entière de toute eſpèce de culte; ce fut alors que j'imprimai ce qui ſuit:

Religion auguſte & ſainte!
Seul eſpoir de l'infortuné!
Je vois, ſans exhaler ma plainte!
Ton ſanctuaire abandonné . . .
Du juſte tu faiſois les charmes;
Du pauvre tu ſéchais les larmes;
Tu m'ouvrais les portes du ciel! . . .
Mais je te perds! je me conſole,
Puiſqu'il me reſte pour bouſſole
Briſſot, Gorſas & Manuel! . . .

Que votre tombe révérée,
O saints du céleste séjour!
Avec mépris soit transférée
Aux lieux où s'abat le vautour! . . .
Ravaillac! que ton ombre impie
S'exhale, au nom de la patrie,
Du sol impur de Montfaucon!
De Henri brisons la statue;
Et qu'à ta cendre on prostitue
Tous les honneurs du Panthéon!

Ailleurs je disois:

Et, si la fortune ne change,
Dans ce renversement étrange,
Sur l'autel nous allons bientôt
Voir proposer à notre hommage,
L'atroce & dégoûtante image
Des monstres nés pour l'échafaud.

Ailleurs:

Et, si la foudre suspendue
Ne perce pas encore la nue;
C'est que, émoussant tous ses traits,
La foudre étonnée, incertaine,
N'eût jamais dans l'espèce humaine
A punir de pareils forfaits! . . .

Et ailleurs, enfin:

Invoquez le secours céleste!
Priez, infortunés mortels,
Quand une doctrine funeste

A renverſé tous vos autels !
Confondez vos voix gémiſſantes;
Etendez vos mains ſuppliantes! . . .
Mais où? comment? de quel côté? . . .
Un ſeul Dieu vous reſtoit encore;
Il n'eſt plus là pour qu'on l'implore,
Dieu, ciel, on vous a tout ôté! . . .

Ainſi, je faiſais la peinture de tout ce qui devoit arriver; & cette eſpèce de prophétie s'eſt accomplie de point en point, & au-delà.

On vous! qui vous êtes étudiés à bannir de ces heureux climats toute idée de religion & de moralité, quel fruit pouviez vous eſpérer de ces catéchiſmes de brigandage, qui ſembloient n'être inventés que pour faire de nos enfans une génération de blaſphémateurs? . . . Avez-vous cru que les élémens de l'athéiſme fuſſent long-temps les maximes favorites des François? avez-vous cru que cet édifice d'impiété pût ſubſiſter long-temps ſur une baſe auſſi fragile que honteuſe? Tous ces malheureux Lévites, que vous avez frappés de mort, n'étoient-ils pas des hommes? n'étoient ils pas des citoyens? n'exerçoient-ils pas des fonctions révérées chez tous les peuples, & dans tous les peuples & dans tous les ſiècles? n'exiſtoient-ils pas ſous la garantie ſolemnelle du droit des gens?

Vous pouviez sans doute abolir cette corporation avec ses privilèges ; vous le deviez peut-être . . . mais leur ôter leur pain ! mais les plonger dans les cachots ! mais les hacher par morceaux ! mais les noyer, les massacrer ! . . . est-il un *fanatisme* au monde aussi monstrueux que celui-là ? & vous parliez de *fanatisme !* Quoi ! reconnoître un Dieu & l'adorer, c'est être fanatique ! . . . quel délire ! . . .

L'hommage le plus pur & le plus sublime qu'ils aient pu rendre à la religion, ces prêtres infortunés, c'est le courage avec lequel ils ont supporté leur malheur & vos cruautés. Où l'auroient-ils puisé, ce courage, si les chagrins & les douleurs, dont on les a navrés, excédent infiniment la somme des chagrins & des douleurs, qu'il est donné à la nature humaine de pouvoir endurer ?

Quel stupide acharnement contre le culte ! quels sophismes grossiers & mal-adroits, que ceux par lesquels on prétend encore ne punir que les ennemis du peuple, en sévissant toujours contre le sacerdoce !

Les *prêtres* conspirent, dites-vous ! & bien, s'ils conspirent, punissez-les comme

tous les conspirateurs; il n'y a plus de prêtres en politique. Il n'y a, comme on vous l'a dit cent fois en pure perte, que de bons & de mauvois citoyens, que des innocens & des coupables, que des observateurs & des violateurs de la loi. En s'entêtant sans cesse à imputer à une classe d'hommes toute entière, les crimes qu'on reproche aux individus, il est impossible qu'on n'expose pas l'innocent à subir la peine du coupable. Or, si un seul innocent est la victime d'une mesure provoquée par dix mille coupables, dont il a le malheur de partager la profession; c'est une horreur, & le gouvernement révolutionnaire est encore en activité.

Et moi, je vous dis que tous ces décrets de mort sont la peste de la république; je vous dis que le *fanatisme* est un mot; je vous dis que, quand ce *fanatisme* existeroit & agiroit contre l'intérêt de toute la France, le moyen de l'arrêter dans ses progrès, ne seroit certainement pas des mesures subversives de toute justice, & propres à revolter tous les esprits, comme à aigrir tous les cœur. Je vous dis que, plus vous userez de rigueur, plus vous vous éloignerez du but auquel vous voulez parvenir; je vous dis

que toute perfécution eſt un aliment pour le *fanatiſme*, au lieu d'en éteindre le flambeau. Je vous dis qu'à force d'outrer la ſévérité, on finit par ſe rendre odieux, même à ceux ſur leſquels on ne frappe pas; que quiconque eſt odieux, n'a plus la confiance; que qui perd la confiance, perd auſſi le reſpect; & que tout gouvernement qui n'eſt pas reſpecté, eſt perdu. Je vous dis que les pourſuites contre *telle caſte* d'hommes, ſont *un réchauffé* de l'ancien régime que vous dites avoir aboli; car cela ſuppoſe qu'il exiſte encore des *caſtes* ſéparées; & elles exiſtent en effet par votre faute, puiſque vous les perſécutez. Je vous dis que vexer ou punir des hommes en maſſe, eſt un attentat au bon ſens & à la juſtice, qui crie vengeance au ciel & à la terre; qu'il eſt plus que temps, ou même qu'il n'eſt peut être plus temps, de chercher à réparer les maux qu'a produit l'intolérance du gouvernement; qu'on ne contraint pas les conſciences; que les échafauds & les priſons ne font que des martyrs; que la dénomination de *fanatique* donnée à tort & à travers, rend *fanatique* celui qui ne penſait pas à l'être; que toute la puiſſance humaine s'évanouit devant l'opinion; que cette opinion eſt un volcan, dont l'exploſion ſeroit d'au-

tant plus terrible, qu'on voudroit la comprimer; que si l'on n'accorde pas enfin à tous les cultes, & par conséquent au catholique comme aux autres, non-seulement la liberté la plus illimitée, la plus entière & la plus franche, mais même la protection la plus ouverte & la plus décidée, ce seul point de contact dans l'administration politique, sera la cause des plus grandes catastrophes, & renversera de fond en comble l'édifice de la constitution nouvelle. Je vous dis enfin, que le temps des actes révolutionnaires est passé; qu'il est chimérique de penser à le faire revenir, sous quelque dehors que ce soit, qu'il ne vous est plus possible de vous maintenir que par la justice, la raison, & sur-tout *l'humanité*; que ceux qui se flattent encore secrétement de faire revivre l'arbitraire en république, tel qu'on l'a vu jusqu'ici, se flattent inutilement; ils seront satisfaits pour un moment, mais ce moment les perdroit sans retour. Il faut sacrifier vos idées de révolution; il faut quitter vos vieilles habitudes; il faut rajeunir en vous le vieil homme & renouveller ses anciennes routines; il faut renoncer absolument à ces penchans malheureux pour les dénonciations, les arrestations, les commissions, &c. qui est l'opprobre de

la nature & la honte éternelle des François. Enfin, il faut revenir tout bonnement & tout simplement au sens commun, & avouer que deux & deux font quatre, qu'il y a un Dieu, qu'un prêtre est un homme, &c. sans qu'il soit permis à un sot ou à un malotru, de dire à celui qui manifestera ces opinions si simples: *tu es un conspirateur!*

Si un prêtre prêche l'infraction aux lois, punissez l'infracteur, mais laissez là le prêtre. S'il provoque au meurtre, punissez l'assassin, mais laissez là le prêtre. Il ne vous est pas plus permis, à vous gouvernans, de le tuer au nom du salut public, qui vous le défend, qu'à lui prêtre de tuer qui que ce soit au nom de l'évangile, qui le lui défend aussi. . . Songez tous les décrets, tous les canons, toutes les bayonnettes, tous les arsenaux de l'Europe, toutes les constitutions, & tous les directoires exécutifs du monde, n'empêcheront jamais les hommes d'adorer leur Dieu; & de l'adorer à leur manière!

O Lanjuinais! *) que les reproches dont on t'accable te rendent estimable à mes yeux! Avec quel délicieux plaisir l'ami de la patrie & l'homme de bien te paient maintenant le

*) V. son portrait, qui orne ce cahier.

tribut de vénération qui t'eſt dû ! Tu paſſe pour *dévot*, parce tu n'es que *pieux !* Tes principes invariables ſont ſupérieurs à toutes les petiteſſes de la fauſſe philoſophie, qui n'eſt pas capable d'approuver ni de ſentir tout ce qui eſt au-deſſus de ſa portée! . . . Ta récompenſe, ſans-doute, eſt dans le calme de ta conſcience; la paix du cœur te dédommage de toutes les attaques de l'erreur & de la prévention. Pourſuis ta carrière épineuſe, mais glorieuſe! & prouves du moins à la poſtérité, ſi tes contemporains ne peuvent encore atteindre à ces conceptions ſublimes, qu'il n'eſt point de républicaniſme comparable à celui de l'évangile, & que la ſoumiſſion aux lois & la pratique de toutes les vertus ſociales, ſont le réſultat naturel des maximes du chriſtianiſme! . . . La vertu par excellence du patriote & du Chrétien, c'eſt de ſavoir braver pour ſa patrie & ſa religion, tous les ſoupçons injurieux & toutes les dénominations ridicules. Quant à moi, ſi j'avais tes vertus, comme j'ai tes opinions, ſi j'étois aſſez courageux pour joindre la pratique que je n'ai pas, à la théorie que je crois avoir, peu m'importeroient les idées groteſques & les inventions biſarres dont je ſerois l'objet. Je m'attends bien, par

exemple, à toutes les diatribes que va m'attirer ce *testament*; je m'attends bien qu'on attribuera mes motifs à l'orgueil de faire encore parler de moi; en un mot, je m'attends à tout, excepté à la justice & à la vérité. Je sais que tous ceux qui me connoissent le moins, vont être ceux-là précisément, qui voudront lire au fond de mon âme, & qui prétendront savoir mieux que moi ce que j'ai voulu dire & faire. Mais il y a plus de vanité à craindre de passer pour vain, qu'à s'embarrasser peu de ce qu'on dira; s'inquiéter d'être critiqué pour son amour-propre, est un nouveau rafinement de l'amour propre lui-même; & la philosophie la plus vraie est celle de l'homme, qui se soucie peu de passer pour philosophe.

3.

Éloge des femmes.*)

C'eſt à ton éloge moitié intéreſſante du maître de la création, que je vais conſacrer ces momens de ſolitude. Trop au-deſſus des calomnies de ces bas détracteurs, qui ſemblables à ces vils inſectes dont la dent ſacrilège ronge par préférence les choſes les plus précieuſes, cherchent à te dénigrer, puiſqu'ils déſeſpèrent de ſe concilier ton eſtime, tu n'as pas beſoin de mes foibles efforts pour apprendre à les mépriſer. Mais ſi c'eſt toi ſexe adoré, qui diſpenſes le bonheur, daigne faire le mien en accueillant l'hommage des ſentimens les plus purs, que le cœur puiſſe dicter.

Avec raiſon tous les ſiècles, même les plus barbares, ont ils contribué à rendre juſtice à

*) (Manuſcrit.) Cette bagatelle n'eſt qu'un impromptu, qui doit ſa naiſſance à une très-aimable perſonne, qui demanda à l'auteur ſur le champ une réfutation d'une critique des femmes, qu'il lui liſoit, & qui ſe trouve dans un cahier de lecture des années précédentes.

ton mérite. Penché délicieusement sur la verdure naissante de la coline, dans une nuit de printems, je regarde les plaines de l'azur céleste, & je vois briller mille monumens éternels de ta gloire. La plus belle planète de l'empyrée, cette étoile tant chérie des amans, qui nous invite aux doux mystères de la nuit, & qui annonce à ses favoris le retour du jour indiscret, porte le nom de la mère de l'amour. C'étoit vous Pléïades, qui dérobiez le petit Bacchus à la jalousie de Junon, & éleviez le dieu du vin & le vainqueur des Indes dans les grottes solitaires de Dodone. Jupiter reconnoissant vous plaça au ciel, & fidèles à votre humeur bienfaisante vous avertissez par votre apparition le pilote effrayé, à chercher le port pour éviter le naufrage sur les écueils inconnus de la plaine salée. Une femme apprit l'agriculture, le premier de tous les arts, à des sauvages, qui ne connoissoient d'autre nourriture que les fruits agrestes, & Osiris & Triptolème bâtirent des autels à Isis & à la mère de Proserpine. La vierge céleste, la gerbe à la main, descend sur nos contrées, pour récompenser de ses dons les peines du cultivateur laborieux.

Peut-être eſt il vrai, & les phyſiologues l'affirment, que l'homme doué d'organes plus robuſtes ſurpaſſe la femme en force phyſique; mais n'eſt ce pas une marque certaine, qu'il doit trouver ſon bonheur à travailler, à ſe ſacrifier pour *elle*, dont le doux commerce aſſaiſonne cette vie, inſipide & languiſſante ſans le charme puiſſant que ſon ſeul ſourire y répand. Si je voulois flatter plûtot, que dire des vérités, il me ſeroit aiſé d'emprunter des argumens pour ma belle cauſe de ceux, qui prétendent qu'il y a des races d'hommes deſtinées à ſervir l'autre en eſclave.

Mais non, ce n'eſt pas un empire dur & odieux, que les femmes aiment à exercer ſur nous, c'eſt par la beauté, c'eſt par les charmes d'un eſprit doux & cultivé, qu'elles nous raviſſent. Au lieu de nous enchainer, elles nous enlacent avec des guirlandes des fleurs. Ce ſont elles qui font éclore ſous nos pas des roſes & des violettes. C'eſt par leur magie, que le ſentier épineux de notre pélerinage ſe change en paradis. Ce n'eſt que par elles, que nous apprenons à jouir de notre exiſtence & de nous humaniſer, de bêtes feroces que nous étions auparavant.

Parcourons l'hiſtoire de tous les âges, & nous appercevrons ſans peine, que des femmes ont toujours été les reſſorts puiſſans des plus nobles actions comme des plus grands exploits. Il n'y a point de véritables pour l'homme, qui n'ait pas été inſpiré par vous. Peut-être Newton auroit-il été plus grand s'il avoit ſû aimer, & Charles XII. auroit été un héros aimable & adoré, au lieu d'un guerrier féroce, ſi ſon ame de fer eût été ſuſceptible d'être adoucie par vos attraits.

Toutes les ſciences, tous les arts doivent leur origine & leurs ſuccès à votre bénigne influence. La déeſſe des arts & des Muſes ſont de votre ſexe. On ſentoit que nous ne ſerions que des Hurons ſans les Grâces. Leurs autels ſont les vôtres. Sans vous nous n'aurions ni peinture ni muſique, & ſans Laure les amans de tous les ſiècles ne s'enivreroient pas d'un doux délire, en liſant enſemble les poéſies de Pétrarque.

Mais tous ces avantages brillans ne ſont que du clinquant, à côté des biens beaucoup plus réels, qu'à chaque inſtant vous offrez à l'homme ſenſible, qui ſait vous apprécier. La félicité domeſtique, le bonheur ſocial, ſont les génies attachés à vos traces. Ce

sont eux qui éclairent de leurs flambeaux la nuit des passions: à leur douce voix l'ambition déréglée se tait, & une bienfaisante sérénité fait revivre la paix détruite dans toutes les facultés de notre âme.

O femmes! la nature nous apprend à vous aimer & à nous rendre dignes de vous plaire, mais vous qui en avez mis l'art en système, gentil Bernard, aimable Dorat, votre mérite n'en devient que plus éclatant. Vous êtes les apôtres de l'humanité, & la postérité reconnoissante, en recueillant les fruits que vous avez semés, vous gardera toujours une place dans le panthéon de ses bienfaiteurs.

Par M. Charles Wackerhagen.

4.

Les malheurs de la défiance.

FRAGMENT

d'un poême manuscrit, sur l'IMAGINATION. *)

Vois-tu ce malheureux, qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin? **) Pâle & tout effrayé
De cette menaçante & sinistre amitié,
Il goûte avec effroi ces délices perfides;
Porte, en tremblant, la coupe à ses lèvres livides;
Vers les lambris dorés un œil éperdu,
Et sur sa tête voit le glaive suspendu.
Telle est la défiance au banquet de la vie.
Que dis-je? son poison en corrompt l'ambroisie;

*) On sait que J. J. Rousseau fut le modèle & la victime de cette triste affection: peu de personnes attirèrent ou conservèrent sa confiance. Dans le long séjour qu'il fit à la campagne, il voyoit moins encore le plaisir de jouir de la nature que le bonheur d'être éloigné des hommes. Au moment de sa mort, il ne se rappella aucun de ses anciens amis, ne parut donner aucun regret à aucune des personnes qu'il avoit connues, & ses dernières paroles furent: "Ouvrez-moi cette fenêtre, que je voie encore ce beau soleil." (Note de l'auteur, ainsi que les suiv.)

**) On se rappelle le repas que Dénys le tyran donna à Damoclès.

Elle-

Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hazard,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère:
Ainsi, dans leurs forêts, les crédules humains
Craignoient ces dieux affreux qu'avoient forgés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie & sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?
Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
Toi seul, ne connois pas la douce confidence.
En vain de ton secret tu te sens oppresser,
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! crains d'aimer; les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices:
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel:
Toi, du plus doux objet tu composes ton fiel;
Ton cœur, dans l'amitié, prévoit déjà la haine;
De soupçons en soupçons, l'amour jaloux te traîne;
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parens, ni de concitoyens:
Te voilà seul: vas, fuis loin des races vivantes;
Habite avec les rocs, les arbres & les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu:
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre;
Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre:

Ton ame morte à tout ne vit que par l'effroi;
Les morts sont aux vivans moins étrangers que toi;
Le regret les unit; & toi, tout t'en sépare.
Hélas! il le connut ce plaisir si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
La voix de la raison & celle de l'amour.
Quel sublime talent! quelle haute sagesse!
Mais combien d'injustice, & combien de foiblesse!
La crainte le reçut au sortir du berceau,
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons & des larmes,
Pour prix de ces leçons & de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun: plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence;
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts:
Là-haut, sur la colline, il est assis peut-être,
Pour saisir le premier le rayon qui va naître;
Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chûte écumante, il écoute le bruit;
Où, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire,
Il écoute, & s'enfuit; & sans soins, sans desirs,
Caché aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur;
Par des mots caressans apprivoisez son cœur:
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a subi ses tourmens, il a fait vos délices.

Soignez donc ſon bonheur, & charmez ſon ennui;
Conſolez-le du ſort, des hommes & de lui.
Vains diſcours! rien ne peut adoucir ſa bleſſure;
Contre lui, ſes ſoupçons ont armé la nature;
L'étranger dont les yeux ne l'avoient vu jamais,
Qui chérit ſes écrits, ſans connoître ſes traits;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant ſimple & timide,
Qui ne ſait pas encor ce que c'eſt qu'un perfide, *)
Son hôte, ſon parent, ſon ami lui font peur;
Tout ſon cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
Eſt-il quelque mortel, à ſon heure ſuprême,
Qui n'expire appuyé ſur le mortel qu'il aime,
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une ſœur, d'une épouſe ou d'un fils?
L'infortuné qu'il eſt! à ſon heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme ſa paupière;
Pas un ancien ami qu'il cherche encore des yeux!
Et le ſoleil lui ſeul a reçu ſes adieux.
Malheureux! le trépas eſt donc ton ſeul aſile!
Ah! dans la tombe au moins repoſe enfin tranquille.
Ce beau lac **) ces flots purs, ces fleurs, ces gaſons frais,
Ces pâles peupliers, tout t'invite à la paix.

*) Voyez dans ſes confeſſions les inquiétudes, que lui cauſèrent un vieil invalide & un jeune enfant, qu'il ne retrouve plus dans la promenade où il avoit coutume de les rencontrer, & qu'il croyoit conſpirer avec ſes ennemis.

**) Le lac d'Ermenonville.

Respire donc enfin de tes tristes chimères;
Vois accourir vers toi les époux & les mères;
Regarde ces amans, qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour;
Vois ces groupes d'enfans se jouant sous l'ombrage,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage;*)
Et dis, en contemplant ce spectacle enchanteur:
"Je ne fus point heureux, mais j'ai fait leur bonheur."

Par l'abbé Delille.

5.

Voyage à Ermenonville, avant la translation de J. J. Rousseau au Panthéon.

Humble vallée d'Ermenonville! lieux charmans, trop chéris de la nature pour être connus de l'art, vous avez reçu l'empreinte des derniers pas de sa carrière; vous avez été arrosés des derniers pleurs qu'il a versés sur le sort de l'humanité; n'espériez vous pas être toujours témoins de ceux qu'on viendroit répandre sur sa tombe? L'isle modeste où il

*) Rousseau est le premier qui se soit élevé en France contre l'usage barbare du maillot.

repose n'est-elle pas un sanctuaire que lui forma la nature? Le peuplier tremblant qui la couvre ne fut-il pas placé là pour lui prêter une ombre éternelle? Quand il rêvoit au bruit de vos sites pittoresques, quand il parcouroit vos solitudes attendrissantes, & qu'il relisoit ses pages brûlantes sur l'immortalité de l'ame, ne se disoit-il pas: c'est là le séjour que la mienne veut habiter? Quand d'une main tremblante il notoit sur l'écorce d'un saule, les sons touchans d'une romance, n'espéroit-il pas les entendre un jour sortir de la bouche du voyageur charmé? Lorsqu'il gravoit sur les rochers dans tous les idiômes, les maximes de la philantropie, ne se flattoit-il pas d'y voir un jour les peuples du nord & du midi, surpris d'entendre la sagesse parler leur langue naturelle?

Sans doute il s'en flattoit, & quand devançant ou suivant de près l'aurore, il alloit secouer la rosée & surprendre les travaux de l'actif bûcheron, pour épier dans ses entretiens naïfs le sentiment vrai, la raison native; il disoit, en le récompensant du tems qu'il lui avoit fait perdre: *) puisse à jamais,

*) Dans les derniers jours de sa vie, J. J. se promenoit tous les matins; il faisoit ordinaire-

mon ombre, mêlée aux ombres des simples habitans de ces campagnes, jouir dans ce réduit, de la paix du juste! Il ne prévoyoit pas la gloire qui l'attendoit. Ses ouvrages n'étoient à ses yeux que les épanchemens de son cœur, devenus assez publics pour troubler son repos. Il n'espéroit pas qu'un gouvernement établi sur les bases qu'il avoit posées, tireroit un jour sa dépouille mortelle de l'obscur asyle de l'amitié.*) La plus belle

---

ment le tour de l'île où est maintenant son tombeau; il aimoit beaucoup à causer avec les ouvriers, mais persuadé que leur salaire est toujours dans la plus stricte proportion avec leurs besoins, il ne leur faisoit jamais perdre de tems sans les en dédommager; il portoit sur lui des petits cornets de tabac dans sa poche & les leur distribuoit. Il a existé des hommes qui visitoient aussi les cultivateurs, qui aimoient à les voir travailler, à leur demander s'ils avoient beaucoup d'enfans. Après les avoir importunés & s'être ennuyés avec eux, ils payaient leur complaisance d'une politesse insultante.

*) Le marquis de Girardin a poussé l'hospitalité en faveur de J. J. aussi loin qu'elle peut aller: il l'a recueilli dans les derniers jours de sa vie,

partie de l'existence des grands hommes est derrière le voile qui leur dérobe l'avenir.

O mon ami! ô toi qui me servis de guide & de confident pendant ces heures fortunées où nous visitâmes ces lieux pai-

---

a, en quelque sorte, consacré son habitation après sa mort; il l'a parée pour lui de couleurs funèbres; il y a appellé la solitude, le sombre des cyprès, l'air de la mélancolie, le jour pâle de la méditation; la nature étoit d'accord avec lui. Ermenonville est fait pour être habité par les mânes d'un philosophe.

On a mis en problême un fait qui n'est pas problématique. On a demandé si les cendres de son ami pouvoient être regardées comme sa propriété. Comme l'a dit Grégoire dans son rapport à la convention, au nom du comité d'instruction publique; un grand homme est une propriété nationale. D'ailleurs les cendres de J. J. eussent-elles appartenu à Girardin, elles eussent toujours été dans le cas des biens des particuliers qui appartiennent à l'état, dès qu'ils lui deviennent nécessaires. Mais n'est-il pas naturel de tenir à la dépouille d'un illustre malheureux, qu'on a sauvé de l'indigence & dont on a reçu les derniers soupirs?

sibles *) qui virent composer l'Emile; l'humble toit qu'habitoit son auteur; où dans la solitude qui recèle ses cendres, nous respira-

*) Montmorency: on assure que la plus grande partie de l'Emile y fut composée, que les morceaux les plus chauds de cet immortel ouvrage furent écrits, au moins médités, dans l'endroit où on trouve l'humble monument que les habitans de cette charmante bourgade ont élevé à son auteur. C'est un plan de chataigniers, sur le penchant d'une coline, au-dessus de laquelle règne a l'orient & au midi une forêt épaisse; dans la vallée qu'elle domine, un marais qui, dans les proportions du site, ressemble assez à un lac, présente ses humides vapeurs au soleil levant & en réflette les rayons, ou donne aux pâles clartés de son couchant cette teinte de feu qui en fait la majesté. L'œil y parcourt un vaste horizon agréablement coupé par les inégalités du sol, les grouppes d'arbres, les maisons de plaisance, & les flèches déliées qui s'élèvent du sein de quelques villages; on s'y délasse sur le verd des prairies; c'est delà qu'analysant les causes du flux & reflux des passions, de la réaction des intérêts qui entretient le mouvement des sociétés, J. J. mettoit son âme à l'unisson de l'harmonie de la nature & copiait, dans le livre qu'elle étale aux yeux des humains, les vérités éternelles qu'ils ne savent pas y lire; c'est-là aussi qu'il devoit re-

mes l'air qu'avoit échauffé ſon génie. Tes eſpérances ſont doublement fruſtrées : nous ne ferons plus enſemble ce pélerinage charmant, ce voyage ſentimental ; & ce point du globe auquel tu aimois à préſager de ſi

---

cevoir pour la première fois des marques publiques de vénération.

Il habitoit au midi, ſur le revers oppoſé de la colline, une petite maiſon que le tems auroit dû reſpecter, & que de vains ornemens avant lui ont déshonorée : elle eſt tombée entre les mains d'un maître barbare qui, loin d'en reſpecter ſes formes négligées, d'y compter les pas du ſage qu'elle avoit garanti des injures de l'air, d'y cultiver les plantes qu'il y avoit fait naître, d'y marquer les endroits où ſes modeſtes repas réparoient ſes forces épuiſées, où il confioit au papier le fruit de ſes méditations, où, dans ſes rêveries mélancoliques, il ſe plaignoit des torts de l'amitié, des travers de l'eſpèce humaine; où, ſur un grabat peut-être, ſon âme active ſe délaſſoit dans les bras du ſommeil de la fatigue de penſer; a tout changé, tout embelli, tout gâté. Le voyageur, qui ſouvent donneroit pour ce coin de terre le plus riche patrimoine, n'a pas le droit de le viſiter; il en eſt même quelquefois brusquement éconduit. C'eſt un crime contre la moralité des ſociétés.

brillans deſtins, ne deviendra point pour l'ami des mœurs & de la vertu, la Mecque du fanatique Muſulman. Je veux au moins pour t'en conſoler compter les ſenſations que j'éprouvai & que tu partageas, & retracer les douces illuſions, les charmantes rêveries dont nous nous entretinmes. Les plaiſirs purs laiſſent toujours un ſouvenir délicieux.

Sous les rapports du ſentiment, l'homme reſſemble aſſez aux inſtrumens de muſique: ceux-ci pour rendre certains ſons, doivent être montés d'une certaine manière; les affections de celui-là dépendent beaucoup de ſes diſpoſitions. Celles où nous nous trouvions lorsque nous commençames notre pélerinage, étoient faites pour lui donner tous les charmes dont il étoit ſuſceptible. Nous venions d'être les témoins d'un de ces grands ſpectacles *) dont les faſtes de l'hiſtoire n'offrent point d'exemple; nous venions de voir un peuple immenſe, civiliſé, ivre de la liberté, les yeux fixés ſur le code qui devoit la lui donner, jurer d'en être l'obſervateur fidel, & l'éternel défenſeur. Nous avions

*) La fédération de 1793.

vingt fois évoqué le génie immortel, qui, fondant sur les droits imprescriptibles de l'homme qu'il avoit tirés du néant, les bases d'un contrat social, d'une association légale, avoit préparé cette scène majestueuse sur laquelle il planoit sans doute; & nous allions orner de quelques fleurs le marbre qui couvroit son enveloppe terrestre.

Échappés de la capitale avec l'impression profonde du serment qui venoit de nous lier à une patrie, pleins des pensées délicieuses attachées à l'objet pour lequel nous le quittions, nous respirions avec l'air le calme & la gaieté; notre ame avoit repris son équilibre, nos idées leurs cours naturel: chaque chose s'offroit à nos regards sous son vrai point de vue. Le voyageur poudreux, le conducteur indolent, suivant d'un pas machinal l'animal complaisant qu'il dirigeoit, retraçoient à notre esprit le commerce & l'industrie avec la chaîne des travaux qu'entraînent les arts. Nous trouvions dans une cabane l'être le plus voisin de la félicité, s'il eut été moins près de l'aspect flétrissant de la richesse du sol brûlant du luxe. Le paisible cultivateur traçant lentement son sillon, en nous rappellant ces fameux Romains qui

quittoient la charrue pour aller à la victoire, nous rappelloit aussi cette vérité éternelle: que dans un climat comme le nôtre, l'agriculture & la médiocrité peuvent seules donner l'indépendance. Une chaumière écrasée de l'ombre malfaisante d'une riche métairie, fixoit notre attention sur l'inégalité des conditions; fondée d'abord sur le partage inégal des forces physiques, & moins choquante à cause de la simplicité des premiers besoins, établie ensuite sur la différence des moyens moraux, & devenue plus terrible à raison de nos caprices. Chacun des pas qui nous approchoit du terme faisoit naître une réflexion, qui nous préparoit aux sentimens que nous devions y éprouver.

Qu'ils furent exquis! qu'ils furent délicieux! Puisse au moins une fois le dernier des François leur ouvrir son cœur! il s'environnera d'innocence & de bonheur! Il repoussera le crime avec horreur, s'il ose approcher de sa pensée, celui qui aura une fois senti enthousiasme de sentiment, ce délire de vertu!

Un saisissement involontaire s'étoit emparé de tous nos sens; nous étions presque repoussés par cette horreur secrette qui doit

environner le séjour de la sagesse. Il sembloit qu'une barrière impénétrable le défendit, que l'air qu'on y respiroit ne fut pas fait pour nos poumons ; il nous causoit un serrement de cœur pénible. Nous crûmes effectivement dès notre premier pas dans l'enceinte sacrée, être dans une autre atmosphère : notre ame s'épanouit, nos idées devinrent faciles, nos sensations voluptueuses. Les attraits négligés de la nature, le demi-jour dont les couvroient les rayons du soleil qui se précipitoient avec peine au travers des arbres, la solitude, le murmure d'une onde captive, les notes rallenties de quelques oiseaux, le souvenir d'une scène pareille rendu par les pinceaux rembrunis d'Young, tout nous disposoit aux charmes de l'illusion. Nous crumes que le génie que nous allions vénérer guidoit nos pas, & nous errâmes au hasard, persuadés que nous suivions son impulsion.

Le saule de la romance, l'obélisque, la cascade de l'isle du tombeau, la cabane contre les indiscrets, & diverses inscriptions fixèrent un moment notre attention & firent naître nos premiers plaisirs. En nous livrant aux images agréables qu'ils réveillent, nous préludions à des émotions plus vives.

Avec quelle force elles nous assaillirent, quand d'un pas tremblant nous approchâmes du tombeau! Quels sentimens! quel enthousiasme! quand appuyés contre l'un des peupliers qui le couvrent, nous portâmes nos regards avides sur le marbre . . . . sur la tombe du meilleur des hommes! . . . . Les regrets, l'amitié, la douleur, le respect, l'admiration! . . . un désordre! . . . toutes les peines! . . . tous les plaisirs! . . . des larmes! . . . qu'elles étoient douces! . . . avec quelle délicieuse facilité elles couloient! . . .

Quel mortel approcha jamais de ce lieu sacré sans en répandre? Qu'il soit, s'il en est un, marqué du sceau de la réprobation par la société dont il est membre; que son cœur flétri ne s'ouvre jamais qu'à ces passions hideuses qui font le tourment de celui qu'elles agitent; qu'il soit condamné au malheur d'envier & de haïr; qu'il n'ait point d'épouse, point d'enfans, point de famille, point de patrie . . . Non, qu'il ne soit pas malheureux, mais qu'il soit privé du bonheur; qu'étranger aux affections sociales, à la raison qu'il déshonore, que réduit à l'instinct il ignore à jamais le charme que portent dans

l'ame les leçons de la vertu . . . celles que donna le mortel dont il profane les cendres; qu'il ne goûte jamais les délices que nous goûtames.

Je crois les rappeller, les sentir encore... C'est donc ici, disais-je, c'est donc sous cette pierre que repose cet être sensible & généreux, fait pour l'immortalité, pour partager avec les dieux les hommages des mortels! Le panégyriste des mœurs, l'amant de la vertu, l'ami du genre humain! ses yeux, où se peignoient si bien la pureté de son ame & l'austérité de ses maximes, sont donc pour jamais éteints! Ses doigts inanimés ne toucheront donc plus sa plume éloquente! Il est mort! . . . L'est-il tout entier? l'est-il pour toujours? . . . . Il doit ce monument aux soins de l'amitié. Ne devoit-il rien attendre d'un peuple qu'il a éclairé?

Nous avons acquitté une partie de notre dette envers lui; repris-tu vivement: nous avons commencé à payer ses veilles; nous avons fait ce qu'il desirait d'avantage, nous avons cherché la liberté, sacrifié à l'idole dont il nous a fait des peintures si touchantes. Il a trouvé parmi nous des disciples & des adorateurs. Les plus

estimables de nos compatriotes sont venus ici, comme nous, jurer par ses mânes respectables, de suivre & d'éterniser les principes sublimes de sa morale ; implorer son génie & promettre d'en répandre la flamme sacrée. La France entière a quelques jours peut-être . . . des autels ! . . . Les dieux les cèdent volontiers au génie & à la vertu . . . .

Je m'apperçus à tes regards fixes, à tes bras immobiles, tendus vers la tombe, que ton imagination étoit vivement frappée ; je sentis qu'il étoit tems de faire cesser cette scène ; je te pris par la main, tu me suivis machinalement, & nous fumes nous asseoir sur l'une des pierres de l'arche de cette petite rotonde imparfaite, qu'on appèle le temple de la philosophie.

6.

Essai sur la vie de J. J. Barthélemy: par M. le Duc de Nivernois.

Après avoir passé une longue vie à servir mon pays & à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence. Quand l'art de les cueillir ne me manqueroit pas, les larmes que je répands m'en ôteroient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étois si tendrement attaché. Il m'honoroit de son estime & de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque & Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes & terribles, où l'ambition & la passion de la gloire ont déployé des talens trop souvent pernicieux. Je détaillerai

des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore; & j'offrirai le tableau d'un caractère & d'une conduite où s'ailloient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parceque se sont celles qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille & Toulon, que sa famille étoit établie depuis long temps. Son père Joseph Barthélemy avoit épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715 elle alla faire une visite à ses parens, & ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean Jacques Barthélemy, le 20 Janvier 1716. On ne tarda pas à le transporter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très-jeune encore, & déjà chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur & de son esprit. Il apprit de son père à la pleurer. Joseph le prenoit souvent sur ses genoux, & l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faisoit sentir avec tant d'attendrissement, que

l'impression ne s'en est jamais effacée. Ainsi le bon cœur du père formoit, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, & développoit la sensibilité exquise dont la nature l'avoit doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils & deux filles, qui ne démentirent jamais leur honorable naissance, ni les leçons & les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet; & c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auroient pu faire les titres & les décorations dont la vanité fait tant de cas: précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étoient bien dignes de recueillir, & qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avoit douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille: cette ancienne & fameuse ville, qui du temps de Tacite étoit recommandable par la simplicité

de mœurs, qui s'y unissoit à l'élégance des Grecs dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collège de l'oratoire sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit & de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, & se plut à lui donner tous ses soins. M. de la Visclede, littérateur qui jouissoit d'une haute considération, arriva à Marseille; c'étoit l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentimens, & concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides & brillans.

Il s'étoit destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusoit d'admettre les étudians à l'oratoire, & Barthélemy, quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie & de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; & peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il

s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque. Passionné pour l'étude, il s'y livroit avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure; & cet excès pensa lui coûter la vie. Il tomba dangereusement malade, & ne recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire où il reçut la tonsure.

Dans cette pieuse retraite, il avoit beaucoup de loisir, & il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, se trouvoit alors à Marseille auprès d'un oncle qui faisoit le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maitre de langue, lui enseigna l'Arabe à fond, & l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, & d'autres catholiques Arabes qui n'entendoient presque pas le François: c'étoit de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avoit entre les mains quelques sermons Arabes, d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvoit ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun

genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, & les prononça avec succès dans une grande salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession: mais sa complaisance n'alla pas jusques-là; & il leur répondit qu'il n'entendoit pas la langue des péchés Arabes.

Il étoit si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paroître, que peu de personnes savent à quel point il s'étoit familiarisé avec les langues orientales, & c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collège. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, & plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent & à si bon marché de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négocians de Marseille, lui amenèrent un jour une espèce de mendiant, qui étoit venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il étoit Juif de naissance, qu'on l'avoit élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que, persuadé par

ſes lectures des vérités de l'évangile, il s'étoit fait chrétien; ſe diſant enfin profondément inſtruit dans les langues orientales, & demandant que, pour en avoir la preuve, on le mit aux priſes avec quelque ſavant. Ces meſſieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy, qui n'avoit alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler; ils le preſſèrent d'entrer en converſation avec l'érudit oriental; & celui ci ſe preſſa lui-même de la commencer. Heureuſement l'abbé, qui ſavoit les pſeaumes de David par cœur, s'apperçut que ſon interlocuteur récitoit en hébreu le premier pſeaume. Il l'interrompit après le premier verſet, & ripoſta par une phraſe Arabe tirée d'un de ces dialogues, qu'on trouve dans toutes les grammaires, & dont il n'avoit rien oublié. Le Juif reprit ſon pſeaume hébreu, l'abbé continua ſon dialogue Arabe, & l'entretien s'anima ſur ce ton jusqu'à la fin du pſeaume. C'étoit le *nec plus ultra* de la vaſte érudition du Juif qui ſe tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, & ajouta encore, en forme de peroraiſon ſcientifique, une ou deux phraſes de ſa grammaire arabe; après quoi il dit à meſſieurs les négocians, que cet inconnu lui

paroissoit digne d'intéresser leur bienfaisance; & de son côté, le Juif leur balbutia, en mauvais François, qu'il avoit parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, & qu'il n'avoit rencontré nulle part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avoit ni vanité ni charlatanerie; & il raconta naïvement à tous ses amis comment la chose s'étoit passé: mais on ne voulut pas le croire, & on s'en tint opiniâtrément au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille qu'il adoroit, & avec laquelle il vivoit dans une société aimable & choisie, où ne manquoit aucun des agrémens que les talens & le goût peuvent procurer. Il s'arrachoit souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenoit des objets d'étude, qui l'entraînoient avec un attrait irrésistible. Tel étoit, entre autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, & d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passoient des journées entières à converser ensemble

sur les objets de la littérature les plus intéressans pour l'histoire ancienne ; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retiroit à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisoit des observations astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdoit son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talens peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connoissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

Il se rendit à Paris pour se livrer tout entier à la littérature, qui devoit lui avoir un jour de si grandes obligations, & il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, & secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, & lui fit faire connoissance avec

les membres des trois académies les plus distingués, qui dinoient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra, de plus en plus, d'amour pour les lettres & de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudioit le jeune homme avec soin; il ne tarda pas longtemps à le connoître, & lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettoit un caractère dont une prudence & une réserve excessives faisoient la base.

L'âge & la santé de M. de Boze ne lui permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avoit compté s'associer M. de la Bastie, savant antiquaire, de l'académie des inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, & il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association à la garde du cabinet fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, & par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs étoit un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge & les infirmités de

M. de Boze ne lui avoient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considérable. La collection du maréchal d'Etrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses & si intéressantes étoient empilées dans des caisses, sans ordre & sans indications. Il falloit en examiner toutes les pièces avec soin, les comparer à celles qui étoient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer celles qui seroient à conserver, & enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude & une persévérance infatigables. Les difficultés n'étoient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençoit à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût & à ses talens, quand il se vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avoit vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étoient amis & compatriotes, M. de Bausset, étant né à Aubagne, où sa famille, établie depuis long-temps, jouissoit à juste titre de la considération publique.

Il avoit présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire général dès qu'il seroit parvenu à l'épiscopat Barthélemy avoit accepté avec reconnoissance une offre si flatteuse; & M. de Bausset, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Beziers, ne manqua pas de rappeler leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui alloit l'arracher à ses occupations chéries. Il étoit trop scrupuleux observateur de sa parole pour songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignoroit pas le prix. Il y réussit. Le prélat orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom & de ses vertus, avoit l'esprit trop juste pour ne pas reconnoître les convenances de la position de Barthélemy, & le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 Mai 1747, & Barthélemy fut élu à la place d'associé dans

l'académie des inscriptions, M. le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, & M. le Beau fut unanimement élu. C'étoit-là le prélude d'un combat de générosité entes ces deux savans & vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie, & proposa à M. d'Argenson de le remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit, mais Barthélemy refusa la place, & se fit préférer M. le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant: je vous le devois & je vous le rends. Je le cède à un autre, lui répondit l'abbé; mais je ne cède à personne le droit & le plaisir de publier qu'on ne sauroit vous vaincre en bons procédés. Ainsi régnoit alors, parmi ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savans qui ont si bien servi la littérature, depuis l'établissement de l'académie, Barthélemy associa le travail annuel que cette com-

pagnie attendoit de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeoit le cabinet des médailles, & il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvoit seule permettre.

Explications de monumens Hébreux, Persans, Phéniciens, Egyptiens, Arabes: toutes les nations, toutes les langues étoient soumises à ses recherches laborieuses & à sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvoit s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savans estimables, qui s'étoient livrés avant lui aux mêmes recherches; mais en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle rien n'échappoit; il ne les présenta jamais qu'avec cette modestie, cette aménité qui étoit son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer sur-tout dans sa belle dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglois. Elles sont accollées à des inscriptions grecques, & on avoit plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avoit fait, avec beaucoup de lumières & de génie même, que des efforts de divination qui avoient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication

qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans déprisер leurs auteurs; & il alla jusqu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant: découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, & dont la haine & la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui étoit associé depuis sept ans, ne pouvoit manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut par savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, & se reposa de son sort sur la justice qui lui étoit due. De zélés & illustres amis la firent aisément valoir; & il devint garde des médailles en chef. On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions: découvrant & acquérant, ou du moins, éclaircissant chaque

jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principales se portoit, comme de raison, sur les monumens Grecs & Romains, & il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complette.

M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome. Connoisseur en hommes & en talens, il joignoit à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir : celle de favoriser, d'aider, de prévenir le mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices & avec ses secours le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grâce qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue & acceptée par l'abbé, avec une reconnoissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affoiblir, n'a fait que s'accroitre pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambassadeur ne cessoit d'avertir, d'exciter avec vigilance les dispositions généreuses d'un mari, qui étoit l'unique objet de son adoration & de son culte, comme il est depuis dix années celui de ses regrets & de ses larmes.

Monsieur

Monsieur & madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture; & c'eût été de part & d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisoit jamais oublier ses devoirs, ne se trouva pas en état de les suivre, & son départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui désiroit depuis long temps de voir l'Italie. M. de Cotte étoit son ami, & digne de l'être par ses vertus & ses connoissances. Ils partirent ensemble au mois d'Août 1755, & arrivèrent le premier Novembre à Rome, où le nouveau ministre faisoit déja oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, & par le développement de ses talens, soit pour plaire, soit pour négocier.

Sa jeune femme le secondoit avec zèle & succès. Agée de 17 ans, mais formée par des lectures solides, par des réflexions toujours justes, & mieux encore par l'heureux instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser & faire que ce qui est bien, elle jouissoit déja dans Rome d'une haute considéra-

tion; & elle y acquit bientôt cette vénération, qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me seroit aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur & de son esprit; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connois trop sa modestie pour vouloir la faire rougir d'un portrait qu'elle regarderoit comme un éloge. On pourra recourir à la 330e page du 4e volume d'Anacharsis in 40, où on la trouvera bien peinte sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au Pape par l'ambassadeur qui l'avoit prévenu en leur faveur; & ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhommie, qui le caractérisoit. D'ailleurs Bénoit XIV, savant lui-même & célèbre sous son nom de Lambertini par 12 volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvoit manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte & lui ne vouloient pas perdre de temps; & presque au sortir de Montecavallo ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des

antiquités, des singularités tant de la ville que de ses environs. Ils virent, & ils admirèrent à 30 lieues de Naples, les plus anciens monumens de l'architecture Grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avoit été bâtie la ville de Pæstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, & fixèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum & de Pompéïa. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce: objets infiniment précieux & attachans, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étoient destinés; mais en même temps on remarquoit douloureusement, & avec une espèce de honte, l'abandon où étoient restés, dans cette admirable collection, les 4 ou 500 manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avoit déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenoient rien d'important, & on se décourageoit Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyoit même à la

veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau & utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupoit avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue si étrangère à son caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; & nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il desiroit passionnément de pouvoir présenter aux savans de France qui s'occupent de la Paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuscrits Grecs. Il s'adressa au docte Mazocchi son ami, & à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avoient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit, qu'on avoit coupé de haut en bas lors de la découverte. Elle contenoit 28 lignes. Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême; & soudain, comme inspiré par la passion qui fait quelquefois suggérer de l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour, sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre,

& là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il vouloit voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avoit rien oublié, & il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étoient échappées. Ce fragment contenoit quelques détails de la persécution qu'avoient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, & l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre messieurs Mazocchi & Paderno.

(La suite au cahier prochain.)

7.

Le dîner : ſouvenir de mon voyage en Angleterre.

Il faut que je vous raconte une de mes plus agréables journées. La veille de ce beau jour, Mde. la M. avoit bien voulu m'ordonner d'arriver de bonne heure à H . . . , ſans me rien dire de plus. Je vous ai parlé ſouvent de la ſituation de ce délicieux endroit. Si vous en exceptez Parkplace & Richmond, je crois qu'il eſt peu de campagnes au bord de la Tamiſe, dont le ſite offre des aſpects plus rians, plus pittoresques. Je trouvai le ſuperbe chêne qui, tout près de la rivière, ne cache de cette belle vue au château, que ce qu'il en falloit cacher pour la rendre plus piquante, je trouvai ce vénérable chêne entouré de pluſieurs tables toutes dreſſées *with a princely magnificence.* Peu de momens après mon arrivée, un ſpectacle tout nouveau me fit croire que j'aſſiſtais à quelqu'une de ces fêtes de Veniſe, dont on avoit ſi ſouvent enivré mon imagination. Les ondes du fleuve que le trident de Neptune venoit de ſoulever doucement, car s'il faut appeller les choſes

par leur véritable nom, c'etoit le moment de la marée, les ondes du fleuve se couvrirent tout à coup d'une foule de barques, de chaloupes & de gondoles richement ornées. Tous les échos d'alentour retentirent d'une musique vive & champêtre; elle devint plus brillante à mesure que la flotille approchoit de notre rivage. Enfin la plus belle de toutes les barques abordant près de l'arbre, reçut les honneurs d'une salve générale de toute notre petite artillerie. Au bruit confus des canons, des cors, des clarinettes, je vis descendre de la barque une trentaine d'hommes, & plus de soixante femmes fort bien parées, mais avec simplicité. L. L. A. A. furent au devant de la nombreuse compagnie, l'engagèrent à prendre place aux différentes tables dressées pour elle. Il y en avoit une consacrée uniquement aux trente-six matelots conducteurs de la barque. Tous étoient vêtus uniformément, de petites houpes à leur bonnet, un large surplis de toile blanche, & sur la poitrine une grande plaque aux armoiries de leurs patrons. C'est sur leur table, comme vous pouvez croire, qu'il y avoit le plus de bouteilles, & c'est aussi là qu'elles se vidèrent le plus lestement au milieu de bruyans *huzza*. La collation termi-

née, je fus invité avec toute la cour du M. à suivre L. L. A. A. dans la belle barque, & grace à l'énergique vivacité de nos joyeux rameurs, nous eumes bientôt traversé les trois belles arches des ponts de Chelsea, de Westminster & de Blackfriars. Le voyage me parut au moins trop agréable pour ne pas le trouver fort court. Je m'amusai d'abord à causer avec mes voisines, dont la complaisance faisoit autant d'efforts pour m'entendre, que mon désir de leur être agréable en faisoit aussi pour me rendre intelligible. La variété des bâtimens, des jardins, des jolis sites que nous présentoit, pour ainsi dire, à chaque instant, le nouveau rivage que cotoyait notre pesante mais agile barque, ne contribuoit pas peu sans doute à relever la conversation. Je ne pense pas qu'il y ait un point de vue de Londres plus riche & plus imposant, que celui qu'on découvre après le pont de Chelsea, à l'approche de celui de Westminster. C'est là que se dessinent à l'oeil, dans la perspective la plus nette & la plus étendue, les tours de St. Paul & de St. Martin, les édifices les plus singuliers & les plus remarquables de cette immense capitale. Arrivés au pont de Londres notre belle barque s'arrêta. Nos guides nous en firent

descendre, &, par un passage qui n'étoit pas à la vérité très-magnifique, nous conduisirent dans un grand & bel hôtel, les hommes & les femmes dans des pièces séparées. On nous fit entrer premièrement dans un grand cabinet pour y déposer nos cannes & nos chapeaux. On ne manqua pas non plus de nous indiquer là, derriere un grand rideau vert, les dispositions les plus commodes .. Tout cela fait dans l'ordre le plus décent, on nous montra la salle du conseil, celle des grandes assemblées, enfin la salle du festin. Cette dernière pièce, la plus remarquable de toutes, est fort grande & dans les plus belles proportions de la forme rectangulaire, de la hauteur à peu près du sallon de Marli; les croisées qui des deux cotés ont vue sur la rivière, placées à une très grande élévation, y répandent un jour fort clair & fort agréable; une jolie galerie domine tout le pourtour de la salle. Elle peut contenir plusieurs centaines de spectateurs, & dans une des extrémités de cette galerie se trouve la place d'un bel orchestre. Après avoir vu tout l'hôtel en détail, nous fumes rejoindre les dames, & peu de tems après, on vint nous avertir que le diner étoit servi. Figurez-vous dans ce beau sallon une très-longue

table en fer à cheval, de cent trente à quarante couverts, le préſident de la fête, ſur une eſpèce de chaiſe curule antique, au haut de la table, à ſa droite, madame la M., ſa petite cour & tous les autres hommes, à ſa gauche, le M., Mde la préſidente & toutes les autres dames de la ſociété. Afin de vous donner une fois pour toutes l'idée d'un bon dîner anglois, il faut bien que vous ſachiez, qu'après d'excellens potages de tortue, c'eſt tout ce qu'on peut imaginer en cuiſine de plus épicé, de plus chaud, de plus recherché: le premier ſervice fut compoſé tout entier des poiſſons les plus exquis, de ſaumon, de truites, de turbots, avec des *lobſter ſauce* de toutes les couleurs & de toutes les eſpèces. Le ſecond ſervice fut de gibier de différentes ſortes, & ſur-tout de ce daim dont on trouve la graiſſe ſi délicieuſe, lorsqu'elle eſt ferme, qu'elle ſent la noiſette, & qu'on la relève encore avec des confitures de mure ou de groſeille. Le troiſième ſervice en *tarts*, en crêmes, en *puddings* &c. fut enfin terminé par le plus beau deſſert que puiſſe fournir l'Angleterre en fruits, au moins de la plus belle apparence, en ſuperbes ananas vraiment délicieux, en très-bons vins de France & d'Eſpagne. Outre le dîner dont

je viens de vous tracer le menu, n'allez pas oublier, je vous prie, le respectable *Side board;* c'est une immense pièce de boeuf placée sur une table particulière dans un coin de la salle, & surmonté d'un pavillon aux couleurs de la grande Brétagne, c'est ce qu'on appelle un *English Baron.* A présent savez-vous ce qui me frappa le plus pendant tout le dîner, c'est l'empressement actif & grave avec lequel nous étions tous servis, par trois ou quatre vieux bedeaux chargés d'une lourde tunique à la livrée de la maison. Ce qui me frappa bien davantage encore, c'est une terrible statue de bois peint, sculptée assez grossiérement mais représentant pourtant un homme d'une physionomie très-prononcée & très-énergique, un poignard nud à la main. Cette statue presque colossale étoit placée dans une grande niche, derrière la chaise du président. Je n'eus point de repos que je n'eusse découvert quel étoit cet homme remarquable. Un de mes voisins eut enfin la complaisance de m'apprendre que c'étoit la figure de W. Walworth, Lord-maire de Londres, un des membres de la société chez laquelle j'avais l'honneur de dîner, qui sous Richard II. tua de sa propre main Tyler chef d'une troupe de séditieux, dont les noirs complots avoient

déja mis le trône & la ville de Londres dans le plus grand danger. On a conservé religieusement le poignard qui fit cette éclatante justice d'un traitre. Et durant les fêtes comme celles que nous célébrions, il est d'usage d'ôter au poignard le fourreau qui le couvre ordinairement. D'après cette circonstance, d'après quelques autres encore, vous imaginez peut-être, que c'est quelque ancien ordre de chevalerie qui donnait au M. ce splendide repas. — Eh! bien devinez le quel? C'est un ordre en effet très-ancien, le plus ancien peut-être qu'il y ait à Londres, celui du moins à qui cette immense capitale doit, suivant toute apparence, les premiers fondemens de sa grandeur, dans lequel les plus grands seigneurs du royaume, les princes de la famille royale, les rois eux mêmes ont sollicité l'honneur d'être admis & ne l'ont pas toujours été. Vous devinez à présent? — Pas encore, je crois. Il faut donc vous le dire. Oui. — C'est la corporation de MM. les *Fishmongers*, c'est à dire, les marchands de poisson, qui jouissent de plusieurs priviléges infiniment précieux, qui tiennent & donnent à ferme les droits de pêche, les bateaux, enfin la plus grande partie de tout ce qui tient à la navigation de la

Tamise. C'est une des plus riches corporations de Londres. On ne sait pas au juste quel est son revenu; c'est un des secrets de la société. Mais il y a tout lieu de présumer que ce revenu s'élève a deux ou trois millions de France. Il est connu par exemple qu'elle possède en Irlande une terre de seize à dix-huit mille arpens. Ce qu'on sait encore plus positivement, c'est qu'elle fait un excellent usage de ses richesses. Tout ne se consomme pas en bons diners, elle emploie la plus grande partie de ses ressources, à soulager la classe indigente des pêcheurs & des bateliers, à pourvoir à l'entretien des veuves & des vieillards, à l'éducation des enfans & sur-tout des orphelins, à réparer, à prévenir la perte de ceux dont une spéculation utile mais malheureuse, sans un secours prompt & généreux, eut décidé la ruine. Le M., après avoir acquis la jolie campagne qu'il occupe à H. . . leur ayant témoigné le désir d'être reçu dans leur confrérie, il ne se contentèrent pas de l'accueillir avec beaucoup d'empressement, ils firent frapper à cette occasion une fort belle médaille d'or portant d'un côté les armoiries de leur corporation, de l'autre une inscription qui constate l'année & le jour qu'il fut reçu, pour légende ces

mots simples & doux, *he married an englisch woman, they adopted him a brother.* M. le président, que madame la M. tenoit depuis deux heures sous le charme de cette amabilité noble & familière, à laquelle l'air du monde & de la cour n'ont rien fait perdre de sa franchise & de sa candeur naturelle, avant de quitter la table, lui demanda la permission d'en faire le tour, pour savoir, si tous les convives étoient satisfaits. Il vint me dire comme aux autres, *I hope you have made a tolerably dinner*; je lui dis bien sincérement, que je ne croyois pas en avoir jamais fait un plus beau. Après cette cérémonie, on apporta sur la table plusieurs grandes aiguieres d'argent remplies d'eau rose, dans lesquelles chaque convive trempa le bout de sa serviette, car à ces grands dîners on a le luxe de la serviette, & cette ablution orientale est, je vous assure, la plus agréable & la plus rafraichissante du monde. Comme on savoit que, quelque *true Britton* que soit le M., il n'aime point à boire, MM. les *Fishmongers* voulurent bien supprimer très-poliment les *toasts*. Nous autres étrangers de la suite du M., nous reçumes tous, comme un souvenir de cette heureuse journée, un petit livret fort bien imprimé, qui contient

la liste exacte de tous les poissons de la Tamise, suivant l'ordre des saisons, où la pêche en est plus favorable ou plus recherchée. Pendant qu'on fut prendre le café dans une salle particulière, celle du festin changea de décoration, comme par enchantement. En moins d'une heure, on l'eut disposée en salle de bal. M. le président, vu son âge, s'étant excusé de faire lui même les honneurs de cette dernière fête, pria de fort bonne grace le duc de P. & le vicomte de G. de vouloir bien le remplacer, & ceux-ci, comme vous pouvez croire, s'en acquittèrent le mieux du monde. J'eus le plaisir de voir danser de braves *Fishmongers*, leurs femmes, leurs nièces ou leurs cousines avec des Lords, des Grands d'Espagne, des Ducs François, des Altesses Allemandes; & ce doux triomphe de l'égalité me parut d'autant plus aimable, qu'il ne blessoit en rien ni le respect, ni la décence, ni le bon goût, ni le bon ton. Quelque plaisir que me fit ce spectacle, quelque plaisir sur tout que j'eusse à voir danser la M., dont la dignité simple & facile, dont la grâce brillante & légère me rappelloient tour à tour Heynel & Guimard, je crus devoir partager aussi quelquefois la société des hommes, qui s'étoient retirés dans

une salle voisine pour raisonner paisiblement avec du punch. Je bus, je jargonnai le moins mal qu'il me fut possible. Pour m'encourager, ces messieurs m'assurèrent que j'étois de tous ces étrangers, celui qu'ils comprenoient le mieux. On parla, comme de raison, de la paix & de la guerre. Les *Fishmongers*, ainsi que tous les autres marchands, ne font jamais grand cas de la guerre. Je pris la liberté de leur faire observer que, tout funeste qu'étoit ce fléau, les circonstances le rendoient trop souvent inévitable; que les malheurs actuels du commerce de la Grande-Brétagne provenoient peut être encore moins de la guerre, que de la révolution qui en étoit le motif ou l'origine; que leur commerce même devoit une grande partie de sa richesse & de sa splendeur, à l'extrême considération dont leur puissance politique jouissoit dans les deux hemisphères, qu'enfin tout dans le monde s'achêtait & se compensait, qu'un état, livré trop longtems aux faveurs inestimables de la paix, perdoit tout-à-la fois de son énergie, de ses ressources, de son influence; que le bonheur d'une grande nation ne pouvoit reposer en sûreté, que sous l'égide d'une grande puissance & d'une grande renommée, lesquelles il étoit impossible de

conserver,

conserver, sans accorder à ses voisins, à ses alliés le secours & la protection, qu'exigeait pour eux l'intérêt commun de tous les gouvernemens. . . . Je convins le plus sincérement du monde que de toutes les guerres celle ci peut-être, en apparence, la plus généreuse, aujourd'hui même la plus pénible, la plus dangereuse, & que l'Angleterre eut bien mieux fait sans doute de la prévenir, en offrant sa médiation dans une époque où d'après toutes les probabilités, on devoit la désirer, où l'on eut été forcé du moins de la craindre & de la respecter. En laissant ruiner la France par ses propres despotes ou par les despotes étrangers, l'Angleterre perd d'abord une rivale dont sa gloire a besoin, elle perd encore le plus riche consommateur d'une grande partie de son commerce & de ses manufactures. En garantissant aux François une constitution raisonnable, elle rendoit la chûte du despotisme certaine, l'empire de la véritable liberté tout à fait invincible . . .

Cette bavarderie mêlée de punch & de claret nous mena fort loin. Le bal ne finit qu'après minuit. Il fallut se remettre à souper. On se coucha gaiment, mais fort tard.

8.

Différentes épigraphes sous le portrait de Mr. Barthélemy *)

1.

Fidèle à la vertu, fidèle à sa patrie,
Il offre aux nations l'olivier de la paix;
Au bonheur des humains il consacre sa vie
Et son nom dans nos coeurs est gravé pour jamais.

2.

Consoler l'infortune est son premier besoin,
Rendre la paix au monde est son unique soin;
La triste humanité bénit son existence,
Et comme à l'univers il est cher à la France.

3.

Parodie de la même épigraphe par un émigré.

Changer du sentiment est son premier besoin,
Chasser les émigrés est son unique soin;
Du hasard du moment dépend son existence,
L'univers le chérit comme il chérit la France.

*) Manuscrit.

9.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Paris, tel qu'il étoit avant la révolution &c. deux gros vol. in 12. de 750 pages chacun. *A Paris*, chez *Delaplace*. 5 liv. e n. ou 300 liv. en assign. L'auteur est *M. Thiéry*; c'est son ancien *almanach du voyageur à Paris*, rajeuni par un titre moderne. Dans quelques siècles, si un pareil livre n'existoit pas, on le désireroit, on y travailleroit. Dans le nombre des choses détruites, les unes l'ont été par le fait de l'autorité, d'autres par les excès aveugles du Vandalisme; mais la curiosité n'en voudra pas moins remonter au temps de l'existence des unes & des autres; les gens de goût, les amateurs voudront connoître l'ancien Paris, comme ils sont bien aises de jouir du *Roma antiqua*, du *Roma subterranea*. Nous conseillons à l'auteur de ne pas hâter la publication de la troisième partie qui montrera *Paris tel qu'il est depuis la révolution*. Il peut survenir bien des changemens, de additions, &c Cette troisième partie dans ce cas manqueroit d'exactitude & seroit à renouveler: par exemple, on parle de tirer *Pascal* de St. Etienne du-Mont, pour le placer, même sans son consentement présumé, au Panthéon; mais ne peut-il pas se faire que les illustres compag-

nons de sa modeste sépulture, soient aussi dans peu appelés au même honneur? *Pierre Pérault*, *Eustache-le-Sueur*, *Jean Racine*, *Joseph Piton de Tournefort*, reposent à côté de *Blaise Pascal* (tom. 2, pag. 233.) Ne sont-ce pas là aussi de très-beaux noms?

Rapport sur les questions relatives au nouveau système horaire, fait par le jury des arts. A Paris, chez *Courtois*, in 4.

Almanach des Grâces, pour l'année 1796 & 4e de la Rép. *A Paris*, chez *Cailleau*. 100 liv. e. a. Petits contes, épigrammes, morale sérieuse, hymne à la vieillesse, romances, adieux, bouquets tant & plus, l'amour sous toutes les nuances, ses faveurs, ses rigueurs, jusqu'à ses plus grands secrets. Oh! des secrets. Belles, écoutez: Vous rafolez de nos jeunes poëtes: ils sont en effets si séduisans! mais mettre leur discrétion à l'épreuve! des secrets à des poëtes! voyez, lisez, ils passent dans leurs vers, & leurs vers dans les *Almanachs*. Ainsi, dit *Pajot-Auguste*, dans ses adieux de Versailles:

Arbres & fleurs de la prairie,
Soyez muets pour les jaloux;
Vous affligeriez ma Sophie,
Je n'ai dit mon bonheur qu'à vous.

Qu'à vous! & le voilà à la page 98, d'un recueil que tout le monde peut avoir! . . . Mais, toutes réflexions faites, pourquoi critiquer ce genre d'indiscrétion? il y a tant de *Sophies* qui ne s'en fâchent pas!

Mes vingt-cinq ans, ou mémoires d'un jeune homme, fidélement rédigés & récueillis par lui-même. 189 pages in 12. *A Paris*, chez *Roſny*.

Les amours du fameux comte de Bonneval, pâcha à deux queues; rédigé d'après des mémoires particulières par *J. Graſſet Saint-Sauveur*. Edition ornée de 4 gravures. *A Paris*, chaz *Deroy*. 100 liv. e. a.

Voyages d'un philoſophe, par Pierre Poivre; nouvelle édition, à laquelle on a joint une notice ſur la vie de l'auteur, deux de ſes diſcours aux habitans & au conſeil ſupérieur de l'isle de France, & l'extrait d'un voyage aux isles Molucques, fait par ſes ordres, pour la recherche des arbres à épicerie. A *Paris*, au *bureau du bulletin de littérature*. 1 liv. 10 ſols en num. ou 150 liv. en aſſign. En 1766 la réputation de *Poivre* le fit nommer intendant des isles de France & de Bourbon, dans l'eſpérance qu'il feroit fleurir ces deux colonies. Il remplit parfaitement les vues du miniſtère, & parvint à rétablir dans ces isles la culture, le commerce & les fortifications, qui y avoient été également négligés; il y fit naître l'amour de l'agriculture & des arts, & pour les approviſionner, & faire ſubſiſter les eſcadres pendant la guerre, il tira de Madagaſcar une quantité immenſe de troupeaux, il forma une pépinière de tous les arbres utiles; il naturaliſa entr'autres, l'arbre à pain ou *Rima*, & après beaucoup de peines & de dangers, il parvint à aſſurer auſſi la naturaliſation à l'isle de France du

girofflier & du muscadier. *Poivre* ne borna point là ses travaux. Il seroit trop long de rapporter ici toutes les plantes précieuses & utiles dont il a enrichi sa patrie. Il quitta l'isle de France en 1775, laissant sa mémoire en bénédiction dans les deux colonies qui furent confiées à ses soins. Sa santé affoiblie par ses longs travaux, s'étoit fort altérée dans les deux dernières années de sa vie. Une hidropisie de poitrine le mina lentement, & il mourut le 6 janvier 1786, à Lyon, dans sa soixante-septième année.

Lettre du célèbre la Harpe aux auteurs du Journal de Paris. Citoyens! Quoique je sois enseveli, je ne suis pas mort, & même il m'en coûte plus pour vivre dans mon tombeau, qu'il ne m'en coûteroit ailleurs. Dépouillé de tout depuis long temps, & la situation où je suis depuis six moix, m'ôtant même les dernières ressources qui me restoient, celles du travail & du talent, je ne possède plus rien que mon lit & mes livres, & cette dernière possession m'étoit bien précieuse; mais il est encore plus nécessaire de manger que de lire. J'en ai déjà fait vendre quelques uns à la maison Boullion; mais les frais de vente absorbent une partie du produit, & je suis dans le cas de ménager. Voudriez-vous annoncer aux amateurs les livres suivans, qui sont les plus beaux dans leur genre, & que je garantis aussi bien conditionnés que s'ils sortoient de chez le libraire? Je les donne aux prix qu'ils m'ont couté, il y a quinze ans. En tout autre temps, ce prix seroit peut-être doublé, parceque ce

sont de ces éditions précieuses, qui, devenant tous les jours plus rares, ne se trouvent plus guères que dans les ventes, & qu'on ne réimprime pas; mais l'argent étant encore plus rare que les beaux livres, je ne veux retirer que le prix que j'en ai donné.

Les oeuvres d'Euripide en grec & en latin, 4 vol. in 4, veau fauve, fil. d'or dor. s. tr. édit. d'Oxford, 1778. (C'est celle de Samuel Musgrave, la meilleure & la plus belle de toutes.) 150 liv.

Le traité du sublime, de Longin, grec & latin, in 4, fil. d'or dor. s. tranche, édit. de Toussius, 1778, la meilleure & la plus belle de toutes. 30 liv.

Homère de Glasgow. 1756, 2 vol. petit in 8. fil. dorés. (Ce sont les plus beaux caractères grecs, sortis des presses de Glasgow; l'édition qui contient l'Iliade & l'Odyssée, est très-correcte.) 96 liv.

Dès que vous aurez trouvé un acheteur, on vous fera parvenir les livres par la même voie que cette lettre, & vous pourrez en remettre le prix que l'on me fera passer. Je vous demande pardon du petit embarras que je vous cause; mais vous ferez une œuvre de charité: je vous en remercie d'avance & vous salue. *La Harpe.*

Le même jour, où cette lettre fut publiée dans le journal, les rédacteurs reçurent déjà l'envoi suivant.

Paris, le 22. Germinal, an 4.

"Citoyens! Nous avons sous les yeux votre nro. du 22. germinal. Le célèbre *La-*

Harpe est malheureux, c'est au nom de l'humanité & des arts en pleurs, que nous vous prions de lui remettre la somme de 276 liv. Les livres précieux dont il veut se dépouiller lui sont nécessaires pour soulager les longs ennuis de sa proscription. Trop heureux d'offrir au patriarche de la littérature & du goût, ce foible hommage de notre respect, en attendant qu'il soit rendu à la liberté, dont il fut l'apôtre! Un jour plus heureux viendra peut-être, où nous pourrons lui exprimer de vive voix tous les sentimens qu'il nous inspire: si le malheur & la vertu sont le patrimoine des grands-hommes, la reconnoissance & l'admiration sont celui des ames délicates."

Outre cette somme les rédacteurs reçurent le 22 à 9 heures du matin, 150 liv. pour le prix de *l'Euripide*, & enfin le même 22 au soir, 360 livres. *Le tout en numéraire. M. la Harpe*, charmé de ces procédés généreux, y répondit par une seconde lettre.

Citoyens! Je vous rends graces de m'avoir mis à portée de connoitre les témoignages d'interêt généreux, & les nobles procédés à mon égard, rendus publics par votre feuille du 14. Mon cœur a vivement senti tout ce qu'ils avoient de consolant, sans permettre à mon amour propre d'adopter tout ce qu'ils exprimoient de flatteur, & ce que je ne dois sans doute qu'à ma situation. On est indulgent pour le malheur; mais l'âge & l'expérience m'ont appris à l'être un peu moins pour moi-même; & tout ce que je demande de très bonne foi, c'est qu'on veuille bien excuser, dans ce que j'ai fait pour

la chose publique, depuis le commencement de nos révolutions, les erreurs où j'ai pu tomber, en faveur de la pureté d'intention & du désintéressement absolu, les deux seules choses dont je puis répondre devant les hommes, parce que j'en répondrois devant Dieu.

Quant aux offres si honnêtes & si obligeantes que l'on veut bien me faire par votre entremise, je n'ai point une vanité assez mal entendue pour rougir d'un service, ni même d'un secours, si j'étois dans le cas de l'accepter; mais la détresse où je suis est passagère, & ne tient qu'à la situation forcée qui me prive de la ressource de mes travaux littéraires, & même des moyens de poursuivre quelques recouvremens retardés par les embarras des affaires publiques. Tout doit m'être rendu avec la liberté, & on me la fait espérer très-prochaine. Je crois donc que la délicatesse des personnes qui veulent bien m'obliger, n'exigera pas de la mienne que j'accepte des secours gratuits, quand je n'ai besoin que d'un service qui n'obtiendra pas de moi moins de reconnoissance; car en acquittant la dette, on n'acquitte pas le service. Si les livres que j'ai proposé en vente, ne peuvent leur être d'aucun usage, elles ne refuseront pas sans doute les billets *à volonté* que je joins ici. Vous voudrez bien remplir les noms, en attendant qu'elles daignent joindre au plaisir qu'elles me font, celui de connoître à qui j'ai l'obligation; c'est celui dont j'ai le plus de besoin; celui-là est le plaisir du cœur, & j'espère que le leur ne voudra pas en priver le mien. Agréez, ci-

toyens, mes salutations & mes sincères remercimens. *La Harpe.*

IO.

Poésies.

Résultat d'un calcul mathématico-politique.

Il y a mille millions d'habitans sur la surface de la terre.

Sur ces mille millions de têtes
Que de méchans, de foux, de bêtes!
Mais nous ne pouvons les guérir:
Il faut les plaindre & les servir.

Par M. DE LA LANDE.

LA JEUNE CAPTIVE.

ODE.

L'épi naissant mûrit, de la faulx respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été
Boit les doux présens de l'aurore;
Et moi, comme lui, belle & jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble & d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un Stoïque, aux yeux secs, vole embrasser la mort.
Moi, je pleure & j'espère. Au noir souffle du nord,
Je plie, & relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain:
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante & s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille, je m'endors;
Et tranquille, je veille; & ma veille, aux remords,
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien venue au jour me rit dans tous les yeux:
Sur des fronts abbatus, mon aspect dans ces lieux,
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, & des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement, mes lèvres ont pressé
La coupe, en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printems, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.

Brillante fut ma tige & l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre: éloigne, éloigne-toi;
Vas consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verds;
Les amours, des baisers; les Muses, des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste & captif, ma lyre toutefois
S'éveilloit, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le faix de mes jours languissans,
Aux douces loix des vers je pliois les accens
De sa bouche aimable & naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux,
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décoroit son front & ses discours;
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

Par feu André Chenier.*)

*) Massacré le 7. thermidor avec le malheureux Roucher & vingt autres prisonniers de St. Lazare, sous le prétexte frivole d'être auteurs ou complices d'une conspiration des prisons.
André Chenier n'avoit que trente ans. Il avoit beaucoup étudié, beaucoup écrit, & publié fort peu. La poésie, la philosophie & l'érudition antique ont fait en lui une perte irréparable.

II.

Logogryphe. Charade.

Logogryphe.

Pieds nus, couvert d'un froc, je sers Dieu nuit & jour;
Et sans tête je sers le dieu Mars & l'Amour.

Charade.

Thémire prend une tasse,
Boit mon premier;
Thémire prend une glace,
Fait mon dernier;
Qui voit Thémire qui passe,
Voit mon entier.

(Mot de la charade du précédent cahier : *Coq d'Inde.*)

Table des matières.

Estampe. Portrait de Lanjuinais.

Page.

1. Sur l'amour & l'amitié: par M. Delacroix. 497
2. Fragmens du testament du Cousin Jacques. (Fin.) 504
3. Eloges des femmes: par M. C. Wackerhagen. (Manuscrit.) 523
4. Les malheurs de la défiance; fragment d'un poême manuscrit par l'abbé Delille. 528
5. Voyage à Ermenonville, avant la translation de J. J. Rousseau au Panthéon. 532
6. Vie de l'abbé Barthélemy, par le Duc de Nivernois. 545
7. Le dîner; souvenir de mon voyage en Angleterre 563
8. Différentes épigraphes sous le portrait de Mr. Barthélemy. (Manuscrit.) 578
9. Nouvelles littéraires & scientifiques. 579
10. Poésies. 586
11. Logogryphe. Charade. 589

Table générale
des matières du premier volume.

Estampes.

I. Tableau pour la distribution de la ci-devant gazette ecclésiastique. II. Costumes des fonctionnaires publics de la R. F. III. Portrait de Fouquier-Tainville. IV. Portrait de Madame Royale. V. Portrait du Cousin-Jacques. VI. Portrait de Lanjunais.

	Page.
Le fameux siège de Leyde en 1574.	1
Testament de la dame aux chats.	18
Jardin sentimental du château de Warkland. (Manuscrit.)	31
La provençale; histoire toute véritable.	55
Tableau pour la distribution de la ci-devant gazette ecclésiastique.	65
Anecdotes de médecine.	77
Aux mânes de la princesse de Monaco.	81
Maximes détachées de Chamfort.	92 & 196
L'ouragan de la Jamaïque.	97
Discours préliminaire d'un tableau de la situation actuelle des états-unis d'Amérique: par Ch. Pictet de Geneve. (Manuscrit.)	113
Apologie du babil des femmes.	123
Siège & prise de Paris en 1594 par Henri IV.	140
Essai sur les probabilités en fait de justice: par Voltaire.	152
Le Sancy.	157
Des assassinats & des vols politiques par G. T. Raynal.	102 & 209
Décret concernant le costume des fonct. publics de la R. F.	191

Page
Réponse noble & loyale de la garnison Suisse de Berg-op-zoom (Manuscrit.) 204
Fragmens tirés des souvenirs d'un jeune prisonnier à Paris. 256
Alouc-Babouc: conte oriental. 276
Quatrain. (Manuscrit.) 282
Expéditions militaires des fourmis. 283
Préceptes orientaux. 286
Sur la funeste connoissance que l'homme a de la mort: par Delacroix. 305
Okano. 310
Histoire du manteau. 329
Garde-pluies d'orage. 335
Pensées diverses. 342
L'ombre de Florian. 349
Notice sur la vie & les ouvrages de Florian 359
Description de la prison du temple & anecdotes sur Madame Royale, par M. d'Albins. 363
Malesherbes: par Dubois. 401
Sur le bonheur: par Delacroix. 415
Fragmens du testament du Cousin Jacques. 425 & 504
Lettre de Mirabeau à son arrivée en Angleterre. 453
Pauline. 462
Weggis, ou la catastr. de Pleurs renouvellée. 480
Sur l'amour & l'amitié, par Delacroix. 497
Eloge des femmes, par M. C. Wackerhagen. (Manuscrit.) 504
Les malheurs de la défiance: par Delille. 523
Voyage à Ermenonville. 528
Vie de l'abbé Barthélemy: par le Duc de Nivernois 532
Le dîner, souvenir de mon voyage en Angleterre. 545
Epigraphes sous le portrait de l'ambassadeur Barthélemy. 565
Nouvelles littéraires & scientifiques. 83 197 290 394 492 & 579
Poésies. 94 205 288 489 & 586
Enigmes; Charades; Logogryphes. 96 207 295 399 495 & 589

PIERRE LOUIS ROEDERER

Ex-député de l'Assemblée constit.
et Rédacteur du Journal
de Paris.

JUILLET. *)

I.

Fin de l'essai sur la vie de J. J. Barthélemy : par M. le Duc de Nivernois.

Il étoit par-tout un objet d'intérêt et de curiosité. Le roi de Naples, qui étoit alors à Cazerte dont il faisoit achever le superbe château, voulut le voir, et se le fit présenter à son dîner par M. d'Ossun notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisoient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, par ce que celui qui en avoit la garde étoit absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique, qui venoient

*) A commencer par ce mois, le journal sera à l'avenir imprimé avec des caractères de Didot.

d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devoit successivement distribuer les volumes des antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain, que ce prince avoit attiré à Naples, étoit chargé du soin de les expliquer: savant recommandable par la variété de ses connoissances, et respectable par les qualités de son cœur; mais redoutable à ses auditeurs et à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire et son infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une et l'autre ensemble: ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome étoit le chef-lieu de sa résidence, et ce fut là qu'il eut le plaisir et l'honneur d'expliquer d'une manière neuve et satisfaisante la belle mosaïque de Palestrine. Plusieurs savans illustres en avoient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer

une plus simple et mieux fondée. On s'étoit attaché à trouver la clef de cette grande énigme, dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyoit Alexandre en Egypte, et paroissant à côté de la victoire, sous une tente au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'étoit, disoit-on, c'étoit Sylla sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la fortune à Préneste, (aujourd'hui Palestrine) les oracles de cette déesse qui justifioient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avoit légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec; il vit à leur place l'empereur Hadrien; il prouva qu'il avoit vu ce qu'il falloit voir; et cette découverte, très-difficultneuse par la multitude immense d'accessoires qu'elle entraînoit, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardoit que comme une simple restitution de texte. On trouvera dans le 30e volume de l'académie des inscriptions cette dissertation, si curieuse et si intéressante pour les artistes comme pour les savans.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bien-

tôt après à l'ambaſſade de Vienne, et ſa femme qu'il avoit laiſſée à Rome revint le joindre et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ſes deſirs devinés par M. de Stainville, qui étoit convenu avec le miniſtère d'un arrangement bien favorable à la paſſion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devoit accompagner l'ambaſſadeur à Vienne, aller de là aux dépens du roi parcourir la Grèce et les échelles du Levant, y amaſſer de nouveaux tréſors, et les rapporter en France par Marſeille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, ſon attachement à ſes devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laiſſer le cabinet des médailles ſi long temps fermé, et il ſe refuſa à une offre ſi flatteuſe.

A la fin de l'année ſuivante, M. de Stainville, alors duc de Choiſeul, fut appelé au miniſtère des affaires étrangères que lui laiſſa, en ſe retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau miniſtre et ſa femme dirent alors à Barthélemy fut pour s'informer de ſes beſoins, auxquels, dirent-ils, c'étoit déſormais à eux de pourvoir, comme de ſon côté c'étoit à lui de s'adreſſer à eux pour

les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, auroit paru à tout autre, ce qu'il étoit réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il étoit bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bien-faisance active de ses protecteurs ressembloit à l'activité politique de César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire. Ils le comblèrent de graces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendoit pas, et qui lui attira bien des jaloux malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby, ensuite la trésorerie de Saint-Martin de Tours, et enfin la place de secrétaire-général des Suisses. Il jouissoit outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avoit même forcé, un moment, malgré

son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très-lucratif, dont on venoit de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyoit l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'étoit pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avoit eu aucune espèce de part. Il en avoit fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avoient entendu, et la pièce étoit de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'étoit un agréable débauché qui avoit quelque talent, sur-tout celui de la plaisanterie qu'il poussoit volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il étoit capable de se faire des ennemis. M. Marmontel, à qui on attribuoit la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprouvée, n'ignoroit pas quel en étoit l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avoit confié, et qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occaſion de cette tracaſſerie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obſtiner à refuſer le Mercure; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conſerva ſur le privilége, par l'ordee exprès de ſes protecteurs, une penſion de 5000 livres; mais il ſut auſſi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort eſtimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le miniſtère M. de Choiſeul, qui fut exilé à ſa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le ſuivre. Bientôt on demanda au miniſtre disgracié la démiſſion de ſa charge de colonel-général des Suiſſes; il l'envoya ſur le champ, et l'abbé vouloit envoyer en même temps la ſienne du ſecrétariat; mais M. de Choiſeul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne ſe pas deſſaiſir, ſans quelque indemnité, d'un brevet ſcellé du grand ſceau et revêtu de lettres-patentes enregiſtrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conſeil auſſi judicieux qu'amical. Il ſe rendit à Paris, et préſenta ſon brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suiſſes et Griſons. M. d'Af-

fry, le refusa: mais plusieurs personnages, très considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi; et voyant Berthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgré l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettoit de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, et fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avoit rien demandé, et, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvoit jouir encore d'environ trente-cinq mille livres de rente, que par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il fut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, et digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux; il soutint le reste de sa famille en Provence, et il se composa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé sur la fin de sa vie réduit au strict nécessaire, par les suppressions de places et d'appointemens auxquelles il fut soumis. Il ne s'en appercevoit pas ; et, tant qu'il a pu se traîner courbé d'une manière effrayante par l'âge et les infirmités, on l'a vu, allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins et son attachement à Mad. de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguoit des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'académie françoise. Il s'étoit plusieurs fois refusé, par modestie et par prudence, à de pareilles sollicitations ; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis et au vœu de l'académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, et par la célébrité de son bel ouvrage intitulé : *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avoit paru l'année précédente.

Il l'avoit commencé en 1757, et on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant 30 ans, suit le même plan et s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant

qu'un homme ait osé concevoir l'idée d'un si vaste édifice, et qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquoit jamais, il ait pu achever cette merveilleuse fabrique en 30 années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connoissances qu'elle exigeoit et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens et des transitions, qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux; ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup-d'œil on seroit tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes, qui ont donné le nom de roman à un ouvrage, où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la cyropédie de Xénophon qu'à l'Anacharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée; et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, et

dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

Barthélemy fut élu par acclamation à l'académie françoise; et à sa réception il fut accueilli, et pour ainsi dire couronné par les acclamations publiques. Son discours fut comme sa vie et son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie; et le directeur qui lui répondit, enrichit sa réponse des graces piquantes et délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

L'année suivante M. de Saint Priest, alors ministre du département de Paris et des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du roi, vacante par la démission de M. Le Noir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnoissance, et refusa la place: ne croyant pas, accoutumé, comme il l'étoit, à des travaux littéraires libres et indépendans, pouvoir se charger des détails minutieux et forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût et par sa modestie dans le soin et les travaux du cabinet des médailles, il s'y livroit avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Bar-

thélemy Courçay qui lui avoit été associé en 1768, et qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, et c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

Le cabinet s'étoit singuliérement accru et embelli entre les mains de Barthélemy: son activité, sa vigilance ne négligeoient aucun objet; et ses correspondances, qui embrassoient, avec un égal succès, toute la France et toute l'Europe, lui procuroient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède et le Danemarc se prêtèrent à cette contribution, comme avoit fait l'Italie, et complétèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avoit été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer ou à la richesse ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paroissoient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant pour le cabinet que les antiques: et c'étoit à la recherche de celles-

ci qu'il donnoit, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monumens rares, précieux, uniques même, qui se trouvent enfouis dans divers cabinets; les y déterrer à force de vigilance et d'activité; se les procurer en les achetant avec économie; ne les inférer dans une des suites qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, et des singularités qui les distinguent de quelques autres à peu près semblables; les inscrire enfin au catalogue, avec leur description claire et précise: telle est la foule de détails auxquels Barthélemy dut sacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avoit la garde, une grande partie de son temps, de ce temps qu'il employoit si bien et si agréablement pour lui dans ses études particulières. Il se livra à ce travail obscur et pénible avec tant d'ardeur et de constance, qu'il parvint à doubler les richesses du cabinet. Il y avoit trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laissé quarante mille; et je tiens de lui que, dans le cours de son administration, il lui en avoit passé

par les mains et sous les yeux quatre cent mille.

Outre celles que lui procuroient des hasards fréquens, suite naturelle et juste salaire de ses correspondances suivies sans relâche, il fit l'acquisition importante de plusieurs collections précieuses, formées par divers amateurs éclairés et savans. Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin et d'Ennery, lui fournirent une foule d'objets du plus grand prix par leur belle conservation et leur rareté. Il y en avoit même plusieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent singulièrement la suite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin étoit la plus complète qu'aucun particulier eût jamais possédée. Il avoit été très-long-temps premier commis de la marine, et une correspondance de plus de 40 années avec tous nos consuls du Levant, l'avoit enrichi d'une infinité de médailles grecques inconnues jusqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un si haut degré d'accroissement et de réputation, il étoit temps d'en publier les trésors et de les communiquer à tous les savans de l'Europe.

rope. C'étoit la dernière opération qui devoit couronner les longs travaux de Barthélemy, et c'eût été en même temps de sa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires Français ou étrangers, qui lui avoient fourni à l'envi tant de précieux matériaux. Cette reconnoissance leur étoit due par un homme leur associé dans les diverses compagnies savantes, qui s'étoient empressées d'inscrire son nom dans leurs fastes; car, outre l'académie Française, l'académie de inscriptions et l'académie de Marseille, il étoit encore de celles de Madrid, de Cortone, de Pezaro, de Hesse-Cassel, enfin de celle des antiquaires et de la société royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques et personnels, Barthélemy avoit à cœur de finir sa carrière en publiant une notice, une description exacte et raisonnée des richesses dont le depôt lui étoit confié. L'opération étoit dispendieuse par la quantité de gravures qu'exigeoit un semblable recueil, et elle avoit besoin non-seulement de l'attache, mais des secours du gouvernement. Barthélemy obtint en 1787 l'aveu du ministère, et il sembloit n'avoir plus rien à desirer.

Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors miniſtre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverſes circonſtances impérieuſes. L'embarras des finances, à cette époque déſaſtreuſe, fut ſuivi des aſſemblées des notables, qui amenèrent les états-généraux d'où ſortit un nouvel ordre de choſes; et tels furent les obſtacles qui s'oppoſant d'abord à l'exécution de cette belle entrepriſe, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier ſuccès que manqua l'abbé dans ſa pourſuite continuelle des avantages de la littérature. La fortune ſembloit avoir attendu la fin de ſa carrière, pour lui faire ſentir le poids de ſes inévitables disgraces; et il ne tarda pas à avoir l'occaſion, de ſe rappeler et de s'appliquer le mot ſi connu du ſage Solon au roi Créſus.

Dès l'année 1792, la diminution de ſes forces et ſa décadence progreſſive ſe faiſoient remarquer ſenſiblement; et, au commencement de l'année ſuivante, on le vit ſujet à tomber dans des foibleſſes, dans des évanouiſſemens qui le laiſſoient ſans connoiſſance pendant des heures entières. Courageux et calme par caractère, il ne s'in-

quiétoit pas de ces accidens passagers; mais ses amis en prévoyoient avec douleur le danger trop prochain.

Il avoit alors 78 ans, remplis par 60 années de travaux; et il touchoit à une disgrace que son âge, ses infirmités, sa conduite ne permettoient pas seulement de soupçonner.

Le 30 août 1793, il fut dénoncé sous prétexte d'aristocratie, (accusation qui pouvoit surprendre un homme à qui la langue grecque étoit si familière,) et son neveu partagea cette inculpation, ainsi que cinq ou six autres de leurs coopérateurs à la bibliothèque. La dénonciation étoit du nommé Duby, commis à la bibliothèque, et consignée dans une lettre de lui au nommé Chrétien, limonadier, membre de la section dont est la bibliothèque, qui lut cette lettre à la section d'abord, et ensuite à la commune. Duby ne connoissoit pas Chrétien; Chrétien ne connoissoit pas Duby; Barthélemy n'avoit jamais vu ni l'un ni l'autre; et il est aisé de juger qu'il n'étoit pas mieux connu d'eux.

Dans les temps de trouble où la défiance paroît de première nécessité, tous les dé-

nonciateurs sont écoutés et toutes les dénonciations sont reçues. Celle-ci eut son effet, et les prévenus d'accusation furent conduits à la prison des Magdelonettes. On alla chercher Barthélemy chez madame de Choiseul où il étoit alors. Il fit promptement ses adieux à sa protectrice, qui les reçut avec un attendrissement qu'il partageoit, mais qu'il ne lui montroit pas. C'est de là que ce respectable vieillard fut mené au lieu de sa détention, où il trouva son neveu Courçay, qui avoit annoncé à ses camarades l'arrivée prochaine de son oncle. La victime ne tarda pas, et s'offrit au sacrifice avec la sérénité peinte sur le visage. Son ame, aussi élevée que simple et modeste, jouissoit du calme que donne la conscience d'une vie sans reproche. Ce n'étoit pas qu'il pût se cacher le danger de sa situation combinée avec son grand âge et ses infirmités. Il sentoit qu'il ne pourroit résister que peu de jours aux incommodités d'une prison où il manqueroit des secours qui lui étoient nécessaires. Il le sentoit, et il le dit à son neveu; mais il se résignoit en paix à sa destinée, sans se troubler par des réflexions, des souvenirs du passé, qui aggravent souvent le malheur des prison-

niers. L'époque de son arrestation n'avoit pas échappé à l'observation de ceux dont il devenoit le camarade. C'étoit le 2 septembre, l'anniversaire trop mémorable d'une journée, que nos neveux effaceront, s'ils le peuvent, des fastes de la France. Ce triste souvenir sembloit être un mauvais augure du sort de Barthélemy; mais aucun des prisonniers n'eut l'indiscrétion de le lui rappeler.

Ils vinrent tous au devant de lui avec empressement à la porte de la prison, et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendrissement sincère. Son entrée dans la maison de deuil et de larmes avoit l'air d'un triomphe. Le concierge, nommé Vaubertrand, et dont il est juste de conserver le nom, eut pour lui des attentions touchantes, et lui marqua tous les égards qu'il pouvoit lui marquer. On le plaça dans une petite chambre avec son neveu, qui lui prodigua les soins les plus tendres, et ce fut là qu'il reçut dans la soirée la visite de madame de Choiseul. Cette femme si delicate, dont une extrême sensibilité use les ressorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des for-

ces, n'avoit pas perdu un moment pour éclairer la religion du gouvernement sur l'erreur commise dans les bureaux, qui avoient fait arrêter ce respectable vieillard. Des amis zélés, obligeans et sensibles, l'avoient aidée, et n'avoient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignoroit ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avoit jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappoit sur les employés à la bibliothéque, et son arrestation étoit un mal-entendu, une erreur qu'on répara sur le champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir, et à minuit on le remena chez sa tendre et constante protectrice d'où, on l'avoit arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courcay, ce neveu si digne de sa tendresse, et il eut la douleur de ne lui voir recouvrer la liberté qu'après 4 mois de détention.

Pour lui il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux, qu'un mérite éminent et une vertu recon-

nue acquièrent ſans le ſavoir ſur tous les eſprits. On l'avoit traité, ſinon comme un coupable, du moins comme un homme ſuſpect et dangereux, le 2 du mois ſeptembre; et dans le mois d'octobre ſuivant, la belle charge de bibliothécaire en chef, étant devenue vacante par la mort de Carra, et par la démiſſion de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuſe. Il ne l'accepta pas, et s'en excuſa ſur la vieilleſſe et ſur les infirmités qui l'accompagnoient.

Malheureuſement l'excuſe n'étoit pas frivole, et dans le courant de l'année ſuivante ſon dépériſſement ſucceſſif fit des progrès effrayans. Il touchoit à la fin de ſa belle carrière, et lui ſeul ne s'en apercevoit pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvoient l'avertir, que le principe de vie s'affoibliſſoit par degrés. Ses amis s'effrayoient avec raiſon de ces attaques de foibleſſe, qui ſe renouveloient ſouvent; mais, comme il perdoit le ſentiment pendant leur durée, il n'en conſervoit pas le ſouvenir; et dès qu'elles étoient paſſées il ſe remettoit à ſa vie ordinaire. Il la paſſoit entre la littérature et l'amitié: toujours occupé, toujours ſenſible, toujours recon-

noissant. Les soins de ses amis ne lui manquoient pas ; et ceux de son neveu, aussi continuels que tendres, devinoient, prévenoient tous ses besoins, et ne lui laissoient pas le temps de les sentir. Il étoit sans souffrances, mais il s'éteignoit peu à peu.

Au commencement de cette année on s'aperçut que la mort s'approchoit à plus grands pas. Il commençoit la 80e année d'une vie passée toute entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, usent insensiblement le ressort vital, sans attaquer les organes du corps quand sa constitution est bonne ; et telle étoit celle de Barthélemy. Il étoit de la taille la plus haute et la mieux proportionnée. Il sembloit que la nature eût voulu assortir ses formes et ses traits à ses mœurs et à ses occupations. Sa figure avoit un caractère antique, et son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Aristote. Il est l'ouvrage d'une main habile, qui a su mettre dans sa physionomie ce mélange de douceur, de simplicité, de bonhommie et de grandeur, qui rendoit pour ainsi dire visible l'ame de cet homme rare.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin, et il n'y prenoit pas garde. Ses lectures, ses occupations littéraires diminuoient d'intensité, mais étoient toujours les mêmes, et rempliſſoient tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'amitié. Il auroit pu faire écrire sur sa porte, comme Maynard sur la sienne:

C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Elle le menaçoit depuis long-temps, et l'atteignit enfin dans le courant d'avril. Le 25 de ce mois (6 floréal,) il alla dîner chez madame de Choiseul, quoi-qu'incommodé depuis quelques jours de coliques et de dérangemens d'estomac. La saison étoit rude encore, et il fut peut-être saisi du froid en revenant. C'est ce qu'a pensé son médecin, homme habile et sensible qui le soignoit avec affection. La soirée du malade se passa chez lui, comme à l'ordinaire, entre 3 ou 4 amis avec qui la conversation ne tarit point; mais dans la nuit il fut vraisemblablement surpris d'une foiblesse, qui ne lui laissa pas le temps de tirer sa sonnette: car il ne permettoit jamais que personne couchât dans sa chambre. Comtois,

ſon excellent domeſtique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, ſurpris que l'abbé, qui étoit fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva ſans connoiſſance, les pieds dans le lit et la tête ſur le parquet. Il le coucha. La connoiſſance revint peu à peu ; mais la fièvre étoit déclarée et ne ceſſa plus. La toux devint fatigante et l'expectoration pénible. La poitrine ſe remplit, et cet excellent homme s'endormit du ſommeil des juſtes et des ſages : ſans douleur, et peut-être ſans voir ſa fin, quoique ayant conſervé toute ſa connoiſſance juſqu'à ſon dernier moment.

Ce moment cruel pour ſes amis et pour les lettres arriva le 30 avril (11 floreal) de la préſente année, à 3 heures après midi, et ne fut annoncé par aucunes ſouffrances. A une heure Barthélemy liſoit paiſiblement Horace ; mais ſes mains déja froides ne pouvoient plus tenir le livre, et il le laiſſa tomber. Sa tête ſe pencha ; il paroiſſoit dormir ; on le croyoit. Son tendre neveu, qui ne le quittoit pas un ſeul inſtant, le crut lui-même, et ne perdit cette douce illuſion qu'au bout de deux heures,

en s'apercevant qu'il n'entendoit plus la reſpiration de ſon oncle.

Ainſi mourut, avec le calme qui avoit regné dans toute ſa vie, cet homme, un des ornemens de ſon ſiècle; laiſſant à chacun de ſes parens un père à pleurer, à ſes amis une perte irréparable à regretter, aux ſavans de toutes les nations un exemple à ſuivre, aux hommes de tous les lieux et de tous les temps un modèle à imiter.

2.

La chaſſe aux lions: fragment du ſecond voyage de Vaillant en Afrique.

QUAND ma tente fut dreſſée, le chef de la horde vint me voir, et il me donna des nouvelles ſatisfaiſantes de mon camp de l'Orange, où, pendant mon abſence, rien n'étoit arrivé de fâcheux. Il les tenoit d'une autre horde qui étoit allée y échanger des beſtiaux pour du tabac. Lui-même auroit bien déſiré pouvoir y envoyer quelques-uns des ſiens pour le même objet,

parceque cette denrée manquoit abſolument dans le kraal. Mais un événement inquiétant le tenoit dans des alarmes continuelles, et l'empêchoit d'affoiblir ſa troupe peu nombreuſe, en détachant un certain nombre d'hommes.

Depuis quelque temps, un lion et une lionne étoient venus s'établir près de la horde, dans un fourré fort épais, qu'il me montra. En vain, elle avoit cherché à les en déloger; les bêtes féroces étoient reſtées malgré elle en poſſeſſion de leur fort. Chaque nuit elles venoient attaquer non-ſeulement les troupeaux mais les hommes même; et la nuit dernière, encore, elles avoient enlevé un bœuf. Plein d'eſpoir et de confiance dans l'effet de mes armes à feu, le chef ſe félicitoit de mon arrivée. Il me prioit de les employer à le délivrer d'un fléau redoutable, et ne doutoit pas que je ne réuſſiſſe, ſi je l'entreprenois.

Des deux moyens que ces bonnes gens m'offroient de les obliger, il y en avoit un qui n'étoit point en mon pouvoir; celui du tabac. Depuis un mois mon monde étoit à la demie ration. Il ne m'en reſtoit même pas pour fournir à la conſommation qu'exi-

geoit le reste de la route, et je ne voulois pas que, par une libéralité mal entendue, les miens eussent à me reprocher de les avoir privés de ce qui leur appartenoit, pour en gratifier, à leurs dépens, des étrangers.

Il m'étoit plus facile de servir la horde dans ce qui regardoit les deux lions; mais ceci demandoit beaucoup de circonspection et de prudence. Leur obstination à rester dans le fourré, malgré tout ce qu'on avoit tenté pour les en chasser, me faisoit soupçonner qu'ils avoient des petits; et cette circonstance rendoit l'attaque extrêmement dangereuse.

Ces animaux, déja si formidables dans toute autre circonstance, sont dans celle-ci d'une férocité à laquelle rien ne résiste. Animés par le besoin de défendre et d'alimenter leur famille, ils ne redoutent plus aucun danger, et résisteroient à une armée entière. Ce n'est plus chez eux du courage seulement, c'est de la fureur et de la rage.

Néanmoins, je m'engageai à les attaquer dès le lendemain, et promis, sinon de les détruire, au moins de les forcer à s'éloigner. Mais, vu l'épaisseur du fourré

et la difficulté de l'attaque, j'exigeai qu'indépendamment de tous les hommes qui faisoient partie de ma caravane, et que je comptois employer, tous ceux de la horde se joignissent à moi. Pendant la nuit, nous nous entourâmes de très-grands feux, et nous fimes, de tems en tems, des décharges de notre mousqueterie. Ces précautions étoient inutiles. Les deux carnivores avoient à devorer les restes de leur bœuf de la veille, et ils ne parurent point, mais se firent entendre pendant une grande partie de la nuit.

A l'aube du jour, déja les hommes de la horde étoient sur pied, et tous armés de flèches et de sagaies, n'attendoient plus que mes ordres pour voler au combat. Les femmes elles mêmes et les enfans vouloient être de la partie; moins, à la vérité, pour combattre que pour satisfaire leur curiosité et jouir de notre victoire. J'entendois les lions rugir encore dans leur fort; mais bientôt le jour les fit taire; le soleil parût, et le profond silence qui alors régna autour d'eux fut pour nous le signal du depart.

Le fourré pouvoit avoir environ deux cents pas de longueur sur soixante de large. Il occupoit un espace plus enfoncé que le terrain voisin; de sorte que, pour y pénétrer, il falloit descendre. Du reste, tout y étoit épines et buissons, à l'exception de quelques mimosas qui s'y élevoient vers le centre.

Ces arbres, si j'avois pu y aborder, m'eussent présenté un point d'attaque favorable. Grimpé sur leur cime, je m'y serois vu en sûreté, et j'aurois pu tirer à mon aise les deux animaux; mais il eût été très-imprudent à moi de traverser le fourré pour gagner les arbres, ne connoissant pas précisément le gîte où ils s'étoient réfugiés, et pouvant par conséquent être pris au passage.

Ne pouvant donc attaquer les deux formidables bêtes dans leur retranchement, il s'agissoit d'essayer de les faire sortir du fort; car, il étoit difficile, et même impossible, d'oser pénétrer jusqu'à eux, attendu que les broussailles étant fort élevées et très-touffues, mes tireurs n'auroient pas eu beau jeu pour ajuster et manier les longs fusils dont ils étoient armés. Je me

décidai donc à les placer, ainsi que d'autres sauvages, de distance en distance, sur les hauteurs tout autour du bois, de manière que les lions ne pussent gagner la plaine sans être apperçu, persuadé qu'aussitôt que nous les aurions en rase campagne, nous nous trouverions les plus forts et ne tarderions pas à être victorieux.

Aucun sauvage n'osant pénétrer dans le bois, nous imaginâmes d'y faire entrer de force, tous les bœufs de la horde.

Quand nous fûmes tous postés et munis de nos armes prêtes à tirer, on poussa les bœufs en avant; et à force de coups, ainsi que par des cris, nous les forçames d'entrer dans le fourré. En même tems mes chiens donnèrent; et pour effrayer les lions, et les obliger à sortir, je fis faire plusieurs décharges de pistolets.

Bientôt les bœufs, sentant leurs ennemis à l'odorat, reculèrent d'effroi, et se rejettèrent vers nous; mais repoussés par nos clameurs, par l'aboiement des chiens et le bruit de nos armes, obligés de se reporter dans le fort, ils entrèrent en fureur, se heurtè-

heurtèrent les uns les autres, et se mirent à mugir d'une manière épouvantable.

De leur côté, les lions s'animèrent à l'aspect du danger. Leur rage s'exhaloit en rugissemens horribles. On les entendoit successivement à tous les endroits du fourré, sans qu'ils osassent se montrer nulle part à découvert ni percer vers nous. Le choc de deux armées n'est pas plus bruyant que l'étoient leurs voix menaçantes, confondues avec les cris animés des hommes et des chiens, et le benglement furieux des bœufs. Cet affreux concert dura une partie de la matinée, et déja je commençois à désespérer du succès de notre entreprise, quand tout à coup j'entendis, du côté opposé au mien, des cris perçans, qui furent aussi-tôt suivis d'un coup de fusil qui me fit tressaillir. Mais à ce coup succédèrent, au même instant, des cris de joie, qui, répétés par le cercle et passant de bouche en bouche jusqu'à moi, m'annoncèrent une victoire. Je courus sur le lieu, et je trouvai la lionne expirante. Elle étoit enfin sortie du fort et s'étoit élancée avec fureur sur ma troupe. Mais Klaas l'Hottentote, qui occupoit ce poste, l'avoit tirée et percée de part en part.

Ses mammelles, quoique ſans lait, étoient gonflées et traînantes : ce qui annonçoit qu'elle avoit des petits encore jeunes, et que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

L'idée me vint d'employer ſon corps à les attirer hors du fourré. Dans ce deſſein je la fis traîner et placer à une certaine distance ; ne doutant pas qu'ils ne vinſſent à la piſte ſe rapprocher d'elle, et que le mâle peut-être ne les ſuivit, ou pour la venger, ou pour les défendre.

Dans ce deſſein je rapprochai de mon nouveau poſte quelques-uns des chaſſeurs, qui étoient à ceux de la droite et de la gauche, et nous nous retirâmes à trente pas du cadavre ; prêts à tirer ſur les animaux, s'ils avançoient. Mais ma ruſe fut inutile, et nous paſſâmes vainement pluſieurs heures à attendre.

A la vérité, les lionceaux, inquiets de ne plus voir leur mère, couroient de tout côté dans le fort, en grondant. Le mâle lui-même, ſéparé d'elle, redoubloit de rugiſſemens et de rage. Nous le vîmes un inſtant paroître ſur la liſière des brouſſailles, l'œil en feu, la crinière hériſſée et ſe

battant fortement les flancs avec sa queue. Mais il étoit malheureusement hors de la portée de ma carabine ; un de mes tireurs, posté plus avantageusement, le manqua. A ce coup de maladresse il disparut ; et, soit qu'il craignit d'attaquer une troupe aussi nombreuse que la nôtre, soit qu'il ne voulut point abandonner ses petits, ou qu'il eût été légérement blessé, il ne se montra plus. Quoique les animaux de cette espèce, quand ils ont des petits, soient, comme je l'ai dit, plus féroces et plus intrépides que dans tout autre tems de l'année, cependant les mâles, dans cette circonstance, ne le sont jamais autant que les femelles; et cette vérité est connue des sauvages.

Après avoir attendu inutilement et désespérant du succès de mon stratagême, je pris le parti de revenir à mon premier plan d'attaque. En conséquence je renvoyai tout le monde à son poste, et nous essayâmes de nouveau de faire foncer les bœufs dans le fourré, afin d'en déloger la famille. Mais ils étoient trop effarouchés. Tous se refusèrent à la manœuvre, et je me vis obligé d'y renoncer; quoique mes chiens ani-

més par le sang de la lionne qu'ils avoient flairé, donnassent avec beaucoup d'ardeur et montrassent un grand acharnement.

Nous avions employé à notre chasse une partie de la journée. Le soleil baissoit, et elle alloit devenir plus périlleuse. Je crus donc prudent de songer à la retraite, et de remettre au lendemain notre dernière victoire.

Les sauvages transportèrent au kraal la lionne, dont ils vouloient se régaler. Moi, qui désirois sa robe, j'ordonnai auparavant de la déshabiller. Elle avoit quatre pieds quatre pouces six lignes de hauteur, à l'avant-train; et dix pieds huit pouces de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de la queue.

Lorsque l'animal fut écorché, Klaas endossa naturellement sa peau pour la porter jusqu'au kraal, où l'accompagnoit, avec exclamation, toute la horde; lui même sembloit marcher en héros. J'observai ce nouvel Alcide, et tout éloigné que je fusse des lions de Némée, le rapprochement étoit si frappant, que je me surpris marchant d'une façon plus grave au milieu de cette

fête véritablement renouvellée de Grecs. Si mon Klaas n'obtint pas tous les honneurs du fils d'Alcmène, c'est qu'apparemment un dieu plus puissant avoit dirigé ses coups. J'étois pour quelque chose dans le plan d'attaque, et je fus, en effet, comblé d'éloges et de remercimens.

Le chef me pria d'accepter, au nom de la horde et pour gage de sa reconnoissance, quatre moutons et deux bœufs. Je pris les moutons, que je fis égorger à l'instant pour ajouter au festin qu'alloit fournir la lionne; mais j'abandonnai les deux bœufs à Klaas, qui effectivement les avoit bien gagnés. D'abord il les refusa et il s'obstinoit même à me les laisser. Mais quand je lui eus remontré qu'ils étoient donnés à la mort de la lionne, et que cette mort étoit son ouvrage, il n'hésita plus à s'en emparer.

Ce festin fut d'autant plus agréable qu'il étoit composé, en grande partie, de l'animal qui avoit causé tant de dégats. Je ne partageois point assurément le goût des convives pour cette chair. Cependant j'essayai d'en goûter, et la trouvai inférieure à celle du tigre.

Après le régal vinrent les divertissemens. On dansa, on chanta toute la nuit ; et ces fêtes bruyantes, qui ne me permirent pas de me livrer un instant au sommeil, me rappelèrent aussi les jeux néméens.

Pendant la nuit, je n'entendis les rugissemens ni des lionceaux, ni de leur père. J'en attribuois la cause au bacchanal affreux que faisoient mes sauvages; et réellement, quand tous les lions de la contrée se fussent réunis dans la remise pour y gronder ensemble, je ne sais si leurs voix n'eussent pas été couvertes par le fracas et le tintamarre de la fête. Mais ce silence avoit une autre raison. Le mâle, effrayé des dangers qu'il venoit de courir, avoit profité des ténèbres pour se retirer avec sa famille; et le matin, quand nous revinmes lui donner la chasse, nous trouvâmes creux-buisson.

Dès les premiers pas que firent mes chiens dans le fourré, je m'apperçus, à la manière dont ils quêtoient, que nous arrivions trop tard. Néanmoins, afin de m'en assurer, je fis tirer quelques coups de pistolet; dans l'espoir que les carnivores, s'ils y étoient encore, effarouchés du bruit, s'y feroient bientôt entendre, ou par leurs

rugiſſemens, ou par l'agitation de leur courſe.

Cette précaution n'ayant rien produit, nous pénétrâmes avec circonſpection dans le fort, et n'y trouvâmes plus que les vestiges du dégat qu'avoit fait cette famille affamée. De tous côtés on voyoit des os épars ou en tas; et le ſpectacle de ce charnier, en rappelant à la horde les pertes qu'elle avoit faites, mit chacun dans le cas de raconter et de déplorer les ſiennes.

Moi, pendant ce tems, je m'occupois de chercher les traces des lionceaux et de leur père, pour juger de la groſſeur de l'un, ainſi que du nombre et de la grandeur des autres. Quoiqu'il y ait des exemples de lionnes qui d'une ſeule portée ont eu trois petits, celle-ci nous parut n'en avoir donné que deux; mais ils s'annonçoient pour être de la taille de mon grand chien Jager qui m'atteignoit à la ceinture, et par conſéquent ils étoient déja redoutables et pouvoient faire beaucoup de mal.

Quant au père, à juger par l'empreinte de ſa patte, qui étoit d'un tiers plus grande

que celle de la patte de sa femelle, il devoit être de la plus grande taille.

Je ne sais quel est le critique, qui s'étant engagé à donner sur moi quelques détails dans le *Journal de Paris*, 25 mai 1788, après m'avoir mis *en présence avec un lion*, dit pompeusement que *nous nous mesurâmes de notre regard superbe, et que ma courageuse intrépidité le détermina enfin à la fuite.*

L'attitude est belle assurément; mais en me prêtant un regard si puissant, il faudroit encore m'avoir donné la force et la massue d'Alcide; et quoiqu'en pense mon critique, il est certain qu'à moins d'être un extravagant ou en délire, la première réflexion que fait un homme, quelque courageux qu'il soit, quand il se trouve devant un ennemi formidable, c'est de comparer ses forces avec celles de cet ennemi; et s'il les sent fort inégales, nécessairement le sentiment du péril qu'il court doit lui faire impression. Voilà du moins ce que j'ai constamment éprouvé, et certes je me vante de n'être pas plus poltron qu'un autre. Oui, toutes les fois que je me suis trouvé *en présence* d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lions,

etc., j'avoue que, malgré la confiance que m'inſpiroient mes armes, loin de m'être jamais, au premier inſtant, trouvé entiérement dépouillé de crainte, je me ſuis, au contraire, toujours ſenti une palpitation violente et quelque trouble voiſin de la peur. Mais cet inſtant eſt court, et ne m'empêcha jamais d'attaquer, bien certain de la ſupériorité que me donnoient et ma prudence et mes armes. Alors, écartant toute ideé de danger, je marchois droit à l'ennemi quelque terrible qu'il fut, et ne cherchois plus qu'à le tuer, à le bleſſer ou tout au moins à le faire fuir, ſi c'étoit une bête féroce.

Attendre en embuſcade un lion, le tirer lorsqu'il paſſe, c'eſt déja une choſe qui n'eſt point ſans danger; mais attaquer de front une lionne entourrée de ſon mâle et de ſes petits, l'attaquer dans ſon fort impénétrable, c'eſt-là une audace qui dégénère en extravagance, quand d'avance on ne s'eſt pas procuré les ſecours en tout genre qui peuvent en aſſurer le ſuccès. Encore ne ſera-t-elle point pardonnable, ſi elle n'eſt pas commandée par une néceſſité puiſſante.

Les sauvages savent, par expérience, combien sont périlleuses ces sortes d'entreprises; aussi ne les voit-on jamais aller s'établir dans un canton où ils soupçonnent des nouveaux-nés. Malheur à la horde qui en est voisine. Chaque nuit presque elle verra ses troupeaux attaqués. C'est un tribut qu'il lui faudra payer, elle tentera rarement même de s'en garantir, et attendra plutôt patiemment que la jeune famille, cessant d'être à la charge de ceux qui lui ont donné naissance, les quitte pour aller s'établir ailleurs.

Sans la confiance extrême qu'avoit dans mes armes à feu la horde voisine du fourré, jamais elle n'eût osé me proposer une pareille attaque. Moi-même, quoique soutenu par tous mes chasseurs et par mon nombreux cortége, je n'aurois point hésité de m'y refuser, si, en me demandant cette grâce comme un grand service, elle n'eût consenti à en partager toute entière les périls avec nous.

Voilà le motif qui me détermina; et au reste je n'eus qu'à m'applaudir de mon expédition, puisque de quatre bêtes que nous avions à détruire, la plus redoutable fut

tuée, que les trois autres prirent la fuite, et que, pour comble de bonheur, il n'y eut personne de blessé; et, ce qui me parut fort extraordinaire, pas même un seul des bœufs qui furent poussés dans le fort. Il est présumable que si nous avions tué le lion en premier, nous serions parvenus à détruire la famille entière; mais si l'un des lionceaux l'eut été avant la mère, il n'est pas douteux qu'il en eût couté la vie à quelqu'un d'entre nous; car la mort d'un des petits auroit infailliblement mis la mère en fureur; et, bravant tous les dangers, elle se seroit jetée sur la troupe. J'avois aussi expressément recommandé de ne pas tirer sur les petits avant d'avoir tué les vieux.

3.

Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre.

C'est avec le comte de B., l'aimable et fidèle ami de la célèbre comtesse de Ros., et l'excellent M. Rh., que je viens de faire une course de deux à trois cent milles, dans

l'intérieur de l'Angleterre. Si ma plume seulement vous donnera une faible idée de ce qu'il y a de plus remarquable, de plus intéressant dans l'extrême variété des objets qui ont passé sous mes yeux, je n'aurais jamais été plus sur, je pense, d'amuser quelques instans vos loisirs. Ne vous attendez qu'à des légers apperçus. Je tacherai de vous peindre nos plaisirs, aussi rapidement que nous en avons joui.

Quoique nous soions arrivés sur la belle terrasse de Windsor par une pente fort insensible, j'aime mieux vous y transporter tout à coup. Cette terrasse, qui a plus de dix-huit cents pieds de long, ne parait élevée qu'en raison de l'étendue prodigieuse de pays qu'on y découvre. C'est peut-être le plus riche, le plus immense spectacle que puisse embrasser l'oeil humain,

Here in full light the ruſſet plains extend,
There wrap'd in clouds the blueish hills aſcend,
Ev'n the wild heath displays her purple dyes,
And midst the desert fruit-ful fields ariſe,
That crown'd with tufted trees and ſpringing
Like verdant Isles, the ſable waſte adorn.
Not proud olympus yields a nobler sight,
Tho Gods aſſembled grace his towering hight.

En dépit du poête et de ſes beaux vers, il s'en faut bien, qu'à mes yeux du moins, tout admirable qu'eſt cette vue, elle ſoit auſſi majeſtueuſe que celle de nos Alpes, auſſi riante, auſſi romantique, que celle du cours ſinueux de la Tamiſe, dans la belle vallée de Richmond. Un ſite trop vaſte eſt comme une puiſſance ſans bornes; elle n'appartient jamais à perſonne, elle fatigue l'imagination au lieu de la ſatisfaire, et le cœur y cherche envain ces jouiſſances intimes qui le charment et l'attachent.

Le château même n'eſt beau que de l'énormité de ſon enceinte, de ſa noble et vénérable antiquité. Vous avez que ce fut Guillaume le conquérant qui en jetta les premiers fondemens. Tout, dans cet edifice, porte l'empreinte de ces tems de chevalerie et de féodalité. Peut-être eſt il peu de pais en Europe, où l'on ait conſervé plus de formes féodales qu'en Angleterre. Il n'en eſt pas non plus, je crois, où ces formes ſe trouvent aſſociées plus heureuſement au régime de la liberté. C'eſt de toutes ces antiques décorations, que ſe compoſent eſſentiellement le luxe et la majeſté du trône. Mais ce luxe, cette majeſté

qui ſervent au maintien, au reſpect de la force publique, ſont toujours pour la loi, ne ſont jamais contre elle.

L'intérieur du château n'eſt rien moins que magnifique. La plupart des meubles y ſont vieux, uſés, ou de mauvais goût. Mais aujourd'hui l'on y voit une choſe ſans prix ; ce ſont les ſept cartons de Raphaël qui ſe trouvaient, ci-devant, dans le palais de la reine à Londres, et plus anciennement, dans le château de Hamptoncourt. Ces ſuperbes esquiſſes, quoique peintes ſeulement ſur papier en couleur à l'eau, ſont très-bien conſervées. La penſée de l'artiſte s'y montre dans toute ſa fraicheur, dans toute ſon énergie, dans toute la pureté de ſa première création. Il me ſemble que ſi j'étais peintre, c'eſt aux pieds de pareils chefs-d'œuvre que je voudrais faire mes études. C'eſt là, que l'imagination doit apprendre le mieux à nourrir à modérer la flamme du génie. C'eſt encore là, que le talent doit ſaiſir et pénétrer le mieux tous les miſtères, toutes les reſſources de l'art. De ces fameux cartons, celui qui m'a frappé le plus, eſt Paul prèchant aux Athéniens. Quelle ſageſſe et quelle fécon-

dité, quel enſemble et quelle variété de compoſition! Il n'y a pas deux figures dont l'air, l'attitude ou le maintien ſe reſſemblent. Il n'en eſt aucune qui ne ſoit à ſa place, qui ne ſe rapporte de la manière la plus ſimple et la plus intéreſſante à toutes celles qui l'entourent. Il n'en eſt aucune qui n'ait, à la fois, tout le naturel et toute la dignité dont elle pouvait être ſuſceptible.

Après ces ſublimes tableaux, dont nos yeux et notre admiration ne pouvoient ſe détacher, vous jugerez bien que nous ne trouvâmes plus dans les autres galeries, un grand nombre d'objets fort dignes de notre attention. Nous remarquâmes ſeulement, comme une choſe curieuſe et piquante, la chambre des beautés, ainſi nommée, parcequ'elle contient les portraits des femmes les plus célébres par leur figure du tems de Charles II.; de ſuperbes Vandyck; un portrait de Henri VIII. par Holbein, de la vérité la plus dure et la plus effrayante; quelques tableaux de Genario, dont je ne me rappellois pas d'avoir encore rien vu, et qui me parurent d'une couception agréable, d'une touche ſinguliérement voluptueuſe; une tapiſſerie de fleurs où l'aiguille

d'une moderne Arachné ſemble avoir oſé défier le pinceau des Vanſpaendonck.

Le ſoir nous fumes à Slough pour préſenter nos hommages au célèbre Herſchel. Il voulut bien nous accorder le rendez-vous que nous lui fimes demander, entre onze heures et minuit. Malheureuſement la nuit étoit trop belle. Pour lire avec ſuccès dans le grand livre des cieux, il ne faut pas y voir trop clair. Il n'y a que les nuits très-ſombres, mais où l'atmoſphère eſt extrêmement pure et ſereine, qui ſoient très-favorables aux obſervations céleſtes. Nous ne vîmes donc dans la lune ni temples, ni clochers, ni révolutions, ni philoſophes. M. Herſchel nous prouva ſeulement qu'il n'y avoit point de mer dans cette planete, puisque toutes les parties, où l'on en avoit ſuppoſé jusqu'à préſent, offroient à nos yeux des inégalités ſenſibles, des ombres plus ou moins prononcées. Nous nous aſſurâmes encore très-bien, grace à la magie de ſes miroirs, que ce qu'on appelle une double étoile, en forme deux très-diſtinctes, car nous les aperçumes à une aſſez grande diſtance l'une de l'autre. Son obſervatoire eſt un pré; l'apareil

reil de son téleſcope, vous le prendriez de loin pour une frégate royale; et cette énorme machine, il la dirige avec autant de preſteſſe et de facilité, que ſi c'étoit un téleſcope ordinaire. Il nous aſſura que les plus habiles ouvriers de Londres n'établiraient pas un pareil ouvrage, pour trente mille livres ſterling. Avec ce grand téleſcope, dont le miroir eſt de métal, et qui augmente, ſi je ne me trompe, ſoixante mille fois le diamètre de ſon objet, il vient d'entreprendre un nouveau voyage dans le ciel, qu'il n'eſtime lui même pouvoir être terminé, que dans deux cent cinquante à ſoixante ans. Quelque téméraire que puiſſe vous paroître ce projet, ne le trouverez vous pas moins inſenſé que celui de certains philoſophes, qui prétendirent faire faire à tout le genre humain le voyage de la lune, dans le cours de trois ou quatre de leurs tumultueuſes ſéances? . . On ſoupçonne M. Herſchel d'être plus grand mécanicien qu'habile aſtronome. Ce n'eſt pas à mon ignorance à le juger. S. M. B. avoit demandé à M. Herſchel un téleſcope pareil à celui avec lequel il fit ſa fameuſe découverte, et elle le deſtinait à l'impératrice de Ruſſie. Mais ayant pris, je ne ſais plus

dans quelle circonstance, de l'humeur contre S. M. J., elle l'a gardé pour elle. Il est encore au château de Windsor.

De Slough nous allâmes le lendemain matin à Oxford. C'est une assez petite ville, mais située dans un vallon, que les petites collines qui l'entourent, et les eaux qui l'arrosent, rendent extrêmement riant. La nature semble avoir formé cet azile, tout exprès, pour les douces jouissances de l'étude, pour la tranquille activité des lettres et des arts. La ville elle même offre un aspect des plus singuliers, dans une enceinte assez bornée, vingt à trente palais de différens genres d'architecture gothique, grecque, moderne, mais tous très-imposans et très-vastes, les maisons qui les entourent fort petites et de la plus parfaite simplicité. Dans les rues, on ne voit guères que des docteurs et des écoliers en soutanes noires, avec des écharpes plus ou moins élégantes, un bonnet quarré presque plat sur la tête; l'espèce de houpe qui se trouve au milieu, semble être le clou avec lequel on a fiché cette petite planche noire, sur ces têtes savantes ou destinées à l'être.

Il est impossible de ne pas se sentir pénétré du plus profond respect, en parcourant tous ces superbes monumens élevés à l'instruction, à la science, les uns par des rois, les autres par leurs ministres, d'autres encore par des simples citoyens, dont la reconnoissance ou la vanité se plurent d'immortaliser les bienfaits, tantôt de la manière la plus ingénieuse, tantôt de la manière la plus touchante. Il n'est aucun de ces magnifiques colléges, où l'on ne trouve une bibliothéque assez considérable, des collections précieuses de manuscrits, de tableaux, d'histoire naturelle. Mais vous concevez aisément que rien ne m'enchanta, comme la vue de ces fameux marbres antiques achetés par le comte d'Arondel, et transportés en Angleterre en 1624. Ils sont déposés aujourd'hui dans une des salles du batiment appellé, *the public schools*. Au milieu de tant de monumens des époques les plus célébres de histoire grecque, avec quel ravissement je lus de mes propres yeux la date consacrée des premiers triomphes dramatiques d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle! On voit dans ce même collège la collection de marbres, de bustes et de statues antiques donnée à l'université

d'Oxford par la comteſſe de Pomfret. Tous ces objets ſont plus curieux par leur ancienneté, que par la perfection de l'ouvrage. Il en eſt même pluſieurs de dégradés, au point d'être à peu près méconnoiſſables.

Il y a quelques tableaux aſſez intéreſſans de l'école italienne dans le ſuperbe collége de *Chriſt Church*, entre autres un St. Jean de Raphaël, une viſion de St. François, d'Annibal Carrache, et pluſieurs Titiens. Mais des ouvrages de l'art plus importans peut-être à remarquer ici, parcequ'ils appartiennent véritablement au génie de la nation, ce ſont ſix figures allégoriques des vertus chrétiennes, et la ſainte nativité, qui décorent les immenſes vitraux de la chapelle de *New college*. Tous ces tableaux ont été peints ſur verre par M. Jervais d'après les cartons du célèbre Sir Joſué Reinolds. Le grouppe du milieu rappelle quelques traits d'une imitation aſſez heureuſe de la fameuſe nuit du Corrège.

Les figures allégoriques ſont toutes bien caractériſées le deſſin en eſt facile, plein d'élégance et de grace, l'effet des couleurs d'une extrême vivacité, peut-être n'a-t'il que trop de transparence.

A la manière dont je viens de voir Oxford, ce n'est assurément pas d'après mes propres observations, que je suis en état de vous dire, si cette université possède en effet autant d'instruction qu'elle m'a paru posséder de moyens de s'instruire. Mais, s'il est permis d'en croire des hommes à portée de le savoir, l'éducation publique et particulière n'est pas, à beaucoup près, aussi soignée ici, qu'elle pourroit l'être. Les hommes très-distingués dans les sciences et dans les lettres, sont aujourd'hui plus rares en Angleterre, qu'ils ne l'ont jamais été. On se plaint de ce qu'il y a chez les professeurs beaucoup d'insouciance et peu d'émulation, chez les étudians encore plus d'indiscipline, encore moins d'application. La plupart de ces derniers, logés en ville, mènent une vie fort dissipée. Il est assez ordinaire de leur voir entretenir publiquement des maitresses, et ceux qui n'ont pas le moyen de faire mieux, s'associent deux ou trois pour en avoir une en commun. Dans le réfectoire de plusieurs de ces colléges, votre philosophie eut souffert sans doute, de voir une table séparée pour les fils de Lord, et cette table est toujours sur une estrade plus ou moins élevée.

Il ne faut pas oublier que la plupart de ces établiſſemens ont été fondés dans des tems fort reculés, que les rois, les cardinaux, les archevêques qui en furent les premiers bienfaiteurs, ne ſe doutoient guères de la ſublimité des principes auxquels s'éléveroit la ſageſſe de nos jours. Il faut ſe ſouvenir encore, que, dans ce pays, on croit devoir une ſorte de reſpect religieux à la volonté des morts. Ce n'eſt jamais qu'avec une extrême circonſpection, qu'on ſe permet d'altérer ou de reformer d'anciens uſages, d'anciennes inſtitutions.

Au *Magdalen college* nous eumes le plaiſir de rencontrer un docteur F. . . qui ſe trouva connoître presque tous nos amis d'Italie et de France. Il eſt occupé dans ce moment de l'impreſſion d'un texte cophte de nos livres ſacrés. Cette langue, dont il ne ſavoit pas un mot il y a deux ans, fait aujourd'hui ſes délices et ceux de ſa femme, qui s'eſt amuſée à l'apprendre avec lui. Vous auriez, j'en ſuis ſur, quelque peine à vous faire une juſte idée de tout le bonheur, que peuvent trouver de tendres époux dans l'étude du cophte. Mon docteur, a beaucoup de ſavoir et de littérature, réu-

nit d'ailleurs le caractère du monde le plus doux et l'obligeance la plus aimable.

Après vous avoir fait errer assez long temps dans des églises, dans des bibliothéques, des théatres, des *hall* de toute espèce, vous nous suiviez peut-être avec plaisir dans les beaux jardins de Stow; de Stow que vous connoissez au moins par les vers de Pope,

time shall make it grow
a work to wonder at — perhaps a Stow,

dans ceux de Blenheim, le plus orgueilleux monument de la reconnoissance d'une grande nation pour les services d'un grand homme. Mais ce n'est pas moi qui, dans ce moment, entreprendrai de vous les décrire en détail. Je vous en apporte plusieurs dessins avec une description qui ne vous laissera rien à désirer.

Ici, j'observai seulement que de tous les jardins que j'ai vus en Angleterre, celui de Stow m'a paru le plus riche et le plus ingénieux; il abonde en fabriques de tout genre, et ces fabriques sont presque toutes d'un goût parfait, telles que l'arc de triomphe qui sert d'entrée à ce beau lieu,

le temple de l'amitié, celui de la concorde et de la victoire, le grand obélisque, le *palladian bridge*, l'église gothique, l'Elysée ou *the temple of brittish Worthies*, etc. La plupart de ces édifices rappellent le souvenir des plus beaux monumens de l'antiquité. L'espace qui les contient, n'étant pas fort vaste, on peut les trouver trop raprochés. Mais la distribution en est pourtant ménagée avec assez d'art et de choix, pour empêcher qu'ils ne paroissent entassés. Les intervalles sont disposés de manière qu'on passe toujours d'un objet à l'autre, avec une sorte de surprise. On n'apperçoit à la fois que ce qui peut être vu, sans faire disparate, sans présenter aucune apparence de confusion. Ce n'est pas, si vous voulez, un jardin, c'est un lieu de féerie où les Muses consacrèrent au repos de la richesse et de la gloire, tous les enchantemens de la nature champêtre, tous les prodiges du génie et des arts de différens siècles.

Quelques détails de ce lieu de délices n'échapperont pourtant pas à votre critique. Le sable noir du ruisseau qu'il faut traverser, pour descendre dans l'Elysée, vous paroîtra, je pense, d'une recherche un peu

minutieuse. Vous n'aimerez pas non plus cette église, et ce faux cimetierre, si près du superbe boulingrin qui conduit au château. Cette imitation d'un objet si triste, vous la trouverez surement trop vraie et trop déplacée.

Un des plus beaux aspects qu'il soit possible d'imaginer, est celui de Blenheim, en entrant par la porte de Woodstock. Vous découvrez d'abord, dans un cours assez long, le méandre de la large et profonde rivière qui traverse toute l'étendue du parc, presque à vos pieds, la charmante petite isle appellée *the Queens Elizabeth's Island*, plus loin le superbe pont jetté sur cette rivière avec tant de magnificence, d'un coté, cette grande masse de bâtimens, dont l'ensemble tient de sa pesante solidité même, je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; car c'est le caractère de tout ce qui nous présente l'image d'une longue durée, d'une durée éternelle; de l'autre, ce fier monument consacré à l'immortalité d'un héros par la reconnoissance de sa nation, la belle colonne sur laquelle est placée la statue de Marlborough; deux aigles à ses pieds, le héros habillé à la romaine, tient dans une

main le bâton de commandement, dans l'autre une figure de la victoire. Cette ſtatue abſolument iſolée ſur une large éminence, y paroît dominer tout la vaſte pais qui l'environne. Au milieu de tant de ſouvenirs de grandeur et de gloire, l'imagination ſe plait à repoſer un inſtant ſur le bosquet, où fut jadis le modeſte azile de la touchante Roſamonde. On l'apperçoit dans l'éloignement. Le bosquet et la ſource qui jaillit ſous ſon ombrage, conſervent encore aujourd'hui ce nom ſi cher à l'amour; *Fair Roſamond's bower*, *fair Roſamond's well.*

Au faite de la façade du château qui donne ſur le jardin, eſt le buſte de Louis XIV. enlevé aux portes de la ville de Tournay. Au bas de ce buſte entouré de riches trophées, on lit cette inſcription également remarquable peut-être par l'orgueil et par l'ambiguité de ſon ſtile. *Europae haec vindex genio decora alta Brittanno.* Ce qui m'a le plus enchanté dans le parc même de Blenheim, c'eſt la beauté d'une forêt de chênes, par leur fraicheur et par leur antiquité dignes tous de ſuccéder aux oracles de Dodone, ce ſont encore ces magnifiques grouppes d'arbriſſeaux que l'on ne voit que

dans ce pays-ci, parceque nulle part on n'a pouſſé ſi loin, je penſe, et l'art d'acclimater les arbres de toutes les contrées de l'univers, et celui de mêler et d'aſſortir harmonieuſement les nuances de verdure les plus vives et les plus variées.

Nuneham n'eſt qu'un jardin de ſimple particulier, en comparaiſon du faſte royal de Stow et de Blenheim. Mais peut-être, eſt-ce celui dont l'imitation auroit le plus de ſuccès en France et en Allemagne. Le terrein qu'il occupe, n'a pas une grande étendue; les fabriques qui s'y trouvent, ſont d'un goût aſſez ſimple, mais tout eſt diſtribué de la manière la plus ingénieuſe et la plus agréable. La ſerre chaude ſouterraine, au moyen de laquelle les orangers et d'autres plantes exotiques ſemblent, les beaux jours du moins, vivre dans la ſociété la plus intime avec les arbres et les fleurs du pays, nous a paru d'une invention charmante.

Je doute qu'il y ait une poſition plus ſingulière que celle de Parkplace, une terre aux bords de la Tamiſe, où l'on ait ſu tirer un parti plus heureux de tous les avantages, de tous les aſpects rians que peuvent

offrir de si belles rives. C'est encore là que nous avons vu les plus magnifiques ruines de tout genre, ruines grecques, romaines, gothiques, égyptiennes, sans oublier le petit *Stonehenge*, le double, si j'ose m'exprimer ainsi; du plus ancien monument qui soit peut-être en Europe. Le général Conway l'ayant découvert dans une fouille faite à l'isle de Jersey, le gouvernement de cette isle voulut bien lui en présenter l'hommage. Après l'avoir dessiné sur les lieux, après en avoir numéroté chaque pierre, il l'a fait enlever avec un soin religieux, et transporter à grands frais dans cette délicieuse terre. Aux plus rares connoissances, le général Conway joint infiniment de goût pour les arts, avec la simplicité de caractère et de mœurs la plus intéressante. Sa fille a fait une statue de George III. en marbre, qui a paru mériter de décorer la principale pièce du *Musæum Liverianum*, où se trouvent une des plus belles collections possibles d'oiseaux, les dépouilles les plus curieuses des conquêtes du capitaine Cook, en vêtemens, en armes, en idoles, en ustensiles de toute espèce, et la soubreveste de peau que portait Cromwel, lorsqu'il battit l'armée royale. . . .

Ce magnifique cabinet avoit été mis, comme vous savez, en lotterie, et n'a couté, je crois, qu'une guinée à celui qui en est actuellement possesseur. Jamais le hazard ne fut moins aveugle. Car l'heureux mortel à qui ce lot intéressant est échu, ayant lui-même beaucoup de connoissances et de goût pour l'histoire naturelle, l'a fort enrichi de ses soins et de ses recherches.

4.

Guêpes papetières et guêpes cartonnières.

Un guêpier est une espèce de galerie que les guêpes font à force de miner, et qui conduit par des détours à leur habitation souterraine. On observe toujours deux portes à l'extérieur d'un guêpier; les habitans sortent par l'une et entrent par l'autre avec la dernière exactitude. Si on coupe un guêpier en deux, on remarque d'abord son enveloppe, dont l'épaisseur est d'un pouce ou d'un pouce et demi, et qui n'est composée que d'espèces de feuilles de pa-

pier. L'uſage de ce mur eſt de préſerver l'intérieur du nid de l'humidité de la terre et des pluies qui la pénètrent. Cette matiere de papier y paroît peu propre ; mais l'on voit ici une ſtructure ſingulière ſuppléer à la foibleſſe. Toutes ces feuilles de papier qui compoſent l'enveloppe du guêpier, au lieu d'être plates et appliquées exactement les unes ſur les autres, ſont ſéparées et ne forment qu'un aſſemblage de petites voûtes. De cette maniere l'eau coule facilement. Une voûte défend l'autre, et l'humidité ne peut pas pénétrer, ce qui ſeroit arrivé ſi toutes les feuilles euſſent été appliquées les unes contre les autres. Cette architecture a de plus l'avantage d'épargner beaucoup de matière et par conſéquent de travail aux ouvrières.

Il n'y a pas mille ans que l'on a l'uſage du papier; avant ce temps, nos ancêtres ne ſe ſervoient pour écrire que de feuilles de plantes, d'écorces d'arbres, de tablettes de cire, toutes matieres fort incommodes, et d'un uſage très-embarraſſant. Le parchemin, inventé par un roi de Pergame, étoit une marchandiſe chère et deſtinée ſeulement pour des ouvrages d'importance. Si les hommes euſſent ſu obſerver

les guêpes dont nous parlons, elles auroient pu leur apprendre l'art de faire le papier.

On rencontre très-fréquemment des guêpes attachées sur de vieux treillages, de vieux chassis ou autres vieux bois. Si on les observe, on les voit occupées à ratisser le bois avec leurs dents, en détacher les fibres, les écharper, les couper, les mettre en masses de forme ronde, qu'elles portent tout de suite à leur guêpier. Aussi-tôt qu'elles ont fait leur provision de cette matière première de leur papier, elles vont le fabriquer. Pour cet effet, elles l'humectent d'une liqueur qu'elles dégorgent, et dont elles se servent pour coller ensemble toutes ces petites fibres, qu'elles pétrissent avec leurs pattes, et réduisent, à l'aide de leurs dents, en lames minces pour former l'enveloppe et même les cellules du guêpier.

On trouve aux environs de Cayenne en Amérique, une espece de guêpes plus petites que celles de notre climat. Elles naissent, croissent et vivent à peu-près de la même maniere; mais leur guêpier est digne de toute l'attention d'un observateur de la nature. Il est fait d'un carton qui ne seroit

pas désavoué par ceux de nos ouvriers qui le font le plus beau, le plus blanc, le plus ferme, et qui savent lui donner le grain le plus fin. Ces mouches attachent leur guêpier à une branche d'arbre. Son enveloppe est une espece de boîte du plus beau carton, et de l'épaisseur d'un écu. Cette boîte est longue de douze à quinze pouces, et quelquefois plus. Elle a la figure d'une cloche alongée, fermée par en bas, qui n'auroit pour toute ouverture qu'un trou d'environ cinq lignes de diamètre à son fond. Son intérieur est occupé par des gâteaux de même matière, disposés par étages comme ceux des guêpes souterraines. La circonférence de chaque gâteau fait partout corps avec la boîte. Chacun de ces gâteaux a un trou vers son milieu, qui permet aux mouches d'aller de gâteau en gâteau et d'étage en étage.

Le guêpier de guêpes de Cayenne prouve donc encore mieux que celui des guêpes souterraines, qu'il seroit possible de faire de beau papier en se servant immédiatement du bois. Ce seroit vraisemblablement parmi les bois blancs qu'il faudroit chercher la matière de ce papier.

5.

Les deux hermites, ou ce que c'est que les disputes, conte.

Deux pieux solitaires de l'antique Égypte, après avoir vaqué à la prière, venoient de quitter leur cabane paisible. L'un et l'autre s'étoient avancés jusques sous les murs de la fameuse Arsinoë, dans cette plaine semée de thim, de serpolet, de lavande, où les eaux du lac Mœris, moins abondantes qu'autrefois, embellissent encore les campagnes, où règne un printemps éternel. Les derniers rayons du soleil faisoient pâlir la rose, et jouissoient dans les bosquets symétriques des dattiers chargés de fruits; les feuilles couleur d'émeraude, prenoient celle de l'or bruni; un vent frais relevoit doucement les tiges abattues des fleurs, et rendoit aux troupeaux, et à l'homme souverain des troupeaux et des plantes, les forces que la chaleur du jour avoit dissipées. Je vous peindrai les deux solitaires, je les ai vus.

L'hermite Cheika porte une longue barbe; son oeil, grand et noir, a conserve tout

le feu de l'ardente jeuneſſe, et ſes cheveux, blanchis par le temps et les chagrins, plus deſtructeurs que le temps même, flottent ſur ſes épaules; ſes traits ſévères en reçoivent de la majeſté. Un léger duvet ſe remarque à peine ſur les joues fraîches de Chépha; l'ingénuité ſe peint dans ſes regards; la candeur ſiége ſur ſon front; ſa voix a la douceur et le charme de celle des oiſeaux, quand, réunis ſous la feuillée, ils chantent en chœur le printemps. Tous deux ſuivoient le bord du lac; ils ſe rencontrent, ſe ſaluent, et s'étant donné le baiſer de paix, ils continuent enſemble leur promenade, l'œil attaché ſur les beautés variées d'une ſuperbe campagne, rêvants encore et reſpirant en ſilence le parfum ſalutaire de mille plantes aromatiques.

Cheika parla le premier: "Je m'applaudis, mon frère, de vous avoir rencontré dans cette ſolitude; la vue de la jeuneſſe réjouit mes vieux jours. Oh! quelle eſt intéreſſante, la jeuneſſe, quand la ſageſſe l'éclaire et l'accompagne! La ſageſſe s'eſt fait entendre à votre cœur, et je lis ſur votre viſage que vous êtes docile à ſes leçons." Il ſe tut, et le front du jeune hermite eſt couvert d'une modeſte rougeur.

Le vieillard reprit: "Venez me trouver sous ma cabane, lorsque l'astre du jour, prêt à nous quitter, sera rendu au monde; je veux vous donner un déjeûner de dattes fraîches, de melons fondans, de fruits délicieux que j'ai cueillis moi même. Vous verrez mon verger entouré d'un double rang d'arbustes épineux; aucune autre main que la mienne, ne taille les arbres que j'ai plantés. La terre, fertilisée par mes soins, se couvre en tout temps de plantes utiles ou salutaires. Je ne cultive point de fleurs, c'est le frivole amusement des femmes et de ceux qui cherchent encore à les charmer. J'ai .... oublié les femmes, ce qui leur plaît, ce qui leur ressemble; les fleurs sont bannies à jamais de mon jardin. — Je les admire, je les contemple avec plaisir, je les aime beaucoup, répondit l'ingénu Cnépha; mais je peux trouver beau encore le verger qui n'en offre point à mes yeux. Dès que l'alouette diligente aura fait entendre son premier chant, j'irai vers vous, et vous m'instruirez de ce qui se passe dans ce monde .... Je ne le regrette pas, mais je l'ai quitté long-temps avant l'âge où j'aurois pu l'observer. Je sortois de l'enfance quand je

perdis mon père; je m'enfonçai plus avant dans cette retraite, pour le pleurer sans distraction; j'y suivis ses leçons, et je le pleure encore. Quelques larmes troublèrent la sérénité de son regard. Cheika le regardoit avec complaisance, et d'un air à l'encourager à poursuivre; il reprit: — "Je suis trop heureux d'avoir trouvé un sage et de l'entendre parler! Je voudrois connoître les hommes; j'ai lu dans un livre (je n'avois que celui là) que l'ambition les dévore, que la haine les tourmente; que, toujours envieux et jamais satisfaits, ils passent les jours à désirer, et les nuits à gémir de n'avoir pas obtenu. Ce livre, sans doute, étoit un recueil de fables; les nuits et le sommeil qu'elles apportent à l'homme, rappellent ses forces épuisées par le travail, par la prière, et le disposent à prier et à travailler encore. Je n'ai point cru ce que je lisois; les jours sont faits pour le bonheur, et les nuits pour le repos; j'ai brûlé ce livre menteur. Tant de candeur et d'innocence fit sourire Cheika qui, depuis dix ans, n'avoit pas souri. Il se pressa de répondre: — "J'instruirai votre jeunesse; nous nous retrouverons souvent: je veux visiter votre demeure où doit régner

la simplicité. Chez vous, chez moi, dans nos promenades, nous parlerons tout à notre aise, d'un monde que je vois bien que vous ne connoissez pas." Le jeune hermite rougit encore, et ce fut de plaisir. Il lui arrivoit de rougir chaque fois que son âme étoit émue; Cnépha, donc, rougissoit à tout moment. O mon père! que je gagnerai à vous entendre! Voyez vous, ajouta-t-il, en pressant la main du vieillard sur son cœur, ces oliviers dont les branches s'entrelacent recourbées en berceau? J'habite sous ce toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Une source, que les feux de la canicule n'ont jamais tarie, serpente autour de ma demeure; elle y entretient une éternelle fraîcheur. Venez vous reposer sur la natte que j'ai tissue, venez y tout à l'heure. Vous parlerez, et j'écouterai en silence. En disant ces mots, il présente sa main au vénérable hermite; ils marchent ensemble vers la cabane: une allée de figuiers et des bananiers en fleurs les y conduit. — "Mon père! poursuit le jeune homme, tout joyeux et jaloux de s'instruire, que peuvent faire, dans les vastes murs d'Arsinoë les hommes de tout âge, les femmes qui sont

compagnes de l'homme, et que les solitaires, dont je suis les maximes, ne se permettent pas de regarder?" — "Mon fils, répondit le vieillard, en reprenant son air sévère, ils n'y font tous qu'une même chose, ils disputent. — Ils disputent, répéta Cnépha étonné! Les hommes disputent? — Oui, — et les femmes aussi? — Oui. — Mais . . . qu'est ce donc que disputer? — C'est, en d'autres mots, contester, se faire la guerre. — Ce n'est rien dire que cela. Mon père, la guerre? . . . je ne vous entends pas. — Heureux Cnépha! — Mais où donc font-ils la guerre? — Par-tout. — Pourquoi? — pour tout. — Et quand donc, encore? — Le matin, le soir, à toutes les heures; les nations entr'elles, les rois entr'eux; les rois avec leurs peuples; les grands, les petits, les pères et les enfans, les époux sur-tout se font une éternelle guerre. — Il est bien singulier! . . . La guerre, dites vous, mon père? . . . de grâce, servez vous d'un terme plus . . . plus familier, je ne le connois pas davantage que celui de dispute, que déja vous avez employé. . . inutilement. — Et la contestation, l'aliment des fils de la terre, comme l'ambroisie est sa

nourriture des habitans des cieux, vous ne pouvez pas l'ignorer? . . . — Je l'ignore. — Quoi! le mal qu'elle fait aux hommes! — Je n'en sais rien. — Écoutez: pas un d'eux ne sent et ne pense exactement de la même manière, n'est-ce pas? — Peut-être bien; — très certainement, et de cet assemblage d'opinions, de goûts, de passions si différens, doit naître, lorsqu'ils s'entretiennent de leurs affections et de leurs pensées, une foule de contestations. Vous devez m'entendre? — Sans doute... Mais un mot encore sur cette étrange occupation des mondains. — Dites aussi du solitatre qui possède un champ, de tout hermite qui a des voisins. Clercs et laïques, citadins et campagnards, se disputent pour des mots, pour des opinions, pour des erreurs, pour ce qu'ils ne sauront jamais. On les a vu verser leur sang, donner et recevoir la mort, dans ces disputes interminables. Il arrive encore que, tourmentés de passions semblables, ils aspirent tous à la possession exclusive d'objets qui n'appartiennent qu'à un petit nombre d'entre eux. Alors on se supplante, on se pille, on s'égorge; la guerre commande et justifie tous les crimes. Les cabanes et les palais

deviennent la proie des flammes; les hommes et les villes disparoissent; des royaumes floriſſans ſont changés en déſerts. — Mon Dieu! s'écria Cnépha épouvanté, l'horrible et inconcevable choſe que les diſputes et la guerre! elles n'exiſtoient pas dans le monde lorsque je l'ai quitté. — Elles ont commencé avec lui. Je ne dis pas aſſez, ce monde n'étoit pas formé, que les élémens confondus ſe livroient la guerre dans le ſein du chaos; ils ſe combattent maintenant dans les entrailles de cette malheureuſe terre; et dès qu'il y eut deux hommes à ſa ſurface, et qu'ils ſe rencontrèrent, on vit naître une conteſtation. Je vous ai dit la vérité, et vous êtes inſtruit à préſent de ce que vous deſirez apprendre. Le vieil hermite n'avoit frappé l'air que de vains ſons; ils venoient de retentir à l'oreille de Cnépha, ſans laiſſer de traces en ſon cerveau. Cheika s'apperçut avec la plus grande ſurpriſe, et peut-être avec un peu d'humeur, qu'il avoit parlé ſans être entendu. Il parla encore, mais il n'eſt pas facile de donner l'idée de diſpute et de guerre à un habitant ſolitaire des forêts, qui n'a d'opinions ſur aucune choſe, et qui ne deſire rien, parce qu'il

croit avoir tout. La pensée du vieillard mécontent du monde, ne put deviner la pensée du jeune anachorette, à qui le monde étoit entiérement inconnu. La noblesse, l'inaltérable douceur de son âme, rendoient son ignorance invincible. Cheïka un peu embarrassé, rêva quelque temps. — Il me paroît que le meilleur parti seroit de vous donner un exemple. — Oui, un exemple, répliqua Cnépha encore plus joyeux. — Un exemple, soit: on n'instruit bien que comme cela . . . . . Attendez; il ramassa une pierre, et, charme de l'invention: tenez la bien, dit-il, soyez attentif. Elle est à vous. Elle est grise, n'est il pas vrai? — Oui, grise, certainement . . . Mais cela ne dit guères pourquoi . . . — Un moment: j'arrive, moi, vous ne me connoissez pas; je veux vous persuader que ce caillou est un saphir. Vous souriez dédaigneusement; vous me jugez une bête ou un fol, car je trouve, moi, la couleur brillante des cieux, à la pierre qui vous offre à vous, la couleur sombre de la terre. Vous soutenez votre opinion; je m'anime et je défends la mienne. Nous avons raison, nous avons tort tous deux; il n'importe, mais voila ce qu'on appelle une *dis-*

pute. Pourſuivons ; gris ou bleu, votre caillou me plaît ; j'en ai ou la fantaiſie ou le beſoin, il me le faut, je le veux avoir . . . redoublez d'attention. Je m'approche, je vous flatte de l'œil ; ma voix eſt douce, j'emploie de belles paroles pour vous perſuader de me céder ce caillou ; je ſuis foible, j'uſe d'adreſſe envers vous ; mais ſi je me ſens le plus fort, je ne prie plus, je demande, j'exige, je parle de droits, j'aſſure qu'il m'appartient. Bien loin de me le rendre, vous le reſſerez davantage : j'inſiſte, vous ramaſſez toutes vos forces, et votre geſte et vos yeux ſont fiers et emportés comme vos diſcours. Alors ma voix s'elève, je redemande et vous refuſez avec opiniâtreté. Voilà une *conteſtation* : bleſſé tout-à la-fois de mon injuſtice et de mon inſolence, bouillant de colère, vous faites entendre des menaces, vous parlez d'exterminer ; une arme meurtrière eſt dans vos mains. Déjà j'ai ſaiſi la mienne ; furieux, je m'élance ſur vous, je vous frappe, vous me bleſſez, le ſang coule, je vous égorge et nous expirons : voilà *la guerre.*

Content de ſes définitions, le ſage hermite ſourit pour la ſeconde fois, et, preſſé de jouir des fruits de ſa leçon : allons,

mon frère, tenez-vous bien, ce caillou est votre propriété. Je viens à vous, mais doucement; je vous souris; avec un desir injuste dans l'âme, je prétends conserver tous les dehors de la politesse. Songez à vous défendre; j'avance, je vous salue, m'y voici. — "Jeune et doux hermite, vous avez la une jolie petite pierre qui me plaît fort, je voudrois bien l'avoir. — Vous la voulez? la voilà! répondit Cnépha.

6.

Anecdotes, tirés du rapport du représentant Courtois, sur les événemens du 9 thermidor, et imprimé par ordre de la convention nationale.

On appeloit *queues* les rassemblemens qui se faisoient aux portes des boulangers, épiciers, en un mot de tous les marchands de comestibles. Ces *queues*, trop prolongées, inquiétoient le *dictateur*: il s'en formoit souvent, dont le cordon commençoit à la maison de la fruitière de l'assomption,

rue Honoré, et étendoit quelquefois ses derniers anneaux jusqu'en face de la maison du menuisier *Duplay*, où demeuroit Robespierre. La maîtresse du logis, attentive à bannir de *l'âme* de son pensionaire le plus léger nuage d'inquiétude, vint, un jour de grande foule, déposer chez la fruitière *un énorme pain de beurre*, en lui disant: "Voilà ce que le citoyen *Robespierre* vous dit de distribuer au peuple." Promesse fut faite en même temps d'en envoyer autant pendant le cours de la journée. Ce cadeau, qu'on vantoit avec affectation et complaisance, ne fut pas également bien reçu de tout le monde. "Cela lui est bien aisé, „disoit l'un; il pêche en eau trouble." Un autre ajoutoit: "Il en faudra bien comme „ça pour me faire oublier qu'il a fait guil„lotiner mon cousin." J'ignore si, depuis, ce grand moyen de popularité fut souvent employé.

De nos jours n'a-t-on pas vu l'avocat *Linguet*, dans ses *révolutions de l'empire romain*, faire l'éloge du règne de *Tibère*? Il eût été curieux peut-être d'apprendre de lui, au moment de son arrestation, s'il étoit si agréable et si utile de vivre sous le ré-

gime de la tyrannie. Je ne fais pas cette réflexion pour insulter à son malheur; puisqu'il fut persécuté, je dois oublier ses torts, pour faire remarquer, en passant, qu'il subit le sort commun de ces victimes connues sous le nom *d'hommes de lettres*, que les tyrans ont tant d'intérêt à immoler. Voici ce qu'on trouve dans le *cahier* des arrestations faites par le comité révolutionnaire de Sèvres. Cette note est sous la date du 14 brumaire, an 2 de la République. *Linguet, ancien avocat au parlement, et arrêté par ordre du comité de sûreté générale de la convention, a été conduit à la Force.* En marge est le prix qu'a coûté cette arrestation, "y compris les observateurs, 400 liv." — Il est bon de dire que le mémoire des frais d'arrestation monte en totalité à la somme de 6720 liv., et qu'il n'est approuvé que d'un seul membre du comité de sûreté générale.

Vu et arrêté au comité de sûreté générale le 15 brumaire, l'an 2 de la République, une et indivisible.

Signé, Vadier, *président.*

On prétend que la chûte de Linguet a eu pour cause une plaisanterie, qu'il se permit sur Vadier pendant l'assemblée consti-

tuante, et qu'on lit dans un écrit du temps: la voici:

Guerrier trop leste à *Rosbac*,
Robin trop grave à *Pamiers*.

On seroit tenté d'admettre une sorte de fatalité qui préside aux destinées de quelques hommes, quand on voit deux colosses de la puissance, et physique et morale, de Danton et Lacroix *escamotés*, pour ainsi dire, par un embryon politique et lâche, nommé *Robespierre*. Il est vrai qu'il n'a rien moins fallu que le tour de *gibecière* de *Vadier*, pour lever les difficultés qu'un reste de pudeur élevoit encore dans l'ame du juré, si toutefois il en avoit une. On n'a trouvé dans les papiers de Fouquier que la copie de la lettre écrite et signée de sa main, et adressée au comité de salut public, pour lui annoncer que les accusés en *appeloient au peuple entier*. Mais ce qu'on ne sait pas, et ce que Fouquier a avoué à son défenseur officieux, en lui montrant la réponse du comité, qu'il avoit eu la précaution de coudre lui même entre la doublure et l'étoffe d'une veste qu'il ne quittoit jamais, ce qu'on ne sait pas, dis-je, c'est que le comité avoit répondu qu'il

falloit traiter cet acte, de rebellion à la loi, et juger en conséquence.

Le peintre *David* n'auroit-il point à se reprocher aussi d'avoir trempé ses mains dans le sang de l'innocent? Ne seroit-ce pas lui, par hasard, qui auroit dit, le matin du jour de ce fameux jugement, à *Topinos*, *Sambat* et *Trinchard*, jurés du tribunal révolutionnaire, qui lui avouoient franchement qu'il n'y avoit rien à la charge des accusés, et qu'il leur répugnoit de se prononcer contre des patriotes? "Comment! "vous êtes assez lâches pour reculer? Vous "êtes des modérés: est-ce que l'opinion "publique ne les a pas déja condamnés? Si "vous hésitez encore, je cours vous dénoncer". — Homme de sang! tu l'as bien justifié, ce mot qui t'échappa, en présence de plusieurs artistes connus, "que si tu aimois "le sang, c'est que la nature t'avoit fait "naître pour l'aimer". Poursuis, ame atroce, poursuis tes projets homicides: vas, cours attendre, au coin du *café de la Régence*, la fatale charette qui conduit au supplice tes anciens amis, *Camille-Desmoulins* et *Danton;* jouis de leurs momens suprêmes; trace, d'après des traits flétris par la douleur, les caricatures les plus inde-

centes; insulte encore à ce dernier, en le désignant du doigt, et en criant de toutes tes forces: "Le voilà le grand juge! c'est ce "scélérat qui est le grand juge"! Ce souvenir déchirant m'a fait verser bien des larmes. . . . . J'ai regretté plus d'une fois, comme homme sensible et animant à retrouver la moralité du grand peintre dans les chefs-d'œuvre sortis de son pinceau, qu'avec un cœur aussi gangréné ce monstre ait déployé dans son art tant de talens. . . . . Que je le plains de les posséder à ce prix!

Un fait à conserver à la postérité, c'est la manière dont on a fait parvenir aux détenus les nouvelles de la chûte de Robespierre. Des commissionnaires obligeans leur ont porté, sous la doublure de leurs chapeaux, les journaux qui les contenoient, tant ils avoient peur d'être surpris par les agens du monstre terrassé; et les dangers seuls qu'ils couroient ont pu leur faire accepter le prix excessif, qu'on leur à donné de ces feuilles bienfaitrices, qui ont été payées jusqu'à 30 liv. et plus. Aux Ecossois, la nouvelle fut donné par l'officier qui faisoit faire la proclamation de la convention nationale, aux prisonniers dont

les

les fenêtres donnoient sur la rue. Des jeunes gens détenus, inquiets des mouvemens et du bruit qu'ils avoient entendu, montèrent au plus haut de la maison, et promenant de tous côtés leurs regards, ils apperçurent une femme, lui firent des signes; elle vit bien qu'ils lui demandoient des nouvelles, et, pour se faire entendre, elle leur montra d'une main une *robe*, de l'autre une *pierre*, puis fit un signe très-expressif sur son cou, qui leur prouva quelle étoit la fin du tyran.

Les commissaires aux accaparemens, instrumens aveugles de nos dévastateurs, ont fouillé jusque dans les tombeaux pour en extraire les plombs qui servoient de cercueils aux morts. Je ne rapporterai point ici ce qui s'est passé à *Saint-Dénis*, lors de l'ouverture des tombeaux des rois, et je ne peindrai point en quel état se sont trouvés quelques corps, et notamment celui de Henri IV, qui étoit conservé parfaitement: la commission des monumens aura sûrement gardé pour l'histoire les rapports qui lui ont été faits a ce sujet; mais je ne puis me refuser a citer un trait, qui peut montrer quel étoit la rapacité des agens

employés à ces opérations. Dans un petit caveau placé vers la partie gauche du sanctuaire de l'*abbaye St.-Victor*, étoit déposé le corps d'un cardinal de la maison de Lorraine: la famille espérant qu'un jour elle pourroit réunir celui-ci à ses pères, avoit fait faire un triple cercueil; le premier qui se présentoit à la vue étoit garni de *cercles* et de *mains*, pour l'enlever plus facilement: les commissaires de la section des *Sans-culottes* voyant le coffre, étoient au comble de leur joie; ils *tenoient*, disoient-ils, *le trésor des moines*; mais le cercueil ouvert ils ne trouvèrent que des os et de la cendre. Malheureusement on n'y avoit pas écrit comme au tombeau de *Nitocris*: Si tu n'avois pas été insatiable d'argent et avide d'un gain honteux, tu n'aurois pas ouvert les tombeaux des morts. *Hérodote*, liv. I.

Le 3. septembre 1792, au moment où l'on massacroit *à la Force*, Reboul passe, et voit *David*, un pied appuyé contre une borne, dessinant tranquillement les mourans que l'on jetoit sur les morts: „Que faites-vous là, M. David, lui dit-il? *Je saisis*, répond le peintre, *les derniers mouvemens de la nature dans ces scélérats.*" Al-

lez, vous me faites horreur, continue Reboul; je ne vous croyois pas capable d'une telle barbarie. De ce moment il ne peut y avoir de point de contact entre vous et moi, malgré l'estime que j'ai pour vos talens, et je vous renverrai les tableaux que vous m'avez prêtés:" ce qu'il fit. Reboul, de retour chez lui après la clôture de l'assemblée législative, y cultivoit les arts, ses amis, et la modération de son ame faisoit son éloge; mais cette modération même fut cause de tous ses malheurs: il fut persécuté comme modéré, comme fédéraliste; et en fuyant ses persécuteurs, il fut massacré par un parti d'Espagnols qui le surprit à la frontière.

On se rappelle comment s'est effectuée la nomination d'Henriot, à la place de commandant général de la force armée Parisienne. Cet homme, d'abord domestique, chassé pour infidélité par ses maîtres, puis soldat dans les troupes envoyées aux colonies, puis commis aux barrières, s'étoit fait des partisans par ses déclamations contre Lafayette, sous lequel il avoit servi en Amérique: au 10 août, il calomnia le commandant de la section du jardin des plan-

tes, l'honnête citoyen Lafont aîné; ſes calomnies lui ayant fait ôter le commandement: il ſe fit nommer, par les ſans-culottes, commandant de la ſection, qui prit alors ce beau nom de Sans-culottes. Au 31 mai, les factieux le proclamèrent général; mais ce n'étoit que pour le coup de main ſacrilège qui devoit violer la repréſentation nationale. Il fallut enfin nommer un général plus ſolidement établi: *Raffet* devint ſon compétiteur. On ſait ce qui ſe paſſa alors dans les ſections, et aux Jacobins et à la commune; comment on venoit aux aſſemblées; comment on faiſoit des liſtes de proſcription de ceux qui avoient le courage de ſe prononcer pour ſon concurrent, et qu'on nomma les *Raffetiens*; comment la commune fit recommencer les ſcrutins, quoique valides, jusqu'à ce que *Henriot* eût été nommé.

Mais ce que tout le monde ne ſait pas, c'eſt que *Raffet* fut obligé de fuir; c'eſt que ſa tête fut miſe à prix 100,000 écus; c'eſt que *Raffet*, arrêté à Châlons et incarcéré, fut aſſez heureux pour échapper, à l'aide du faux nom de *Nicolas* qu'il avoit pris; c'eſt que lors de cette nomination ſi fatale de *Henriot*, il y eut 600,000 livres priſes

sur les dépenses secrètes, dont 100,000 livres furent versées dans les mains de *Henriot*, et le reste distribué.

Après avoir fait marcher toutes les sections armés vers la Convention nationale, *Barras* et *Fréron* se rendirent, dans le milieu de la nuit, au comité de salut public; ils en traversèrent les salles silencieuses et ténébreusement éclairées. Dans la salle même où, le lendemain matin, Robespierre, porté sur une litière, et sa mâchoire d'empereur fracassée, fut étendu sur une table de bois d'acajou, *Billaud* étoit nonchalamment couché sur un matelas, par terre, les yeux fixés vers le plafond, et se bourrant de tabac: il étoit seul dans cette salle. Barras et Fréron lui firent part des bonnes dispositions qu'ils venoient de prendre, pour garantir la Convention nationale de toute attaque. "C'étoit à la commune qu'il falloit marcher" (répondit Billaud avec ce ton dogmatique qui le caractérisoit); "la commune devroit déja être cernée; vous laissez le temps à Robespierre et à Henriot de venir nous égorger."

Dès que la Convention fut entourée de plusieurs bataillons, Barras, Fréron et

les autres repréſentans chargés de la direction de la force armée, ſe portèrent ſur la commune à la tête de deux colonnes. Tout avoit fui à leur approche; Robeſpierre étoit ſaiſi, ſon frère s'étoit jeté par la fenêtre. Couthon étoit giſſant ſur le parapet du quai Pelletier: il avoit une légère bleſſure à la tête. On l'accabloit d'outrages; on lui donnoit des coups de pied; et des hommes du peuple, après l'avoir bien conſpué, ſe dirent entre eux d'une voix très-haute (voyant qu'il ne bougeoit ni ne parloit), "à quoi bon laiſſer ici cette voierie? il faut la F.. à la rivière;" alors Couthon dit, avec un ton jéſuitique: citoyens, un inſtant, je ne ſuis pas encore mort."

Notes relatives à Robeſpierre, lorſqu'il fut apporté au comité de ſalut public.

Robeſpierre a été apporté ſur une planche au comité de ſalut public, le 10 thermidor, entre une et deux heures du matin, par quelques canonniers et des citoyens armés. Il a été dépoſé ſur la table de la ſalle d'audience, qui précède le lieu des ſéances du comité. Une boëte de ſapin,

qui contenoit quelques échantillons de pain de munition, envoyés de l'armée du Nord, fut posée sous sa tête et lui servit en quelque façon d'oreiller. Il resta pendant près d'une heure dans un état d'immobilité, qui laissoit croire qu'il alloit cesser d'être. Enfin, au bout d'une heure, il commença à ouvrir les yeux; le sang couloit avec abondance de la blessure qu'il avoit à la mâchoire inférieure gauche: cette mâchoire étoit brisée et sa joue percée d'un coup de feu; sa chemise étoit ensanglantée. Il étoit sans chapeau et sans cravatte; il avoit un habit bleu-ciel, une culotte de nankin, des bas de coton blancs, rabattus jusque sur ses talons. Vers trois à quatre heures du matin, on s'apperçut qu'il tenoit dans ses mains un petit sac de peau blanche, sur lequel étoit écrit: Au grand monarque, Lecourt, fourbisseur du roi et de ses troupes, rue Saint-Honoré, près celle des Poulies, à Paris; et sur le revers du sac: à M. Archier. Il se servoit de ce sac pour retirer le sang caillé qui sortoit de sa bouche. Les citoyens qui l'entouroient, observoient tous ses mouvemens; quelques-uns d'entr'eux lui donnèrent même du papier blanc (faute de linge,) qu'il employoit au même

usage, en se servant de la main droite seulement, et en s'appuyant sur le coude gauche. Robespierre, à deux ou trois reprises différentes, fut vivement maltraité de paroles par quelques citoyens, mais particuliérement par un canonnier de son pays, qui lui reprocha militairement sa perfidie et sa scélératesse. Vers six heures du matin, un chirurgien qui se trouva dans la cour du palais national, fut appelé pour le panser. Il lui mit par précaution une clef dans la bouche; il trouva qu'il avoit la mâchoire gauche fracassée; il lui tira deux ou trois dents, lui banda sa blessure, et fit placer à côté de lui une cuvette remplie d'eau. Robespierre s'en servoit de temps en temps, et retiroit le sang qui rempliſſoit sa bouche, avec des morceaux de papier, qu'il ployoit à cet effet en plusieurs doubles, de sa seule main droite. Au moment où l'on y pensoit le moins, il se mit sur son séant, releva ses bas, se gliſſa subitement en bas de la table, et courut se placer dans un fauteuil. A peine assis, il demanda de l'eau et du linge blanc. Pendant tout le temps qu'il resta couché sur la table, lorsqu'il eut repris connoissance, il regarda fixement tous ceux qui l'environnoient, et

principalement les employés du comité de salut public qu'il reconnoissoit ; il levoit souvent les yeux au plafond, mais à quelques mouvemens convulsifs près, on remarqua constamment en lui une grande impassibilité, même dans les instans du pansement de sa blessure, qui dut lui occasionner des douleurs très-aiguës. Son teint, habituellement bilieux, avoit la lividité de la mort.

A neuf heures du matin, Couthon et Gobault, l'un des conspirateurs de la commune, furent apportés chacun sur un brancard, jusqu'au pied du grand escalier du comité, où ils furent déposés. Les citoyens prépoſés à leur garde restèrent auprès d'eux, pendant qu'un commissaire de police et un officier de la garde nationale vinrent rendre compte de leur mission à Billaud-Varenne, Barrère et Collot-d'Herbois, alors réunis au comité. Ils prirent sur-le-champ, à eux trois, un arrêté, portant que Robespierre, Couthon et Gobault seroient transférés de suite à la conciergerie. Cet arrêté fut exécuté à l'instant même par les bons citoyens à qui la garde de ces trois conspirateurs avoit été confiée. On assure que Robespierre, que l'on transporta à la con-

ciergerie sur un fauteuil, asséna, dans la descente du grand escalier du comité, un coup de poing à l'un des citoyens qui le portoient.

Saint-Just et Dumas furent amenés au comité jusqu'à la salle d'audience, et conduits l'instant d'après à la conciergerie, par ceux qui les avoient amenés. St. Just regarda le grand tableau des droits de l'homme placé dans cette salle, et dit, en le montrant, "c'est pourtant moi qui ai fait cela!"

7.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Rapport sur les questions relatives au nouveau système horaire, fait par le Jury nommé. A Paris, chez *Debelle*, horloger. In 4. de 43 pages. La convention, par son décret, avoit établi un concours sur les moyens d'organiser en divisions décimales, de la manière la plus simple, et la moins coutense, les horloges, les pendules, les montres faites et à faire. Dans le nombre des mémoires présentés au concurs, le Jury

en a distingué vingt, et a donné sur chacun ses observations, qui ont été sévères.

Oeuvres de Rayrac, 2 vol. in 18. papier fin, caractères de *Didot*, ornés du portrait de l'auteur. A Paris, chez *Moeller*. Prix 300 liv. en ass.

Le damoisel et la bergerette, ou, *mieux vaut beauté que puissance*; historiette du 15 siècle par J. G. A. *Cuvelier*. 2de édition, revue et corrigée, ornée d'une gravure, des airs notés, des stances et couplets. A Paris, chez *Barba*. Prix, 50 sous en num.

Entretiens de Phocion, suivis *de la vie du Phocion*, par *Plutarque*; traduction d'*Amiot*, in 4. A Paris, chez *Saugrain* et *Didot*. Prix, papier vélin avant la lettre, 700 liv., même papier, après la lettre, 500 liv., papier ordinaire, 350 liv. le tout en mandats. — Il seroit difficile de se procurer un ouvrage plus perfectionné dans toutes ses parties. Les caractères sont gravés par Henri *Didot*; les dessins de deux estampes sont de *Moreau l. j.* et le tout est exécuté dans le nouvel établissement de *Saugrain* et *Didot*, qui réunit tous les moyens d'exécution pour la beauté et le choix

des matières, pour l'intelligence et le soin du tirage, et l'exactitude de la correction.

Iconologie par figures, ou traité complet des emblèmes et allégories; 4 vol. in 12. contenant 208 planches par *Gravelot* et *Cochin*, et gravées par *Aliamet*, *Lemire*, *Gaucher*, *St. Aubin*, *Delaunay*, *Choffard*, *Muffard*, et autres célèbres artistes. A Paris, chez *Mepau*.

Collection des nouveaux costumes des autorités constituées civiles et militaires, en 16 planches, grand in 4. dessinées par *Garnerey*, gravées par *Alix*, et coloriées. A Paris, chez *Deterville*, libraire. Ces 16 planches contiennent les costumes suivans: le grand costume du directoire; le secrétaire du directoire; l'agent dans les colonies françoises; les juges des tribunaux, civil, criminel et correctionnel; juge de paix; officier municipal; trésorier; général en chef; général de division; général de brigade; adjudant-général; aides-de-camp; adjoint aux adjudans généraux; commissaire-ordonnateur des guerres. Ces 16 planches, jointes aux 10 déja publiées, forment la collection complette en 26 planches. Le prix des 16 planches, avec l'ex-

plication, est de 1000 livres en ass. et de la collection complette, 1600 liv. On reçoit de mandats, ou promesses de mandats, à 1 pour 30.

8.

Poésies.

L'AVARE ÉBORGNÉ.

CONTE.

Un harpagon, d'un oeil hypothéqué,
Gardoit la chambre, en mauvaise posture.
— Grave est le cas; le globe est attaqué,
Lui disoit-on, craignez quelqu'aventure;
Voyez Grandjean. — Non, parbleu! je vous jure:
Il est habile; il doit être bien cher;
Pour me guérir, il suffit d'un frater.
Le frater vient, entreprend cette cure,
Le bistourise, et de son instrument
Lui crêve l'oeil, mais très-parfaitement.
Harpagon crie; Esculape s'évade

A petit bruit, le long de l'eſcalier,
Très-inquiet de ſa ſotte algarade.
Vite! on accourt aux clameurs du malade.
— Un oeil! ô ciel! ah! quel aventurier!
Dans les deux cas, ignorance ou malice;
Pourvoyez-vous en réparation;
Un bon procès doit vous faire juſtice,
Et contre lui, vous avez action.
— Le borgne alors, d'un ton tout débonnaire:
Laiſſez, dit-il, laiſſez ce pauvre hère;
Je ſais très-bien qu'il peut être plaidé:
Mais il en coûte à pourſuivre une affaire:
Et puis d'ailleurs il n'a rien demandé.

Par feu Chamfort.

INSCRIPTION
POUR LE CABINET DE LA CITOYENNE V.

On ne connoît ici que l'amour et l'étude;
Fuyez oiſifs; fuyez indifférens!
Ne tentez point l'accès de cette ſolitude,
Sans y porter un coeur ou des talens.

Par le C. V.

SUR LES TRADUCTIONS SERVILES.

Gardez-vous bien du mot-à-mot:
Horace et le goût le renie:
Tout pédant traduit comme un sot;
C'est la grâce, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression,
Que doit rendre un libre génie.
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être:
Qui suit pas à pas son auteur
N'est qu'un valet qui suit son maître.

Par le C. Lebrun.

9.

Enigme.

J'eus de l'orgueil; craignez le vôtre;
Je subis le triste sort;
Je fus et la tombe et le mort
Sans devenir ni l'un ni l'autre.

Le mot du logorgyphe du dernier cahier, est *Carme;* le mot de la charade, est *Thémire.*

Table des matières.

Portrait.

Page.

1. Fin de l'essai sur la vie de J. J. Barthélemy; par M. le duc de Nivernois. 3
2. La chasse aux lions: fragment du second voyage de Vaillant en Afrique. 27
3. Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre. 43
4. Guêpes papêtières, et guêpes cartonnières. 61
5. Les deux hermites, ou ce que c'est que les disputes. 65
6. Anecdotes tirés du rapport du représentant Courtois sur les événemens du 9 thermidor. 75
7. Nouvelles littéraires et scientifiques. 90
8. Poésies. 93
9. Enigme. 95

Thomas Payne.

AOÛT.

I.

Séjour de Mad. Roland à la prison de Ste. Pélagie : décrit par elle-même.

Le nom de cette maison, qui, sous l'ancien régime, étoit habitée par des religieuses gardiennes des victimes des lettres-de-cachet, et qu'on supposoit de mauvaises moeurs, son isolement dans un quartier éloigné, rempli de ce qu'il faut bien appeler peuple, et trop connu par l'esprit féroce qui y fit égorger tant de prêtres au mois de septembre, ne me presentoit pas ce nouvel asile sous un jour consolant.

Pendant qu'on enregistroit mon entrée, un homme de sinistre figure, ouvre mon paquet, le fouille curieusement; je m'en

apperçois à l'instant où il remet sur le bureau du concierge, des imprimés qui y étoient (c'étoient des journaux): surprise et offensée d'un procédé qui ne doit avoir lieu que pour les personnes mises au secret, j'observe que du moins ce ne doit pas être à un homme, d'examiner ainsi avec indécence le paquet de nuit d'une femme: on lui ordonne de le laisser; mais c'est le porte-clefs du corridor où l'on me loge, et j'étois destinée à voir deux fois le jour son affreux visage. On me demande si je veux une chambre à un ou deux lits. — Je suis seule, et ne veux point de compagne. — Mais la chambre sera trop petite; — Peu m'importe. — On cherche, il n'y en avoit pas de libre; j'entre dans une chambre à deux *lits*; elle a six pieds de large sur douze de long, de manière qu'avec les deux *petites* tables et les deux *chaises*, il n'y reste guère d'espace. J'apprends qu'il faut payer d'avance le loyer du premier mois; 15 liv. pour un lit: le double pour les deux: je ne voulois en occuper qu'un, et je l'aurois pris dans une chambre où il eût été seul; je ne payai donc que 15 liv. Mais il n'y a point de pot-à-l'eau ni d'autre vase? — c'est qu'il faut les acheter, me dit le certain homme, fort em-

pressé d'offrir des services dont on voit le but intéressé; j'ajoute à ces acquisitions une écritoire, du papier, des plumes, et je m'établis. La maîtresse du logis vient me visiter; je m'informe des usages et de mes droits; j'apprends qu'ici l'état ne donne rien pour les prisonniers. — Comment donc vivent-ils? — Il y a une portion de haricots seulement, et une livre et demie de pain par jour; mais vous ne pourrez manger ni de l'un, ni de l'autre. — Je crois bien que cela ne ressemble pas à ce dont j'ai l'habitude; mais j'aime à connoître de chaque situation ce qui lui est propre, et à mettre mes forces au niveau de celles où je me trouve; je veux en essayer. — Je tentai effectivement; mais soit la disposition, qui n'étoit pas très-bonne alors, soit le défaut d'exercice, mon estomac fut rebelle pour l'ordinaire de la prison; il fallut avoir recours à la cuisine de madame Bouchaud; elle m'avoit offert de me nourrir, je l'acceptai: j'y trouvois salubrité, économie, par comparaison à ce que j'aurois fait venir du traiteur, au bout du monde et dans quartier perdu. Une cotelette et quelques cuillerées de légumes à dîner, un peu d'herbages le soir, jamais de dessert, rien à

déjeûner, que du pain et de l'eau; voilà ce que je commandai, et ce dont j'avois uſé à l'Abbaye. Je le conſigne ici, pour rapprocher cette manière d'être de la dénonciation, qui fut faite bientôt après à la ſection de l'obſervatoire, de mes dépenſes à Sainte-Pélagie, où je corrompois le concierge, en faiſant bombance avec ſa famille: d'où l'indignation des ſans-culottes et la propoſition de quelques-uns de me dépêcher du monde. Cela s'accorde aſſez bien avec les criailleries de ces femmes qui prétendent s'être inſinuées chez moi, ſous de beaux habits, dans les cercles de vieilles conteſſes que je tenois à l'hôtel de l'intérieur, et avec les articles du journal de la Montagne, qui inſere les lettres que m'écrivent des prêtres réfractaires.

O Danton! c'eſt ainſi que tu àiguiſes les couteaux contre tes victimes. Frappe! un de plus augmentera peu tes crimes; mais leur multiplicité ne peut couvrir ta ſcélérateſſe, ni te ſauver de l'infâmie. Auſſi cruel que Marius, plus affreux que Catilina, tu ſurpaſſes leurs forfaits ſans avoir leurs grandes qualités, et l'hiſtoire vomira ton nom avec horreur dans le récit des boucheries de ſeptembre, et de la diſſolution du

corps social à la suite des événemens du 2 juin.

Mon courage n'étoit point au-dessous de la nouvelle disgrace que je venois d'essuyer; mais le raffinement de cruauté avec lequel on m'avoit donné l'avant-goût de la liberté, pour me charger de nouvelles chaînes, mais le soin barbare de se prévaloir d'un décret, en appliquant faussement une désignation, pour me retenir plus arbitrairement sous une apparence de légalité, m'enflammoient d'indignation. Je me trouvois dans cette disposition où toutes les impressions sont plus vives et leurs effets plus alarmans pour la santé; je me couchai sans pouvoir dormir; il falloit bien rêver. Jamais les états violens ne sont pour moi de longue durée. J'ai besoin de me posséder, parce que j'ai l'habitude de me régir; je me trouvai bien dupe d'accorder quelque chose à mes persécuteurs en me laissant froisser par l'injustice; ils se chargeoient d'un nouvel odieux, et changeoient peu l'état que j'avois su déja si bien supporter; ici, comme à l'Abbaye, n'avois-je pas des livres, du temps? n'étois-je plus moi-même? Véritablement je m'indignai presque d'avoir été troublée, et je ne songeai plus

qu'à user de la vie, à employer mes facultés, cette indépendance qu'une ame forte conserve au milieu des fers, et qui trompe ses plus ardens ennemis. Mais je sentis qu'il falloit varier mes occupations ; je fis acheter des crayons, et je repris le dessein que j'avois abandonné depuis si long-temps. La fermeté ne consiste pas seulement à s'élever au-dessus des circonstances par l'effort de sa volonté, mais à s'y maintenir par un régime et des soins convenables. La sagesse se compose de tous les actes utiles à sa conservation et à son exercice. Lorsque des événemens fâcheux ou irritans viennent me surprendre, je ne me borne pas à me rappeller les maximes de la philosophie pour soutenir mon courage ; je ménage à mon esprit des distractions agréables, et je néglige point les préceptes de l'Hygiène pour me conserver dans un juste équilibre. Je distribuai donc mes journées avec une sorte de régularité. Le matin j'étudiois l'anglais, dans l'excellent essai de Shafteshury sur la vertu, et j'expliquois des vers de Thompson ; la saine métaphysique de l'un, les descriptions enchantées de l'autre, me transportoient tour-à-tour dans les régions intellectuelles, et au milieu

des scènes les plus touchantes de la nature. La raison de Shaftesbury fortifioit la mienne, ses pensées favorisoient la méditation; la sensibilité de Thompson, ses tableaux rians ou sublimes, pénétroient mon cœur et charmoient mon imagination. Je dessinois ensuite jusqu'au dîner; j'avois cessé de conduire le crayon depuis si long-temps, que je ne pouvois guère me trouver habile; mais nn conserve toujours le pouvoir de répéter avec plaisir, ou de tenter avec facilité ce qu'on a fait avec succès dans sa jeunesse. Aussi l'étude des beaux arts, considérée comme partie de l'éducation chez les femmes, doit, ce me semble, avoir moins pour objet de leur faire acquérir un talent distinguë, que de leur inspirer le goût du travail, leur faire contracter l'habitude de l'application, et de multiplier leurs moyens d'occupation; car c'est ainsi qu'on échappe à l'ennui, la plus cruelle maladie de l'homme en société; c'est ainsi qu'on se préserve des écueils du vice, et même des séductions bien plus à craindre que lui.

Je ne ferai point de ma fille une virtuose; je me souviendrai que je me consacrasse uniquement à la peinture, parce-

qu'elle vouloit par-dessus tout que j'aimasse les devoirs de mon sexe, et que je fusse femme de ménage, comme mere de famille. Il faut que mon *Eudora* s'accompagne agréablement sur la harpe, ou se joue légèrement sur le forte-piano; qu'elle sache du dessein ce qu'il en est besoin pour contempler avec plus de plaisir les chef d'œuvres des grands maîtres, pour tracer ou imiter une fleur qui lui plaît, et mêler à tout ce qui fait sa parure, le goût et l'élégance de la simplicité; je veux que ses talens ordinaires n'inspirent pas aux autres plus d'admiration qu'à elle de vanité; je veux qu'elle plaise par l'ensemble, sans étonner jamais au premier coup-d'œil, et qu'elle sache mieux attacher par des qualités, que briller par des agrémens. Mais, bon Dieu! je suis prisonnière, et elle vit loin de moi! je n'ose même pas la faire venir pour recevoir mes embrassemens; la haine poursuit jusqu'aux enfans de ceux que la tyrannie persécute, et le mien paroît à peine dans les rues avec ses onze ans, sa figure virginale et ses beaux cheveux blonds, que ces êtres apostés pour le mensonge ou séduits par lui, la font remarquer comme le rejeton d'un conspirateur. Les cruels!

comme ils ſavent bien déchirer un cœur de mere!

L'aurois-je fait venir avec moi? — Je n'ai pas encore dit comment on eſt à Sainte-Pélagie.

Le corps-de-logis deſtiné pour les femmes eſt diviſé en longs corridors fort étroits, de l'un des côtés desquels ſont de petites cellules, telles que j'ai décrite celle où je fus logée; c'eſt là que, ſous le même toit, ſur la même ligne, ſéparée par un léger plâtrage, j'habite avec des filles perdues et des aſſaſſins. A côté de moi, eſt une de ces créatures qui font métier de ſéduire la jeuneſſe et de vendre l'innocence; au-deſſus, eſt une femme qui a fabriqué de faux aſſignats, et déchiré, ſur une grande route, un individu de ſon ſexe avec les monſtres, dans la bande desquels elle eſt enrôlée; chaque cellule eſt fermée par un gros verrouil à clef, qu'un homme vient ouvrir tous les matins en regardant effrontément ſi vous êtes debout ou couchée; alors leurs habitantes ſe réuniſſent dans les corridors, ſur les eſcaliers, dans une petite cour ou dans une ſalle humide et puante, digne réceptacle de cette écume du monde.

On juge bien que je gardois constamment ma cellule; mais les distances ne sont pas assez considérables, pour sauver les oreilles des propos qu'on peut supposer à de telles femmes, sans qu'il soit possible de les imaginer pour quiconque ne les a jamais entendus.

Ce n'est pas tout; le corps-de-logis où sont placés les hommes, a des fenêtres en face et très-près du bâtiment qu'habitent les femmes; la conversation s'établit entre les individus analogues; elle est d'autant plus débordée que ceux qui la tiennent, ne sont susceptibles d'aucune crainte; les gestes suppléent aux actions, et les fenêtres servent de théâtre scènes aux les plus honteuses d'un infâme libertinage.

Voilà donc le séjour qui étoit réservé à la digne épouse d'un homme de bien! — Si c'est là le prix de la vertu sur la terre, qu'on ne s'étonne donc plus de mon mépris pour la vie, et de la résolution avec laquelle je saurois affronter la mort. Jamais elle ne m'avoit paru redoutable; mais aujourd'hui je lui trouve des charmes; je l'aurois embrassée avec transport, si ma fille ne m'invitoit à ne point l'abandonner encore, si ma disparition volontaire ne pré-

toit des armes à la calomnie contre un mari, dont je soutiendrois la gloire, si l'on osoit me traduire devant un tribunal.

Dans les derniers temps du ministere de Roland, les conjurations et les menaces s'étoient tellement multipliées, que souvent nos amis nous presserent d'abandonner l'hôtel durant la nuit. Deux ou trois fois nous cédâmes à leurs instances; mais ce déplacement m'ennuya; j'observai qu'il y avoit moins de danger à rester qu'à sortir, parce que l'audace se porteroit difficilement à violer l'asile d'un fonctionnaire public, tandis qu'elle pouvoit le guetter et l'immoler au-dehors; et qu'enfin, si le malheur devoit arriver, il valoit mieux, pour l'utilité publique et pour sa gloire personelle, que le ministre périt à son poste.

En conséquence, nous ne découchâmes plus; je fis apporter le lit de mon mari dans ma chambre pour que nous courussions les mêmes hasards; je gardai, sous mon chevet ou sur ma table de nuit, un pistolet dont je me proposois de me servir, non pour une vaine défense, mais pour me soustraire aux outrages des assassins, si je les voyois arriver. J'ai passé trois semaines dans cette situation; il est très-vrai que,

deux fois, l'hôtel fut environé; qu'une autre fois, les Marseillois, informés de quelque projet, envoyerent quatre-vingts de leurs pour nous garder; il est très-vrai que Jacobins, Cordeliers, ne cessoient de répéter, dans leur tribune, qu'il falloit faire un 10 août contre Roland, comme on avoit fait contre Louis XVI; mais c'est parce qu'ils le disoient, qu'on pouvoit présumer qu'ils n'étoient point près de le faire. La mort que je bravois gaïement alors, ne pouvoit que me paroître désirable à Sainte-Pélagie, si des considérations puissantes ne m'eussent enchainé sur la terre.

Mes gardiens ne tardèrent pas à souffrir plus que moi-même de ma situation, et à s'inquiéter pour l'adoucir; les excessives chaleurs du mois de juillet rendoient ma cellule inhabitale. Les papiers dont j'environnois les grilles, n'empêchoient pas le soleil de frapper les murs blanchis et resserrés, et quoique les fenêtres demeurassent ouvertes dans la nuit, l'air brûlant et concentré du jour ne s'y rafraichissoit jamais. La femme du concierge m'invita à passer les journées dans son appartement, et j'acceptai ses offres pour l'après-midi: ce fut alors que j'imaginai de faire venir un for-

te-piano, que je plaçai chez elle, et dont je m'amusai quelquefois. Mais combien ma situation morale souffrit-elle de modification dans cet intervalle! Le mouvement de quelques départemens sembloit annoncer la juste indignation, dont ils étoient pénétrés pour l'outrage fait à leurs députés, et la résolution d'en tirer vengeance, par le rétablissement de la représentation nationale dans son intégrité.

Je savois Roland, dans une retraite paisible et sure, recevant les consolations et les soins de l'amitié; ma fille, accueillie par de vénérables patriarches, suivoit, sous leurs yeux et avec leurs enfans, ses exercices et son éducation; mes amis, les fugitifs, reçus à Caën, y étoient environnés d'une force respectable: je voyois le salut de la république se préparer dans les événemens; résignée sur mon propre sort, j'étois encore heureuse. Le bonheur tient bien moins aux choses extérieures qu'à la disposition de l'esprit et aux affections de l'ame. J'emplois quelquefois les quatre personnes qui venoient me visiter à l'Abbaye; l'honnête Grandpré, que sa place autorisoit à venir, et qui m'ameneit une femme intéressante; le fidèle Bosc, qui

m'apportoit des fleurs du jardin des plantes, dont les formes aimables, les couleurs brillantes et les doux parfums, embelliſſoient mon auſtère réduit; le ſenſible Champagneux, qui m'engageoit ſi vivement à prendre la plume pour continuer les *notices hiſtoriques* que j'avois commencées; ce que je fis à ſa prière, abandonnant pour quelque temps mon Tacite et mon Plutarque, dont je nourriſſois mes après-dîners.

Ce n'étoit point aſſez pour madame Bouchaud de m'avoir offert l'uſage de ſon appartement; elle ſentoit que j'en uſois avec une grande diſcrétion; elle imagina de me ſortir de ma triſte cellule, et de me loger dans une jolie chambre à cheminée ſituée au rez-de-chauſſée, au-deſſous de ſa propre chambre. Me voilà donc délivrée de l'affreux entourage qui faiſoit mon tourment, après trois ſemaines de réſidence; je n'aurai plus à paſſer, deux fois le jour, au milieu des femmes de mon voiſinage, pour m'éloigner d'elles durant quelque temps; je ne verrai plus le porte-clefs, à ſiniſtre figure, ouvrir ma porte chaque matin, et tirer le ſoir le gros verrouil ſur moi comme ſur une criminelle qu'il faut ſévè-

rement garder. C'est la douce physionomie de madame Bouchaud qui se présente à moi; c'est elle dont je sens à chaque minute les soins délicats; ils n'est pas jusqu'au jasmin apporté devant ma fenêtre, dont on garnit les grilles de ses branches flexibles, qui n'atteste le désir dont elle est pénétrée; je me regarde comme sa pensionnaire et j'oublie ma captivité. Tous mes objets d'étude ou d'amusement sont réunis autour de moi; mon forte-piano est près de mon lit, des armoires me donnent la faculté d'ordonner mes petits effets de manière, à faire régner dans mon asyle la propreté qui me plaît. . . .

On se repose avec moi dans la jolie chambre où la sensible madame Bouchaud m'a soustraite à toutes les apparences de la prison; j'y ai bien le petit désagrément d'un gendarme, dont le poste est précisément vis-à vis de ma fenêtre, de laquelle il faut que je tienne toujours les rideaux fermés, et qui vient quelquefois auprès pour écouter ce qui se dit lorsque je ne suis pas seule; j'y ai l'ennui de l'affreux aboiement de trois gros chiens, dont la loge est à dix pas; je suis aussi à côté d'une grande pièce qui s'ap-

pelle fastueusement la salle du conseil, et dans laquelle se tiennent les administrateurs de police quand ils viennent faire quelqu'interrogatoire. Je dois à ce voisinage la connoissance de scènes étranges dont je vais dire un mot. Deux hommes, dont j'ai su les noms, mais que j'ai oublié ou que je ne cite pas, parce que ceux de tels gredins ne méritent point d'être consignés, avoient été fait prisonniers pour malversations dans l'administration de l'habillement des troupes, dans laquelle ils sont employés; ils avoient pour amis, ou complices, des gens de leur sorte qui venoient les visiter, et ces gens étoient précisément des administrateurs de police. Dans cette qualité, ceux-ci, chargés de maintenir l'ordre dans les prisons, de surveiller les concierges, etc. venoient à Sainte-Pélagie une ou deux fois la semaine, avec d'autres amis comme eux, au nombre de dix à douze, quelquefois davantage, faisoient venir dans la salle du conseil les deux prisonniers chéris, et là, demandant au concierge, chapons, poulets, œufs, vin, liqueur, café, etc. les mangeoient à ses dépens, et s'établissoient en orgies permanentes durant quatre ou cinq heures. On n'imaginera

jamais

jamais, et certes je n'entreprendrai pas de rendre la joie brutale, la groſſièreté des propos, l'infamie de ces feſtins. Le mot de patriotisme, appliqué bêtement et répété avec emphaſe à l'occaſion de l'échafaud où il convient d'envoyer tous les *gens ſuſpects*, et cette dénomination appliquée à toute perſonne qui a reçu de l'éducation, ou qui poſſède une fortune, non récemment volée; les baiſers dégoûtans de ces bouches pleines de vin s'appliquant avec bruit ſur le viſage des arrivans, et répétant ce concert au moment du départ; les ſales plaiſanteries d'hommes ſans moeurs et ſans honte, le fol orgueil d'imbécilles atroces qui ne rêvent que dénonciations, et mettent toute leur ſcience à incarcérer les gens de bien.

Platon avoit bien raiſon de comparer la démocratie à un *encan* de gouvernement, une ſorte de *foire*, où l'on trouve mêlées toutes les eſpèces de gouvernement poſſibles. Mais comment faut-il caractériſer celui, où des hommes tels que ceux-ci diſpoſent de la liberté de leurs concitoyens? Lorsque l'aimable compagnie arrivoit, Bouchaud ou ſa femme avoient grand ſoin de retirer la clef de ma porte et de me prévenir. J'avois enfin pris mon parti; je fermois les

oreilles au tapage; je trouvois même plaisant de continuer alors mes *Notices;* et j'en avois écrit quelques tirades vigoureuses sous les yeux, pour ainsi dire, des misérables qui m'auroient massacrée s'ils en eussent entendu une phrase. Le 10 août arriva; on craignoit, pour les prisons, la répétition du 2 septembre; les administrateurs vinrent à bout de faire sortir les coquins de leur connoissance, et il n'y eut plus de banquets civiques. Je donnerois, si je pouvois me résoudre à remuer ce fumier, des détails bien étonnans et bien tristes sur les abus qui règnent dans les prisons; on verroit le crime des malheureux qu'on y renferme se ménager des complices, dans presque tous les valets et les gens d'affaires qui y tiennent; les filles de joie, coupables de quelque grand délit, obtenir leur liberté sans jugemens, par le soin de l'administrateur qui va coucher avec elles le jour de la sortie; les assassins assez riches pour payer, du fruit de leurs vols, un défenseur officieux, l'intéresser de manière à ce qu'il anéantisse les pièces de conviction, et procure l'impunité; les voleurs de profession conserver leurs intrigues, communiquer entr'eux et au-dehors, et dérober encore du fond de la

prison, en partageant avec un serviteur du lieu, ou le gendarme qui paroît les garder. Tout se corrompt ou achève de se gâter dans ces lieux infects, sous une administration vicieuse qui ne veut que détruire, ne s'inquiète pas de corriger, et n'agit que par passion. Sensible et généreux *Howard*, qui parcourûtes l'Europe entière pour visiter ces sombres réduits, où la sagesse d'un gouvernement équitable ne fait jamais plonger l'innocence, et sait encore distinguer la foiblesse du crime, combien vous aurez gémi si vous avez entièrement connu le régime des prisons de ce peuple, qui passoit alors pour le plus doux de la terre! Point de distinction d'aucune espece entre la jeunesse étourdie et le crime consommé. J'ai vu fermer dans une même chambre, un étudiant en botanique, qui avoit dit du mal de Marat, avec des voleurs de grand chemin. Point de respect pour les moeurs; j'ai vu tenir dans la même cellule une fille de quatorze ans, que ses parens réclamoient, avec la femme qui venoit de l'enlever, et qu'on avoit arrêtée pour ce délit. Point de ménagement pour la décence, de soins pour la salubrité dans l'ordre des construction ou l'usage du local. On bâtit actuel-

lement à Sainte-Pélagie, sur un terrein immense: un architecte à petites vues, sans ame, fait les dispositions sans raisonnement, et personne, dans les administrations supérieures, n'a l'intelligence ou la volonté de rectifier ses plans.

Je dois rendre justice au concierge actuel; il fait ce qu'il peut dans les détails, mais rien ne sauroit anéantir les résultats d'une mauvaise organisation. Il faut, ou des maisons distinctes, réservées, les unes pour les criminels, les autres pour les détenus suspects ou soupçonnés, ou des corps-de-logis très-séparés, et enfin nulle communication entre les deux sexes. Mais ce n'est pas ici le lieu d'un traité sur cette matière; je me borne à gémir sur la destinée d'un peuple, à la liberté duquel il n'est plus permis de croire, quand on a entrevu la profondeur de sa corruption.

Lorsque j'étois arrivée à Sainte-Pélagie, on m'avoit donné une femme prisonnière pour de petites choses, et dont les soins pouvoient être utiles à ma foiblesse comme je savois les rendre utiles à sa misere. Ce n'est pas que je ne fusse fort bien me servir moi-même; *tout sied bien au généreux courage*, a-t-on dit, à l'égard de Favonius ren-

dant à Pompée malheureux les services, que les valets ont coutume de rendre à leurs maîtres; cela n'est pas moins vrai pour l'infortuné, dénué de moyens et suffisant à ses besoins, ou pour l'austère philosophie dédaignant toute superfluité. *Quintius* faisoit cuire ses raves en recevant les ambassadeurs des Samnites; j'aurois bien fait mon lit dans la cellule de Sainte-Pélagie; mais il faut traverser de longs espaces, et aller se mêler avec leurs diverses habitantes pour aller chercher de l'eau, il vaut mieux d'avoir une personne que je puisse obliger en lui donnant de telles commissions. Elle continuoit de les faire dans la chambre où l'on m'avoit logée, et elle y entroit un matin à l'instant où un administrateur arrivoit dans la salle du conseil: il demande qui loge-là? il veut visiter le local; il entre, jette un coup-d'oeil irrité, sort et se plaint à la femme du concierge de l'espèce de douceur qu'elle m'a procurée. — Madame Roland étoit incommodée (c'étoit vrai); je l'ai mise plus à portée de recevoir des soins; d'ailleurs elle s'amuse quelquefois à un *forte piano* qui ne pourroit tenir dans une cellule. — Elle s'en passera: faites-la remonter dès aujourd'hui dans un corridor; vous devez maintenir l'égalité.

Bourreau! et c'est pour cela que tu veux me confondre avec des femmes perdues? — Madame Bouchaud, plus triste qu'on ne sauroit exprimer, vient bientôt me faire part de l'ordre qui lui étoit intimé; je la consolai en lui montrant beaucoup de calme et de résignation pour m'y conformer; il fut convenu que je descendrois dans le courant de la journée, pour changer d'air et retrouver mes objets d'étude que je laisserois au même lieu. Me voilà donc condamnée à revoir les guichetiers, à entendre les verroux, à respirer l'air fétide d'un corridor tristement éclairé le soir par une lampe, dont l'épaisse fumée noircit tous les murs et suffoque le voisinage. Voilà les actes humains, les signes de liberté de ces hommes, qui font rappeller sur les pierres de la Bastille la dureté de ce gouverneur écrasant l'arraignée de Lauzun, et qui donnent, au Champ-de-Mars, l'essor à des oiseaux porteurs de banderolles, pour annoncer aux habitans des sublimes régions la félicité de la terre! Insolens comédiens! votre rôle s'avance; l'ennemi est là; ce sont les départemens qui assurent le triomphe de la raison et de la vraie liberté, et préparent votre ruine.

La mienne ne peut manquer sans doute; j'ai mérité la haine de tous les tyrans; mais je ne regrette que celle de mon pays; votre châtiment le consolera sans le sauver.

Au reste, les suites de l'oppression ont meublé le corridor que j'habite de femmes, près desquelles je puis me trouver sans honte et même avec plaisir. J'y trouve celle d'un *juge de paix* à qui sa voisine a prêté des propos dits inciviques; j'y rencontre celle du président du tribunal révolutionnaire; j'y vois madame Pétion. — "Je ne croyois guère, lui dis-je en l'abordant, lorsque je fus à la mairie le 10 août 1792, partager vos inquiétudes, que nous ferions l'anniversaire à Sainte-Pélagie, et que la chûte du trône préparât notre disgrace."

2.

Les hommes à imagination.

Il y avoit à Padoue un Franciscain qui ne sortoit guère de sa cellule, et jamais de son couvent. C'étoit un homme d'un caractère doux, rempli de lumières et d'instruction. Il n'avoit qu'un travers sur lequel il ne falloit pas le contrarier, c'etoit de se croire à Venise. Comment, disoit-il, avec beaucoup d'humeur, comment vouloir me persuader, que la cloche que nous entendons n'est pas celle de, je ne sais plus, quel quartier de Venise, où le bon pere avoit demeuré quelque tems. Toujours renfermé dans sa retraite, le son de cette cloche étoit probablement une des impressions du dehors, dont il avoit été le plus frappé. De retour à Padoue après un sommeil profond, à la suite de quelque indisposition, ou peut-être aussi de quelque rêve, un son analogue à celui de cette cloche en ayant renouvellé tout à coup le souvenir, il pouvoit avoir été suivi d'autres circonstances, qui prolongeant la première impression, l'avoient ren-

forcée au point d'en faire, d'une ſurpriſe bizarre, d'une prévention vive et ſoudaine, une opiniou d'abord eouteuſe, enſuite extrémement vraiſemblable, enfin quoique iſolée dans le cercle habituel de ſes idées, une conviction parfaite et prédominante.

N'allons point nous moquer, mon cher lecteur, du pauvre Franciſcain. Il eſt des préventions plus ridicules, et ſurement tout auſſi fauſſes, quoiqu'elles le ſoient peut-être d'une façon moins ſenſible, dont les gens d'eſprit ſe laiſſent entêter tous les jours, et quelquefois par des mépriſes d'imagination également frivoles. Croyez-vous, par exemple, que ces vieillards qui ſe ſentent rappellés au tems de leur jeuneſſe par quelques fantômes de deſir, et ſe perſuadent qu'ils ſont encore dans leur automne ou dans leur été, ne ſont pas tout auſſi fous que l'étoit le bon Pere, lorsqu'il entendait ſonner ſa cloche favorite, de ſe croire encore à Veniſe?

Quoique beaucoup plus ſombre, et par cette ſeule raiſon là, peut-être beaucoup plus inſenſée, n'étoit-ce pas encore une prévention de ce genre que celle du célebre Paſcal qui, depuis la terrible chûte qu'il fit

en voiture sur le pont de Neuilly, voyait toujours à ses côtés un gouffre prêt à l'engloutir? Il y a tout lieu de présumer que l'émotion physique causée par cet accident, s'étant mêlée aux saintes rêveries dont il étoit préoccupé, fut en effet la véritable origine d'une si funeste illusion, et de toute l'influence qu'elle eut sur la suite de ses pensées et de ses habitudes.

La rencontre, le choc fortuit de certaines circonstances et de certaines impressions, produit les associations d'idées les plus arbitraires, et leur force devient quelquefois irrésistible. Les différentes facultés de notre être, surprises comme au même instant, se trouvent entraînées avec violence vers le même point. Dans ces conceptions imprévues et pour ainsi dire convulsives, tout ce que peut saisir l'imagination, s'allie fortement; et les phantômes les plus bizarres acquièrent ainsi tout l'empire de la réalité. C'est à des créations de cette espèce que nous devons évidemment la plupart des folies superstitieuses, qui se sont répandues dans le monde, et dont quelques-unes ont fait une si grande fortune, tantôt pour le malheur, et tantôt pour la consolation du genre humain.

Dans le cours ordinaire de la vie, dans la ſucceſſion la plus habituelle et la plus paiſible de nos idées, vous n'aurez pas manqué d'obſerver, mon cher lecteur, l'extrême penchant que nous avons toujours à chercher une liaiſon quelconque, entre les différens objets qui nous frappent en même tems, à lier entre eux les événemens qui ſe ſuivent, à les attacher en quelque ſorte à la même chaine d'idées et d'impreſſions. Ce que nous n'avons pas l'habitude de fixer de cette maniere dans notre mémoire, nous ne l'y retenons pas longtems, quand même le hazard ou quelque intérêt momentané nous l'eut fait recueillir d'abord avec aſſez d'avidité. Si cette diſpoſition naturelle eſt une des plus grandes reſſources que nous ait donné la nature, pour perfectionner notre eſprit, il eſt aiſé de voir qu'elle peut auſſi le conduire à de grandes erreurs, à des préventions fort étranges.

Ce que nous ne pouvons pas concilier avec la ſuite ordinaire de nos idées, nous ſommes fort tentés de le rejetter, et de fermer ainſi les yeux aux vérités les plus inconteſtables, lorsqu'elles s'écartent du ſiſtême ou de l'enſemble d'idées auquel nous tenons. Il arrive de là que beaucoup d'hom-

mes ne surent jamais apprendre autre chose que ce qu'ils savaient déjà.

Le desir de trouver des rapports entre les choses et les idées que nous apperce-vons en même tems, ou qui se succédent le plus immédiatement, nous fait adopter tous les jours les opinions les plus hazardées, les chimeres les plus disparates.

Tout effet qui nous surprend, qui nous intéresse fortement, et dont nous ne voyons point la cause, nous sommes disposés à l'attribuer à quelque cause inconnue, et nous la cherchons dans toutes les circonstances qui l'ont précédé. C'est la logique de l'amour, de la jalousie, de la passion, dont le coeur humain peut-être susceptible. Il n'en est aucune, par cette raison là, qui ne nous fasse croire en quelque sorte aux influences, aux vertus secrettes, aux pressentimens, aux présages, aux superstitions de toute espèce.

Je vécus moi-même trop longtems sous l'empire de ces passions, pour ne pas en avoir connu, j'aurais du dire, partagé toutes les erreurs. Il en est même dont les tristes leçons de l'âge et de l'expérience, ne m'ont pas encore entiérement guéri. Par exemple, je ne puis m'empêcher de croire

toujours aux indications, ſi ce n'eſt pas miraculeuſes, au moins très-extraordinaires que ſemble donner quelquefois un ſimple rapport de ſympathie entre deux êtres intimement liés. Je penſe avoir éprouvé cent et cent fois, que ce qui touche d'une maniere eſſentielle à la chaine qui les lie, eſt reſſenti par eux avec plus ou moins de vivacité, malgré la diſtance qui les ſépare, malgré tous les voiles qui les cachent l'un à l'autre. Pour être ſcrupuleuſement vrai, je dois ajouter encore, qu'une très-grande diſtance, qu'une abſence prolongée, m'ont paru détruire presque en entier les effets merveilleux de ſemblables rapports.

C'eſt peut-être à des rapports de ce genre, qu'il faut attribuer la doctrine ſi répandue dans la haute Ecoſſe du *ſecond sight*. — "Ce qu'ils appellent, ſeconde vue, dit le D. Johnſon, eſt une impreſſion faite ou par l'entendement ſur les yeux ou par les yeux ſur l'entendement, au moyen de laquelle les objets éloignés ou futurs ſont apperçus et reconnus comme s'ils étoient préſens. Les perſonnes douées de cette faculté de perception toute particuliére, ne peuvent l'exercer conſtamment, encore moins à volonté. — Aux objections, on peut répon-

dre, ajoute Johnſon, que cette ſeconde vue n'eſt miraculeuſe que parcequ'elle eſt rare. Conſidérée en elle même, elle n'offre pas plus de difficultés à réſoudre que nos ſonges, peut-être même que l'exercice le plus ordinaire de notre faculté penſante. Les idées d'impulſions ſecrettes, de preſſentimens, de viſions ſoudaines, ont été généralement répandues dans tous les ſiècles et chez toutes les Nations. On en cite tant d'exemples remarquables et d'une telle évidence que ni Baile ni Bacon n'auraient pu ſe refuſer d'y croire. Soyez ſur encore, qu'il eſt beaucoup de ces impreſſions prophétiques juſtifiées par l'évenement, que ceux qui les avaient reſſenties ſe ſont bien diſpenſés, d'avouer ou de publier. La foi qu'ont les Hébrides à cette ſeconde vue, prouve donc ſeulement qu'un pouvoir qui n'eſt inconnu nulle part, ſe manifeſte là plus fréquemment qu'ailleurs. Sur tout ce que nous ne pouvons décider par des raiſons antécédentes, ou bien *a priori*, ne ſommes nous pas forcés de nous en rapporter à l'autorité des témoignages"? L'eſpèce d'action, l'eſpèce de puiſſance qu'exerce l'imagination durant notre ſommeil ſans notre volonté, indépendamment de toute application, de

toute intention préméditée, pourquoi ne l'exerceroit elle pas aussi dans un état de veille analogue à l'état de sommeil, comme celui d'une habitude devenue, pour ainsi dire, machinale, celui d'une profonde rêverie, d'une longue distraction causée par la présence ou par le souvenir d'un objet, qui nous auroit vivement frappé?

On a dit souvent que les visions, les pressentimens, les inspirations soudaines, toutes les bonnes fortunes de ce genre, n'arrivoient qu'à ces hommes que des philosophes glacés appellent avec beaucoup de dédain, des hommes à imagination. Mais ne seroit-il pas très possible en effet, qu'il n'y eut que l'homme doué dans un degré fort éminent de cette première faculté, l'imagination, qui fut aussi susceptible de toutes les autres, et surtout de celles qui ne peuvent dépendre que d'une extrême sensibilité tout à la fois la plus subtile et la plus pénétrante? Présager, pressentir, prophétiser ne sont pas les seuls miracles qu'un homme à imagination fasse incomparablement mieux qu'un autre. Je le répète avec le D. Johnson, les faits bien examinés, les expériences une fois bien constatées, il seroit, ce me sem-

ble, fort inutile de vouloir discuter encore leur vraisemblance ou leur possibilité. —

3.

Plaisirs et clubs de Moskou : Extrait du voyage de deux François dans le nord de l'Europe.

La quantité de nobles qui résident à Moskou est inconcevable : il seroit possible d'habiter plusieurs années cette ville, sans connoître, à beaucoup près, toutes les maisons. Les seigneurs Russes, qui sont en fort petit nombre à Pétersbourg, tiennent à la cour, ou exercent quelques charges qui ne leur permet pas de s'en éloigner; aussi, dès l'instant qu'ils deviennent libres, on les voit se fixer à Moskou, et abandonner un séjour où la cour les éclipse, où la présence du souverain les empêche de prendre l'essor qui conviendroit à leur fortune. En effet, Pétersbourg n'offre aucun de ces colosses de magnificence de luxe Asiatique, dont nous avons rencontré plusieurs exemples à Moskou, d'après lesquels il est possible de se représenter les Satrapes de l'Orient.

Quel-

Quelques nobles ont adopté un moyen d'augmenter leur fortune, qui, s'il n'eſt pas des plus délicats, eſt au moins des plus ſûrs: ils font circuler leur argent, en le prêtant à 8 et 10 pour %: on nous en a même cité un qui ne reçoit que 2 pour % d'intérêt: mais il ne prête que pour un an, deux tout au plus; et quoiqu'il n'ait donné que du papier, il ſe fait payer l'intérêt et le capital en eſpèces d'argent.

Le jeu eſt au moins auſſi en vogue qu'à Pétersbourg, et comme la maſſe des gens riches eſt plus conſidérable, il y eſt plus cher. Les banques de 80, 100 et 120 mille roubles, n'y ſont pas rares.

L'hospitalité des Ruſſes, qualité qui leur eſt commune avec tous les peuples paroît ici dans tout ſon jour: Un étranger connu, a bientôt plus de maiſons qu'il ne lui en faut, pour ne faire aucune dépenſe pour ſa table: le gouverneur général a deux grands dîners par ſemaine, où ils ſont invités une fois pour toutes.

Club de la nobleſſe. Cette aſſemblée a lieu pendant l'hiver, une fois par ſemaine,

depuis ſix heures du ſoir jusqu'à deux ou trois du matin: les étrangers connus, ont très-aiſément des billets. Ce club n'eſt compoſé abſolument que de nobles (les banquiers les plus renommés n'y entrent même pas), et c'eſt une aſſemblée qui ne peut être comparée à aucune autre que nous ayons vue. Il y avoit, en 1792, environ deux mille ſix-cents abonnés, dont dix-ſept-cents femmes, et neuf-cents hommes. Auſſi y avons-nous toujours vu, ainſi que dans toutes les ſociétés, beaucoup plus de femmes que d'hommes: la raiſon de cette différence eſt que toute la jeuneſſe de Moskou eſt au ſervice, et presque toujours à ſon corps. Les hommes payent vingt roubles par an, et les femmes dix: on y trouve toutes ſortes de rafraîchiſſemens, en payant, et on y ſoupe à un rouble par tête.

L'emplacement eſt ſuperbe; il a été conſtruit par la nobleſſe elle-même. Le milieu eſt une grande ſalle, de plus de cent pieds ſur ſoixante, ſoutenue par vingt-huit colonnes corinthiennes, qui forment tout autour une galerie de dix à onze pieds de large. Ces colonnes ſont jointes enſemble par une baluſtrade qui ſemble nuire à l'ar-

chitecture: peut-être auſſi que, ſans elles, les colonnes paroîtroient un peu trop hautes, par le peu d'intervalle qui les ſépare. Autour de ce grand ſalon, ſont les autres appartemens, où l'on joue, et une grande ſalle à manger. Nous avons vu quatre de ces aſſemblées; il y avoit deux mille perſonnes aux dernières: c'étoit le plus beau coup-d'œil poſſible. Le panthéon de Londres (brûlé depuis peu) étoit le ſeul emplacement au-deſſus de celui-ci, pour l'élégance et la beauté de l'architecture, et il n'a jamais pu lui être comparable pour le choix de la ſociété.

Spectacles et bals. Il ſemble que dans une grande capitale, où ſe trouve une aſſemblée comme celle dont nous venons de parler, il devroit y avoir pluſieurs théâtres. Cependant il n'y a qu'un ſeul ſpectacle national, même fort peu ſuivi, ſur-tout par la bonne compagnie, et ne méritant point de l'être; il eſt, de plus, écraſé par la quantité de théâtres particuliers. Pluſieurs ſalles ſont attenantes au bâtiment de la comédie: la principale eſt une rotonde fort belle, dont la voûte nous a paru un peu baſſe: c'eſt où ſe donnent les bals masqués,

pendant le carnaval. Les derniers sont fort suivis; on en donne deux le mardi-gras: l'un commence à dix heures du matin, pour finir à quatre heures du soir; l'autre commence vers les neuf heures. A minuit, on annonce le commencement du carême, ce qui se pratique aussi dans les endroits publics, où il peut se trouver du monde rassemblé. Sous le prétexte que tous ne peuvent pas sortir ensemble, le bal masqué de la comédie dure jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Une coutume assez bizarre, et que nous n'avions vue nulle part, c'est qu'aux bals masqués, les gens en frac ne peuvent pas garder leur chapeau.

Un genre de luxe que nous n'avons vu qu'ici, et qui ne peut avoir lieu que dans un pays où les seigneurs disposent, à leur volonté, d'un grand nombre d'individus, est celui des troupes de comédie. Huit à dix seigneurs avoient chacun leur spectacle: quelques-uns avoient un opéra italien et un ballet. La troupe du comte Scheremetow étoit la plus remarquable: les autres étoient médiocres: tout ce qui compose ces troupes appartient en propre au seigneur, qui n'a eu que la peine à désigner à chacun le rôle qu'il devoit jouer: l'un a

été fait acteur, l'autre chanteur, celui-ci danseur, celui-là musicien. Il en est de même musiciens attachés aux nobles: ils sont toujours esclaves; mais leur maître a mieux aimé qu'ils tinssent une flûte, un violon, qu'un rateau ou une serpe; et voilà une bande de payfans transformée en un orchestre complet: aussi, d'après la facilité de la chose, rien n'est si commun qu'une musique, même nombreuse, chez un particulier, qui n'a qu'à nourrir, tant bien que mal, ces artistes de nouvelle fabrique, et à les vêtir proprement, pour les jours d'assemblée. Nous avons entendu plusieurs de ces orchestres, qui n'étoient réellement pas mauvais: il est vrai qu'on ne nous a pas dit combien de centaines de coups de bâton avoit coûté leur apprentissage: mais la cause étoit secrète, et nous avons joui de l'effet.

Nous ne parlons pas de quelques comédies de société, où nous avons vu disséquer quelques-unes de nos pièces: ces troupes-ci sont détestables, et nous ne connoissons de plus risible que la représentation donnée par les étudians de l'université de Moskou: un des acteurs avoit appris de son mieux,

non-seulement son rôle, mais les gestes qui devoient l'accompagner; sa mémoire l'ayant mal servi, il passa deux vers, mais il ne passa pas de gestes, de manière que ceux-ci, jusqu'à la fin de la tirade, se trouvèrent en avance de deux vers, ce qui n'empêcha pas l'acteur d'aller jusqu'au bout, comme si de rien n'étoit.

Les balles masqués, dans les maisons, sont fort en usage pendant le carnaval: on ne peut s'y présenter qu'en domino, mais à visage découvert, à moins que quelqu'un de connu du maître du logis, ne réponde du masque: ces spectacles, ces bals, sont tellement multipliés, qu'on ne peut réellement les suivre tous, sans s'exposer à une fatigue, dangereuse pour les suites.

Carnaval. Nous allons parler des plaisirs du peuple pendant le carnaval: comme ils diffèrent beaucoup de ceux des autres, le détail pourra en paroître agréable, et même curieux.

On construit deux montagnes de glaces, qui consistent en un échafaud fort élevé, sur lequel est une petite plate-forme avec des gardefoux des deux côtés; à cette plate-forme commence une pente fort rapide faite avec des planches sur lesquelles on a

versé de l'eau qui, s'étant gelée, la rend unie et excessivement glissante. Le grand plaisir consiste à s'abandonner sur une espèce de traîneau particulière, du haut de cette montagne, et d'aller aussi loin que le veut la seule impulsion qu'on vous a donnée. Le traîneau consiste en une petite planche plus longue que large, et peu élevée: une seule personne peut s'y tenir, encore n'est-elle point à son aise. Le conducteur du traîneau est assis, les jambes ouvertes, entre lesquelles se place celui qui veut descendre (chaque course coûte cinq copecks;) l'un et l'autre ont l'attention de tenir les jambes fort élevées et le corps très en arrière; ainsi placés, et le traîneau étant parfaitement droit, on le conduit au bord de la descente, et on le laisse aller: le conducteur le dirige avec les mains qu'il tient écartées du corps, et qui sont garanties par des mitaines d'un cuir fort épais. La rapidité de la course est prodigieuse, et le traîneau arrivé sur le terrain plat, parcourt encore une assez grande étendue: dans le premier moment, la respiration est fort gênée; il faut avoir l'attention de ne faire aucun mouvement d'un côté ou d'un autre; on feroit bientôt culbuté, ce qui est fort ordi-

naire; mais il arrive tres-peu d'accidens, par le peu de hauteur, de la chûte; ce qui eſt réellement effrayant, c'eſt de voir des hommes qui deſcendent cette montagne, debout, ſur les patins: nous en avons vu pluſieurs prendre ce dangereux divertiſſement: il faut avoir beaucoup d'adreſſe et d'attention; la moindre distraction auroit des ſuites autrement funeſtes que la chûte en traîneau. Le métier des conducteurs eſt pénible, et ils gagnent bien leur légère rétribution: heureuſement la courſe n'eſt pas longue, c'eſt l'affaire, au plus, d'une minute, après quoi le traîneau eſt remonté (et c'eſt-là le plus fatigant de la choſe) pour ſervir à un autre. A côté d'une de ces montagnes, étoient des baraques en bois, où l'on danſoit, où l'on jouoit des farces, des parades, encore plus miſérables que celles de nos boulevards, et où l'on faiſoit des tours. Malgré la rigueur de la ſaiſon, des gens du peuple exécutoient en plein air les danſes du pays, accompagnés par des ménétriers, dont les doigts ne ſe reſſentoient pas davantage du froid. Il y avoit auſſi beaucoup d'endroits où l'on mangeoit, et ſur-tout où on buvoit: un Ruſſe ne croiroit pas avoir pris de plaiſir, les der-

niers jours du carnaval, s'il ne s'étoit pas soûlé: cette habitude est poussée à un tel point chez eux, non-seulement dans les villes, mais dans les plus petits villages, que l'on engage sérieusement les étrangers à ne point se mettre en route les trois derniers jours du carnaval, et il est très-rare de voir un Russe voyager à cette époque, s'il n'y est pas forcé par des affaires urgentes, ou des raisons majeures. Le payſan Russe est méchant de sa nature, et dans son ivresse, il ne connoît personne: on nous a cité plusieurs anecdotes qui le prouvent, et qu'il est inutile de rapporter: mais plus d'un seigneur Russe ne se vante pas des excès auxquels on s'est porté contre lui, et attribue politiquement à toute autre cause des marques qui ne sont équivoques pour personne, dans un pays où il n'y a pas de maître qui n'ait le droit de les imprimer lui-même à son serviteur, ou, pour mieux dire, à son esclave.

Il est d'usage, ces jours-ci, d'aller se promener en voiture ou en traîneau à la Slobode (faubourg) allemande, ce qui nous a rappelé notre ancien Long-Champs. Cette promenade offre à un étranger, de même que tout ce qu'il voit ici, un con-

traste fort piquant; la voiture la plus riche, la plus élégante, se trouve à côté d'un sale et misérable traîneau. Le seigneur Russe, dans son traîneau, se voit au niveau de son esclave, qui, dans le sien, l'accroche ou le dépasse sans y faire la moindre attention: le plus beau cheval est attelé à un traîneau rempli de foin, sur lequel sont couchés le conducteur et le maître; le *Mougik*, conservant toujours sa mal-propreté, quels que soient ses moyens, est quelquefois assis à côté de sa femme, vêtue très-richement; nous en avons vu avec des mantelets d'étoffe d'or à grands ramages, bordés de la fourrure la plus précieuse, et portant sur la tête une toque ou bonnet de drap d'or, tout parsemé de perles orientales: on nous a assuré que ces bonnets valoient souvent jusqu'à vingt et trente mille francs, ce qui ne nous paroît pas exagéré: ces femmes portent au cou des chaînes d'or, fort bien travaillées, des boucles d'oreilles du même métal, garnies de perles orientales; leur figure est couverte de plusieurs couches de blanc et de rouge, tellement épaisses qu'elles paroissent absolument peintes: il en est quelques-unes à qui cette peinture ne sied pas mal; mais c'est le petit nombre, et ce

n'eſt qu'à une certaine diſtance: pluſieurs ſe noirciſſent encore les dents: nous n'avons pu goûter cette coutume, adoptée cependant par pluſieurs peuples.

Le nombre des ſpectateurs à pied eſt très-conſidérable, et contribue beaucoup à rendre le tableau animé: ſa variété eſt auſſi remarquable par la quantité des différens coſtumes: presque toutes les provinces en ont un qui leur eſt propre, et il n'en eſt aucune qui n'ait, dans ce moment, de ſes habitans à Moskou, l'hiver étant l'époque de toutes les affaires de commerce, par la facilité qu'offre le traînage pour le tranſport des marchandiſes.

Vis-à-vis la maiſon du comte Alexis Orlow Tcheſmenski (de la victoire de Tchesmé,) on conſtruit une enceinte pour les courſes de traîneaux: elles n'ont rien de remarquables, quoiqu'elles attirent un grand concours. L'élégance dans l'attelage d'un traîneau conſiſte à avoir un excellent troteur dans le brancard, et un cheval de côté, qui aille au galop: ſouvent un poſtillon court devant à cheval, pour faire ranger les curieux.

Le gouvernement protége ici, de même qu'à Pétersborg, tous les établiſſemens qui

réuniſſent la ſociété, ſoit pour la danſe, ſoit pour la muſique : ces clubs donnent des bals, des concerts, où les étrangers ſont admis très facilement, en trouvant un membre qui réponde d'eux. Mais un établiſſement qui n'a peut-être pas ſon pareil dans les quatre parties du monde, et dont nous allons donner la deſcription, auſſi clairement qne nous permettra de le faire l'envie d'être lus par toutes les claſſes, ne pet-être ignoré du gouvernement. Or, ſi l'on ne convient pas de la ſingularité de la choſe, nous avouerons ingénuement que notre attente a été trompée ; tout ce qui eſt neuf ne mérite pas, par cela ſeul, notre ſuffrage, mais a, au moins, le droit de piquer notre curioſité.

Club phyſique. Nous avons été longtemps à nous perſuader l'exiſtence de cette ſociété ſi extraordinaire; mais nous avons été forcés de nous rendre à l'évidence, et nous tenons les détails ſuivans d'un des fondateurs, qui nous en a parlé comme d'une choſe fort ordinaire, ne nous cachant pas le noms des perſonnes affiliées, parmi les quelles ſe trouvoient de ſes parentes, et les noms les plus reſpectables de voici comment s'eſt formé cet établiſſement

réellement unique, et qui, malgré tout ce qu'il peut offrir de séduisant, aura peu d'imitateurs.

Quatre hommes et quatre femmes, de la première noblesse du pays, dont plusieurs parens, étoient, de plus, liés par un attachement réciproque, presque généralement connu: se trouvant réunis à un souper, échauffés par le vin et par tout ce qui peut inviter au désordre, ils imaginent d'établir une communauté de bien, qui ne pourroit que ranimer dans eux tous des sentimens affoiblis, peut-être, par une possession longue et monotone: il est unanimement reconnu que la variété est une chose charmante, que les dehors de la décence, scrupuleusement gardés jusqu'alors, ne valent pas les charmes de la nouveauté; on croit donc pouvoir reculer les bornes qu'on s'étoit prescrites, qui pourtant avoient quelque étendue; la motion passe: on rappelle à l'instant l'état dans lequel avoient vécu nos premiers pères dans les jours de leur innocence: les bougies sont éteintes, et chacun se livre à l'objet que lui présenté le hasard: ce premier essai ayant eu tout le succès qu'on pouvoit en attendre, il ne fut plus question que de le répéter, et c'est

ce qui ne tarda pas à arriver. Au bout de quelque temps la nouveauté n'en fut plus une; tous se connoissoient; et pour que la triste uniformité n'amenât parmi ces heureux couples, ni ennui, ni dégoût, ils songèrent à étendre leurs premières idées, et à former un établissement réel et stable, dont l'existence fût assurée par des lois sages, qui mettroient des entraves à une publicité qu'on devoit naturellement craindre, parce que ce qui est beau en soi-même n'est pas toujours fait pour être offert au public. Le choix des membres étoit délicat; il falloit trouver des personnes qui, dans leurs désordres même, eussent conservé une réputation intacte sur ce qu'on appelle dans le monde, *honneur*; et dans cette classe d'hommes, on en rencontre difficilement qui, occupés sérieusement d'un objet aimable, consentent, nous ne disons pas à le prodiguer à d'autres, mais à en changer. Cependant comme une très-grande ville offre beaucoup de ressources de tout genre, le nombre des prosélytes augmenta insensiblement, et fut porté, en assez peu de temps, à cinquante de l'un et de l'autre sexe: la société se crut alors assez nombreuse pour adopter une qualifica-

tion permanente, et prit le nom de club physique.

Voici maintenant ce qui se pratique à la réception du candidat: il doit, avant toutes choses, être proposé par un des membres, qui répond de lui, et sur-tout de *sa santé:* le nom du présenté demeure affiché d'une assemblée à l'autre, pour que chaque membre puisse, s'il le juge à propos, prendre des informations sur son compte: à l'assemblée suivante: le candidat passe au scrutin secret, et doit avoir l'unanimité des suffrages des deux sexes, pour être admis; si le scrutin a été favorable, le récipiendaire est averti de se trouver, à une heure marquée, au lieu de l'assemblée: il est introduit, et commence par déposer 25 roubles, qui, dans acun cas, ne lui sont rendus; après cette formalité, il passe dans un appartement où les femmes, dont il y en a quelquefois de masquées, viennent le considérer: après quelques préliminaires, assez indifférens, on lui annonce qu'il peut choisir, parmi les beautés qui l'entourent, celle qui lui convient: il jette le mouchoir: les réglemens portent que la personne choisie, si elle n'est pas le bien d'un autre, c'est-à-dire, retenue pour cette soirée là,

par quelqu'un des membres, doit agréer l'offre du candidat, et sortir avec lui: voilà celle qui est chargée d'éprouver le récipiendaire, et d'après le témoignage qu'elle rend publiquement de sa conduite, il est admis ou rejeté. Les épreuves par lesquelles doit passer le candidat, ne sont pas aussi multipliées qu'on pourroit le croire, et qu'on le dit même communément: elles sont simplifiées le plus possible, et d'une *unité* bien rassurante. Celui qui a le malheur ou la mal-adresse de ne pas en venir à son honneur, est bafoué, turlupiné, ignominieusement chassé, et on garde ses 25 roubles, qui ne sont pas ce qu'il regrette le plus. La réception est ordinairement suivie d'un repas, dont il est facile de se faire une idée; propos, actions, danses, chants, tout est analogue au lieu et aux circonstances: on ne quitte la partie que le lendemain fort tard: les frais extraordinaires sont payés en commun, au pro rata de la dépense, après chaque séance: les dépenses fixes le sont par une cotisation de tous les membres, fixée d'après leur nombre, au commencement de chaque année: elles sont fort peu considérables. Les jours d'assemblées ne sont pas fixés; elles ont lieu tous les

15, 20, 25 jours, plus ou moins, ſelon les circonſtances.

Pendant notre ſéjour à Moſkou, le club étoit ſuſpendu: une légère altercation, ſurvenue avec un homme de la police, qu'il falloit néceſſairement avoir dans ſes intérêts, en étoit la cauſe; mais on ſe flattoit que les obſtacles ſeroient bientôt levés, et que cette précieuſe inſtitution alloit réprendre tour ſon éclat.

Nous laiſſons à nos lecteurs le ſoin de faire les réflexions qui ſe préſentent naturellement, en voyant un pareil établiſſement ſe former, s'établir, ſe perpétuer (il dure depuis 1784) ſous les yeux, du gouvernement; car quoique le ſecret ſoit aſſez bien gardé pour ce qui concerne les détails, beaucoup de gens ſavent confuſément qu'il exiſte: ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt de voir dans la ſociété le maintien décent et compoſé de femmes (même de demoiſelles récrutées par les anciennes) qui ont figuré la veille au club phyſique, et leur réſerve avec ceux même qui les y ont accompagnés. Nous n'aurions jamais parlé d'un ſemblable établiſſement, ſi nous n'avions remarqué la légèreté avec laquelle on en converſoit dans le monde, et le peu d'importance

qu'on y attachoit: voilà qui en apprendra plus sur les mœurs de Moskou que tout ce que nous pourrions dire; et ce qui rend ces détails inconcevables, c'est qu'il est peu de pays où les femmes soient mieux élevées, où elles aient un extérieur plus décent, on pourroit même dire, plus froid, au moins en apparence.

4.

Anecdote de la vie de Thomas Payne. *)

Tous les papiers nouvelles ont si souvent entretenu le public de cet apôtre de la liberté, devenu fameux par ses opinions, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant cet extrait dans lequel il se dépeint lui-même.

---

*) Extrait du *Journal littéraire de Lausanne* No. 4. 1796. Journal intéressant, publié par Mad. la chanoinesse *de Polier*, à Lausanne, rue du bourg. On peut s'abonner à Weimar au Bureau d'Industrie.

"Dans ma premiere jeuneſſe, à peine âgé de 16 ans, et point encore formé, le faux héroïſme d'un inſtituteur, qui avoit ſervi ſur un vaiſſeau de guerre, m'avoit tellement échauffé l'imagination, qu'enflammé d'un deſir vague de chercher des avantures, je m'abandonnai au hazard, et fus m'engager à bord du corſaire le Diable, que commandoit le capitaine Déath; mon pere Quaker, et qui d'après ſes principes me regardoit comme un homme perdu, ſi je ſuivois cette profeſſion, parvint par ſes tendres remontrances à me détourner de ce deſſein téméraire, et j'y renonçai pour ce moment; mais l'impreſſion qu'avoit fait ſur moi ſes conſeils, s'effaçant peu à peu, et mon imagination reprenant le deſſus, je me rendis quelque tems après, à ſon inſçu, à bord du corſaire le Roi de Pruſſe, et ſous les ordres du capitaine Mendes.

Malgré un auſſi chétif commencement, et au milieu de tous les déſagrémens auquel ma jeuneſſe fut expoſée, je ſuis fier de pouvoir ajouter, que doué d'une conſtance que rien n'a jamais ébranlé, d'un déſintéreſſement qui m'attira la conſideration générale, je n'ai pas ſeulement contribué à fonder dans le monde un nouvel empire, baſé ſur

un système de gouvernement tout-à-fait neuf, mais que je me suis aussi acquis quelque gloire comme écrivain politique, carrière dans laquelle il est plus difficile de se distinguer que dans toutes les autres..... et l'aristocratie, malgré tous les secours qu'elle avoit, et tous les ressorts qu'elle a employé, n'a jamais pu m'atteindre."

Après cet aveu modeste qui annonce pour le moins un intérêt de vanité chez Payne; il nous raconte, qu'à sa premiere entrée dans le monde, ce ne fut point l'intérêt propre qui le porta à diriger ses réflexions sur les objets politiques; il appelle en témoignage sa vie entiere jusqu'à ce moment, mais ajoute-t-il: Je prévis le cas où je pourrois être utile, et je suivis l'impulsion de mon coeur. Je ne lus point, je n'étudiois point les opinions des autres, je me bornois à réfléchir moi-même.

Lors de la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis, le Congrès me nomma unanimément à mon insçu, son secrétaire des légations; j'acceptai avec plaisir ce poste, parce qu'il me procuroit les moyens de connoître les ressources des diverses puissances, et de jetter un coup d'oeil dans leur administration; mais un mésentendu s'étant élevé

entre le Congrès et moi, sur le plein-pouvoir qu'il avoit accordé à Silas Déan, je résignai ma place, en refusant dans le même tems les présens qui m'étoient offerts par les ministres de France et d'Espagne, Gérard et Miralès.

J'avois à cette époque acquis une confiance si entière des Américains; j'avois tellement prouvé ma propre indépendance, que je m'élevois comme écrivain politique, à un rang auquel aucun autre homme dans aucun pays n'avoit jamais pu parvenir; et n'étant dirigé par aucun intérêt propre, la louange, ni le blame, l'amitié, ni la calomnie, en un mot, aucune querelle particulière ne put changer ma résolution, de prêcher aux peuples les vérités que j'avois découvertes et reconnues pour telles.

C'étoit par l'Angleterre que je voulois commencer, et pendant la guerre vers la fin de l'année 1780, je formai le projet d'y passer incognito; j'étois convaincu que si je pouvois arriver dans la grande Brétagne, y rester inconnu, et avec sûreté, seulement le tems qu'il me falloit pour y publier mon ouvrage, je serois parvenu à dessiller les yeux du peuple Anglois sur la folie et les abus de leur gouvernement.

Trop éloigné de Washington pour lui communiquer mes projets, je m'en ouvris au général Green, alors à Philadelphie: il entra pleinement dans toutes mes vues, mais l'avanture d'André, arrivée alors, lui donna tant d'inquiétude sur mon sort, si je passois en Angleterre, qu'il m'écrivit de la façon la plus pressante pour m'engager à renoncer à ce voyage; ce que je fis, mais avec beaucoup de peine.

Bientôt après, j accompagnai en France le colonel Laurent, chargé des affaires du Congrès. Nous arrivâmes à l'Orient, et j'y restai pendant que le colonel Laurent prit le devant pour se rendre à sa destination. Un évènement arrivé durant mon séjour dans cette ville, renouvella mes desirs et mes projets; on y amena un paquet-bot anglois, porteur des dépêches du gouvernement, depuis Falmouth à Newyorck. Il n'est ni rare, ni singulier qu'on prenne un paquet-bot, mais il est presqu'incroyable qu'on puisse se saisir des dépêches, toujours renfermées dans une bourse remplie de bâles, et pendue à la fenêtre de la chambre du pilote, pour qu'on puisse à l'instant du danger la jetter au fond de la mer. Quoiqu'il en soit, ces dépêches me tombèrent dans

les mains *); je les lus, et j'y vis tant d'ignorance dans le cabinet Anglois, que je repris toutes mes vues. Néanmoins Laurent avoit tant de répugnance à s'en retourner seul, à cause d'une commission de 200,000 livres sterling que nous avions en numéraire, que je me rendis à ses instances, toujours très-convaincu cependant que si je pouvois passer en Angleterre, mon plan ne seroit pas sans effets".

Ce plan, dont l'apôtre de la liberté ne se sentoit pas assez de courage pour être le martyr, (comme le prouve les précautions qu'il vouloit prendre) étoit ainsi qu'il nous la dit, de produire une révolution en Angleterre. Son livre y fut en effet publié; il y prononce une sentence de mort contre la Constitution Angloise regardée depuis plus d'un siecle comme un modèle par toutes les nations de l'Europe. Et il remet au

*) Ceci est encore plus incroyable, et quelque idée que Payne nous donne de sa franchise par sa façon de parler de lui-même, il auroit dû expliquer pourquoi les chefs de la marine d'Orient, à qui cette bourse dût être remise, au lieu de l'envoyer au ministre à Paris le remirent à un étranger.

peuple Anglois qui, lui-même, se croit heureux par elle, le droit, et le soin de la renverser. Ce livre intitulé: *Droits de l'homme*, fut réimprimé à Philadelphie, et Payne croyant alors n'avoir plus rien à craindre s'en déclara publiquement auteur; mais John Adams, vice-président du Congrès, trouvant ce livre rempli de sophismes, dont la publication étoit dangereuse à toutes les formes de gouvernemens, et pouvoient produire de mauvais effets même en Amérique, chercha à les prévenir par de sages et judicieuses observations.

On vit alors un coup-d'oeil intéressant pour l'observateur. Deux athletes de la liberté, tous deux élevés dans son sein, formés l'un et l'autre par Washington, avoir les idées les plus diamétralement opposées sur les droits des peuples, sur l'essence d'une constitution; et John Adams, quelque attaché qu'il soit à sa patrie, défend la constitution, le gouvernement Anglois, et combat les principes révolutionnaires de Payne et de ses consorts.

Selon Payne, l'essence d'une constitution est d'avoir une forme visible, et des articles écrits; par tout où cela ne se trouve pas, il n'existe point de constitution; il ré-

ſulteroit de cette definition et du principe de Payne, qu'aucun peuple dans le monde, excepté le peuple Américain, n'auroit de conſtitution.

John Adams réfute vigoureuſement ce principe; il prouve 1°. que l'eſſence d'une conſtitution eſt, non les articles écrits, qui n'en ſont que les documens, mais les principes fondamentaux, qui compoſent le ſyſtême du gouvernement qu'adopte un peuple. 2°. Qu'avant la période où nous ſommes, et depuis des ſiecles, le mot de conſtitution étoit univerſellement connu et compris. 3°. Que dans la vraie acception de ce mot, l'Angleterre avoit une conſtitution depuis long-tems univerſellement admirée, et de laquelle la liberté forme le trait le plus caractériſtique, ce qui donne la certitude qu'elle ne doit point ſon exiſtence, ainſi que le prétend Payne, à la volonté arbitraire d'un conquérant, mais à la volonté libre d'un grand et puiſſant peuple. Qu'enfin les principes ſur lesquels repoſe cette conſtitution, étoient établis en Angleterre huit ſiecles avant la conquête de Guillaume le conquérant, et que les Américains, qui par de bonnes raiſons, en avoient rejetté quelques imperfections et re-

dreſſé quelques abus, avoient cependant défendu et maintenu la plupart de ſes principes.

Le vice-préſident les développe avec ce poids de logique, que donne l'étude et l'expérience jointe à la réflexion, contre les ſophiſmes d'un eſprit exaſpéré, aſſez vain pour ſe glorifier de ne devoir qu'à lui-même la découverte des vérités apparentes, ſur leſquelles il fonde le droit prétendu des peuples, de détruire leur gouvernement.

John Adams combat ce ſecond ſophiſme avec la même ſupériorité qu'il a combattu le premier; il prouve que les Anglois, liés par un contract ſocial, n'ont aucun droit de renverſer la conſtitution, ſur laquelle il eſt fondé auſſi long-tems que le gouvernement n'opprime point les droits réels de la nation, et que celle-ci peut ſe flatter d'obtenir légalement le redreſſement de quelques abus.

En invitant les Anglois à une révolution, Payne paroît croire qu'une nation change auſſi aiſément de conſtitution, qu'un homme change de vêtemens; mais plus profond et plus ſenſé, le vice-préſident du Congrès, après avoir dépeint tous les inconvéniens qu'entraîne une révolution po-

pulaire, démontre que les Anglois perdroient infiniment plus qu'ils ne pourroient y gagner.

5.

Prodigieuse divisibilité de la matière.

Sans parler des calculs surprenans de Rohoult qui sont presque dans tous les livres, Boyle a prouvé qu'un grain d'or mis en feuilles, peut couvrir une surface de 50 pouces quarrés. D'où il conclut qu'un pouce pouvant se diviser au moins en cent parties sensibles, si on tire des lignes paralleles par tous les points de division, ce grain seul donnera plus de 500000 quarrés, à la vérité fort petits, mais néanmoins sensibles aux yeux d'un observateur attentif. M. de Réaumur, éclairé des lumières de ces premiers physiciens, a découvert aussi qu'une once d'or, qui, sous la forme d'un cube, n'a pas la moitié d'un pouce dans ses trois dimensions, peut couvrir une surface de plus de 146 pieds quarrés. Or,

combien faut-il de feuilles pou former une once? Du tems de Pline, on en comptoit plus de 750. Le P. Merſonne alloit juſqu'à 1600; mais les expériences du célèbre académicien ont montré qu'on étoit encore au-deſſous du vrai. Il y a donc telle feuille qui n'a pas un $\frac{1}{1000}$ de ligne, mais ce $\frac{10}{1000}$ eſt encore une épaiſſeur conſidérable, ſi on la compare à celle de l'or, qui couvre les lames d'argent filées ſur la ſoie. Je dis les lames d'argent; ce n'eſt pas que l'or ne puiſſe produire lui ſeul un fil d'une longueur étonnante, de 800 pieds, par exemple, comme l'a fait voir un artiſte d'Ausbourg. Mais renfermons nous dans l'expériencé journalière; outre qu'elle ne peut être révoquée en doute, elle réunit encore l'avantage de démontrer à la fois la ductilité prodigieuſe de deux métaux.

Perſonne n'ignore que ce que l'on nomme communément fil d'or, n'eſt que du fil d'argent doré. On le tire d'une groſſe barre d'argent, que l'on prend du poids d'environ 45 marcs, et on lui donne la forme d'un cylindre, qui a 15 lignes de diamètre, et un peu moins de 22 pouces de hauteur. On le dore enſuite avec une quantité de feuilles, qui n'excèdent jamais le poids de

6 onces, et qu'on diminue quelquefois jusqu'à une; après cela, on le fait passer avec force par une filiere, c'est-à-dire, par un plan d'acier, percé d'une infinité de trous qui vont toujours en décroissant. Il s'alonge aux dépens de son diamètre, qui devient 9000 fois plus petit. Le lingot aussi fin, aussi délié qu'un cheveu, a, au lieu de 22 pouces, 10, 163, 520 pieds, qui, réduits en toises, donnent près de 97 lieues, à 2000 toises la lieue. Mais ce n'est pas tout, on le fait encore passer entre deux rouleaux d'acier poli qui l'écrasent, l'applatissent, et l'alongent d'un septième. Il égale donc à présent 111 lieues; aussi est-il réduit en lames bien étroites, dont l'épaisseur n'est que de $\frac{1}{250}$ de lignes. Cependant la petite couche d'or n'a point quitté le lingot; la vue la plus perçante, armée du meilleur microscope, n'y découvre aucun vuide: le fluide le plus subtil, la lumiere elle-même, ne peut y trouver un passage. Ajoutez que si l'on fait dissoudre dans de l'eau forte un pié de cet or laminé, on n'apperçoit plus que la place de l'argent qui a été dissous, et l'or tout entier forme de petits tuyaux creux. Quelle en doit être la finesse! L'imagination se refuse d'abord à ce calcul qui

l'effraye. Cependant, en supposant qu'on ait appliqué sur l'argent 2 onces d'or, et en supputant la surface qu'elles couvrent, après le travail des tireurs, on trouvera qu'elles enveloppent chacune 1190 pieds quarrés, au lieu de 146 qu'elles occupoient sous les marteaux des batteurs. Ainsi, dans les endroits où l'or est moins mince, leur épaisseur sera de 550000 lignes. Que sera-ce, si l'on n'emploie qu'une once? Si le lingot pressé davantage entre les roues, se divise en 4 lames de 111 lieues, qui égalent ensemble 444 lieues ou 27006672 lignes, qu'un ouvrier adroit partageroit encore chacune en dix parties.

Cette expérience est frappante; il n'est plus étonnant qu'on réduise l'or en poudre, qu'on l'applique si aisément sur des corps étrangers, enfin, qu'une simple trace de son passage sur quelque endroit, suffise pour y répandre l'éclat. Mais, me dira-t-on, ce qui prouve la ductilité d'un métal en particulier, ne semble pas décisif pour la divisibilité en général. Quelque étendue que vous donniez à vos divisions, vous trouverez enfin des bornes que vous ne pourrez franchir; vous arriverez à un terme,

au-delà duquel la matière ne fournira plus à vos opérations.

Il est vrai que le secours de l'art pourra manquer à l'homme; aussi, pour démontrer ce que la grossiéreté de ses instrumens ne permet pas d'exécuter, nous observerons ce que la nature fait faire tous les jours aux plus petit insectes.

Tout le monde connoît ce ver merveilleux qui produit la soie; il a sous sa bouche deux filieres. Des naturalistes en ont trouvé sur une des coques 930 pieds, qui ne pesoient pas 2 grains $\frac{1}{2}$; ce fil qui échappe presque à la vue, est cependant double et collé dans toute sa longueur, ce qui revient par conséquent à près de 2000 pieds.

Il en est de même de l'araignée. Cet insecte qui ne se montre que pour périr, est celui qui peut le mieux nous apprendre jusqu'où la nature fait alonger une liqueur gluante. La soie dont il enveloppe ses œufs étant plus cassante que celle des vers, ne peut devenir flexible qu'après avoir été extrêmement divisée; aussi l'est-elle à un point étonnant. Suivant la découverte de M. de Réaumur, qui a fait une anatomie délicate de cet insecte, il a, près de l'anus, six ouvertures, dont chacune

plus fine qu'une tête d'épingle, donne paſſage à mille fils; et ces fils ſont, à l'égard d'un cheveu, moins gros que ne l'eſt le trait doré, par rapport au cylindre dont il a été tiré. Cette merveille ſe voit dans une groſſe araignée qui fait ſes œufs. Que ſera ce des petites qui en ſortent ſept à huit cens à la fois? A peine elles ſont nées, et déjà elles foruniſſent autant de fils que leurs meres. On peut juger de la ténuité de ces fils et de celle des filieres, par la proportion qui ſe trouve entre le corps de la grande araignée, et celui des ſept ou huit cens qui en ſont ſorties. "Si on en faiſoit le calcul, même en mettant au plus bas pied, dit l'ingénieux hiſtorien de l'académie, on tomberoit dans des abymes de petiteſſe, et l'on auroit tort de penſer que ce fuſſent encore là les derniers." Ces petits êtres ſont immenſes, ſi on les compare à mille autres, que la foibleſſe de nos yeux nous dérobe.

Placés entre deux infinis, l'un de grandeur, l'autre de petiteſſe, il s'en faut, en effet, de beaucoup, que nous appercevions tout ce qui habite ſur la terre. Nous voyons depuis l'éléphant juſqu'au ciron. Que nous ſommes éloignés de croire, qu'au ciron commence un peuple d'animalcules

dont

dont il est l'éléphant; qu'une goutte d'eau grosse comme un grand de millet en offre jusqu'à 45000; qu'un grain de sable, presque invisible, en peut contenir 294,000,000 très-vifs et très-variés; qu'ils pourroient sauter par milliers sur la pointe d'une éguille! Telles sont cependant les merveilles que le microscope a découvertes à plusieurs physiciens célèbres, à Lewenoeck, à Keil, à Malezieu, à Joblot, et qu'il peut découvrir tout les jours dans les infusions des végétaux, jusque dans une goutte de cette écume qui flotte sur les étangs. Mais nous ne sommes point au terme. Dès que nous admettons l'existence de ce petit peuple, nous ne pouvons refuser de reconnoître des parties encore plus petites, et c'est même l'ordre et le nombre de ces parties qui mettent ces espèces d'atômes au rang des animaux. Ils ont des muscles, des nerfs, des veines, du sang; dans ce sang, des esprits, des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes; dans ces gouttes, des vapeurs, composées elles-mêmes de mille autres corpuscules insensibles, à la vérité, mais étendues et par conséquent susceptibles de division. Que dire de la peau qui les couvre! Hérissée de poil ou de soie, peinte souvent

de couleurs différentes, elle porte quelquefois des créatures encore plus petites, qui en soutiennent une multitude à leur tour. Allons plus loin, s'il est possible: ces animaux ont des petits; ceux-ci en renferment encore d'autres aussi bien organisés que les premiers; ainsi de suite, sans qu'on puisse jamais, dit M. de Fenelon, "s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini."

En effet, si l'art tout borné, tout grossier qu'il est, a pu produire des prodiges de délicatesse et de subtilité qui échappent à la vue, s'il a pu tailler dans le marbre un char à quatre chevaux, assez petit pour être couvert avec son conducteur par l'aile d'un moucheron; s'il a sçu creuser un grain de poivre qui pût contenir, sans être entièrement rempli, 1600 petits gobelets d'ivoire, soutenus chacun sur un pied: pourquoi douterions-nous de la fécondité de la nature? pourquoi mettrions-nous des bornes à la puissance d'un être qui n'en connoît pas?

Le microscope, en nous découvrant un nouveau monde, fait donc sentir toute la force de ce mot de Pascal sur l'imagination: "Elle se lassera plutôt de concevoir, que la

nature de fournir." On peut contempler dans mille autres objets les ſources intariſſables de cettre diviſibilité; et d'abord on peut les admirer dans les qualités ſenſibles des corps.

6.

Détails ſur la vie de Charette, et ſur la guerre de la Vendée.

CHARETTE avoit environ 33 ans, cinq pieds, cinq pouces, la taille bien priſe, leſte et nerveuſe, les yeux vifs, le regard fier mais ſans dureté, la pâleur de ſon teint annonçoit la délicateſſe de ſa ſanté, ſon parler étoit doux ſans affectation, ſon ſourire agréable, ſes manières affables, de l'eſprit naturel enrichi par l'inſtruction, l'art heureux de ſe faire des amis et de ſe les attacher jusqu'à la mort.

Il a fallu aux grands hommes un vaſte théâtre pour y exercer leurs talens et leurs vertus, mais le cercle circonſcrit de la Ven-

dée a suffi pour immortaliser Charette, c'est dans ces bornes étroites qu'il a déployé toute la profondeur de son génie, ce courage, cette constance vraiment héroïque, et ces vuës nobles et sublimes, qui le feront admirer de l'Europe. Des rives de la Loire aux bords de la Vistule la renommée publie ses hauts faits, et l'invincible héros du Nord se plait à rendre hommage, à la fidélité du défenseur de la religion de ses pères et du trône de ses rois. *).

Charette, étoit issu d'une famille ancienne, alliée aux plus grandes maisons.

Ses ancêtres s'étoient distingués dans la magistrature **) et dans la carrière des armes ***). Il choisit ce dernier parti, et le

*) Lettre du Général Suworow à Charette écrite de Varsovie le 1. Octobre 1796. Voyez le Mercure universel.

**) Plusieurs magistrats de ce nom ont siégés avec distinction dans le parlement de Bretagne.

***) 10 Charettes firent la campagne en Bohême, 7 y perdirent la vie. Cette famille s'honore de plusieurs chevaliers de Malthe, qui se sont distingués. La branche aînée portoit le titre de marquis, qui lui avoit été accordé par Louis XV. comme une récompense me-

service de la marine, qui exige une étude plus approfondie, un travail plus assidu, convenoit infiniment au caractère froid et raisonné de Charette, aussi à peine avoit-il atteint sa seizième année, que déja il avoit subi avec succès tous les examens rigoureux, par lesquels devoient passer les élèves de ce corps distingué.

Suivons le un moment dans les champs de l'Amérique, où la guerre cruelle exerce ses ravages, nous le verrons déployer ce courage intrépide, cette valeur innée, et cette humanité bienfaisante et désintéressée, qu'on ne rencontre point dans les ames vulgaires.

A la prise d'un village, où l'Anglais s'étoit défendu avec sa bravoure accoutumée, mais où il avoit cependant fini par être vaincu, le soldat se précipite avec fureur sur le champ de bataille, qu'il vient de conquérir, et plus, il a éprouvé de résistance, plus, il est disposé à la vengeance. Des cris déchirans se font entendre, Cha-

---

ritée par ses services. C'est un titre que l'on prend partout, mais qu'en Bretagne on n'eut osé porter sans en avoir le droit.

rette y vole avec la rapidité de l'éclair, se fait jour à travers les assaillans, et parvient enfin dans un appartement, où deux femmes éplorées étoient défendues par un jeune homme intrépide, qui écartoit avec son épée quiconque avoit la témérité de l'approcher; mais dès qu'il voit un officier français, il s'avance vers lui avec cette noble assurance, que la vertu conserve au sein du malheur; *je me rends à vous*, lui dit-il, *j'allois mourir pour défendre ma mère et ma soeur, soyez maintenant leur protecteur et leur appui: en les mettant sous la sauvegarde de la loyauté française, mon ame est libre de toute inquiétude:* tel on vit autrefois l'immortel chevalier sans peur et sans reproche, Bayard, protéger la vertu malheureuse, et refuser ensuite ses bienfaits; tel est Charette au milieu de cette famille attendrie. L'Anglais dévient son ami, sa mère ne peut lui refuser son estime, et l'intéressante beauté ne voit point sans un tendre intérêt, celui qui défendit son honneur et sa vie. Mais la trompette guerrière se fait entendre, l'impérieux devoir commande, le vaisseau s'éloigne du rivage, la sensible insulaire prolonge ses avides regards, et lorsqu'elle ne le voit plus, elle pronon-

ce encore avec attendriſſement le nom chéri de ſon libérateur *)

Cette guerre active et glorieuſe lui fournit pluſieurs occaſions de ſe faire connoître avec avantage: toujours calme et tranquille au milieu du danger, il obſerve en ſilence, et les ſuccès comme les revers deviennent pour lui de vaſtes ſujets de réfléxions.

Charette n'a plus l'occaſion d'acquérir de la gloire par les armes, mais il ne languira point dans une honteuſe oiſiveté, il ſait, que le travail eſt néceſſaire à l'homme, qui a la noble ambition de s'élever. Il étudie, il médite l'hiſtoire des hommes illuſtres, des marins célèbres, et récolte dans ce champ précieux des connoiſſances, des talens, qui doivent un jour le conduire à l'immortalité. Il ne dédaigne point ces voyages déſtinés pour l'inſtruction des matelots, c'eſt une occaſion d'acquerir de nou-

*) Charette racontoit avec plaiſir et ſenſibilité cette pétite anecdote, mais toujours avec cette modeſtie naturelle dans une ame délicate, qui ne croit avoir fait qu'une choſe ordinaire, lors même, qu'elle a fait une action ſublime.

velles lumières, il la saisit avec avidité, et les mers du Nord lui deviennent bientôt aussi familières, que le vaste océan, qu'il a tant de fois traversé.

L'époque des malheurs de la France fut aussi celle, où Charette fut forcé de renoncer à son état; il revient dans sa famille jouir des charmes de l'amitié, non des caresses maternelles, des embrassemens d'un père, la mort les avoit moissonnés.

Charette, en fréquentant la société, détruisit bientôt l'idée, que l'on s'étoit formée de la dûreté d'un homme de mer: plus cette opinion s'étoit accréditée, et plus on fut étonné de trouver en lui cette aménité, cette douceur, cette sensibilité d'ame, qui plait autant qu'elle intéresse, et qui a tant de pouvoir sur ce sexe enchanteur, à qui la nature se plut à prodiguer ses dons divins. Ce fut donc à ces aimables qualités, que Charette dut sa fortune et son bonheur. Mad. de *** jeune et intéressante veuve, ne pût le voir et le connoître sans l'aimer *). Charette par ses tendres soins

*) Il épousa Mad. J. . de la D. . (Veuve de Mr. Charette de B. . F. . d . Officier au régiment d'Auvergne) qui lui abandonna une partie de sa fortune.

fit la félicité de sa compagne, et l'amour s'applaudit des noeuds qu'il vient de former.

Un enfant vient encore resserrer les liens de cette union sainte. Charette, amant fidèle, tendre époux, ne peut qu'être le meilleur des pères, il prend son fils, le presse contre son coeur, l'offre à Dieu, qui le protégea dans les dangers, à l'état pour lequel il exposa sa vie, à son Roi, qu'il servit avec tant de valeur et de fidélité.

Déja la discorde fatale avoit allumé cette incendie terrible, qui consume encore cet empire naguerres si florissant: les temples profanés, la religion méprisée, ses ministres persécutés, et la noblesse toujours fidèle à ses rois plongée dans des cachôts infects *), tandis que ses possessions étoient pillées et livrées aux flammes.

Charette pouvoit-il être sourd au cri de l'honneur? il s'arrache en pleurant des bras d'une femme chérie, ses larmes, ses

*) Mr. Charette de Br. . Charette de B. . F. . D. . . l'un agé de 59 ans. l'autre de 72., furent du nombre des incarcerés: le premier est mort dans les prisons de Nantes, l'autre dans celles d'Angers.

tendres efforts, la solitude affreuse, à laquelle elle va se trouver condamnée par la perte d'un fils, l'éloignement d'un époux, rien ne peut le retenir, il vole rejoindre les Français fidèles rassemblés sous l'oriflamme sacré.

Mais Charette ne trouve point chez l'étranger ce noble enthousiasme, dont son coeur est animé; les ames sont de glace en comparaison du feu qui dévore la sienne, les discussions politiques, les lenteurs, tout le désespère: il rentre dans sa patrie, convaincu que ce n'est que dans des coeurs français qu'il trouvera cet élan sublime, cet héroïsme qui fait tout braver pour venger un roi injustement outragé.

Déja Gaston, l'intrépide Gaston, à la tête de 40 braves, défend son canton contre l'inquisition, il périt bientôt, mais son nom survit, et long tems il est le cri de ralliement des royalistes *).

Généreux Bonchamp, sensible Delbé, vaillant Lescure, infatigable Talmont, intrépide la Roche. Jacquelin, brave

*) Gaston étoit un perruquier, natif de Rhodez, et depuis long tems établi en Brétagne.

Stoflet *)! Mais c'eſt à l'hiſtoire à vous rendre les hommages qui vous ſont dus, l'amitié doit ſe borner à jetter quelques fleurs ſur la tombe de l'amitié.

Les habitans ſe raſſemblent en foule, et tout jurent de mourir pour ſoutenir la cauſe ſainte et ſacrée qu'ils entreprennent de défendre: hélas! ce n'eſt point un ſerment frivole, la vaſte ſolitude de ces malheureuſes contrées n'atteſte que trop, que ſes habitans ont tous préférés la mort au parjure; l'appareil même du ſupplice ne peut rien ſur les ames vraiement héroïques **).

---

*) Piron de Maſſenge, Villeneuve, Keller, la Gueriniere, Boiſſin, Guignard de Tiſanges, Foreſtieres, Cathelineau d'Autichamp, Deſeſſart, Bernard de Marigni, Langrenier, Herboldt, l'Oiſeau, Dumaigré etc. etc.

**) Séance de la convention du 6 Août 1793. Un membre, arrivant de la Vendee, dit: ne croyez pas qu'ils réviennent jamais de leur erreur (les Royaliſtes.) Un priſonnier fait à Martigné, n'a jamais voulu crier: vive la république! 12 ſoldats lui tenoient la bayonnette ſur le coeur, il diſoit toujours non! en ajoutant: vive le roi! laſſés de tant de réſiſtance nous l'avons percé de mille coups.

Ces mouvemens inquiètent les conventionnels, ils font marcher quelques bataillons, persuadés que l'appareil militaire suffira seul pour dissiper ces groupes populaires, qui existent dans chaque hameau. La résistance, qu'ils éprouvent, les déterminent à user de moyens plus violens, alors la terreur les précède, chaque maison où l'on ne trouve pas les chefs de famille, est pillée de fond en comble, les bestiaux sont enlevés, et les femmes éprouvent les derniers outrages.

L'armée royale forte d'environ 60,000 hommes se partage en quatre corps *), on y porte le signe sacré de notre rédemption, et de succès en succès on parvient à Saumur: ici se présente un nouveau genre de combat, des fossés à traverser, des murs et des remparts à escalader, mais rien n'en impose aux défenseurs de la foi, au cri de guerre, *l'épée de Dieu et de Louis fon serviteur!* Il n'est pas un point, où l'on n'apperçoive un assaillant gravissant avec des difficultés incroyables, et pénétrant dans la

*) Celui que commandoit Charette, porta longtems le nom de Gaston, sa modestie ne chercha point à détruire cette erreur.

ville par les embrasures des canons. Bientôt le drapeau blanc flotte sur les tours les plus élevées, et les cris de, vive le roi! retentissent dans les airs. Des prisonniers suisses et allemands sont mis en liberté, et tous demandant à l'envie de combattre avec leurs glorieux défenseurs *). La prise de cette ville fournit aux royalistes de l'artillerie des armes, des chevaux, des munitions de toutes espèces.

Les royalistes se contentoient de faire raser leurs prisonniers, tandis que ceux que faisoient les conventionnels, n'éprouvoient aucun quartier; ce fut pour eux qu'on inventa ce genre de supplice inouïles noyades. C'est en vain que Charette réclame contre tant d'atrocités, ses représentations, ses ménaces ne sont point écoutées, il se détermine enfin à un exemple terrible, qu'il s'est souvent reproché, parcequ'il ne produisit pas l'effet qu'il avoit espéré. A la

*) On fit de ces soldats et de ceux qui s'y rallièrent, par la suite un corps de 7 à 8000 hommes: c'étoit la seule troupe soldée, elle a été constamment dans l'armée de Charette, et la bravoure naturelle aux Allemands n'a pas peu contribué à ses succès.

prise de Machecoul, après avoir été blessé et eu deux chevaux tués sous lui, il rendoit grace au Dieu des armées sur le champ de bataille, lorsqu'on vint lui dire, que les conventionnels avoient fait trois prisonniers, deux paysans et un émigré: il envoye aussitôt en proposer l'échange contre 500, qui sont en son pouvoir, assurant qui ne fera point de quartier, s'ils ne lui sont pas rendus. Pour toute réponse on fait avancer les trois victimes, et elles sont fusillées en présence du parlementaire. Charette à ce récit ne peut contenir ses soldats indignés, ils se jettent sur les 500 prisonniers, et les immolent aux mânes de leurs malheureux compagnons. De cette époque cette guerre prit un caractère de férocité, à laquelle celle des Vandales ne peut-être comparée; la présence seule du chefs arrêtoit ces horreurs, loin de lui le soldat furieux n'écoutoit que la vengeance et le désespoir.

La convention, désespérant de soumettre Charette et craignant d'y ruiner ses armées, se détermine à lui faire faire des propositions de paix.

Au bruit des armes succède le repos: le laboureur cherche la place de son humble

chaumiere, il s'y construit une cabane, et confie avec joie à la terre le grain qu'il peut espérer de récolter sans inquiétude. Charette parcourt ces champs dévastés, console ses braves compagnons, les encourage au travail et leur dispense ses bienfaits avec cette affabilité, ce touchant intérêt, qui fait lui gagner tous les coeurs *).

Charette se reposant sur la fidélité des engagements qui viennent d'être contractés, compte chaque moment qui doit amener celui où son jenne Souverain lui doit être remis, et regner dans la Vendée, en attendant qu'il puisse, comme le grand Henri forcer par ses vertus ses peuples égarés à le reconnoître. Mais, ô douleur profonde: ce prince infortuné succombe à ses malheurs.

Son oncle lui succède, et, les cris d'abattements et de douleurs, sont remplacé par ceux de, vive le Roi Louis XVIII.

---

*) Lors de la pacification, Charette renvoya tous les paysans à leurs travaux, et ne garda à son camp de Belleville que la troupe soldée, à laquelle les commissaires pacificateurs fournirent des vivres et des munitions. C'est encore un fait très-positif.

La convention qui se répent, sans doute, d'avoir consenti à une paix si glorieuse pour Charette, et qui voit que ses armes triomphent dans d'autre contrées, saisit le prétexte de cette proclamation pour rompre la trève, alléguant pour motif que les Vendéens manquoient aux loix républicaines en rappellant, au sein de la France, un prince proscrit comme émigré. En conséquence les hostilités recommencent.

Ecoutez un de ses plus grands ennemis *). "Charette étoit d'une bravoure à toute épreuve, il conservoit une présence d'esprit rare, une inaltérable tranquillité. Très-fin, très-entreprenant, infatigable, actif *il a tenu une campagne d'hiver contre trente mille hommes, n'ayant avec lui que 4 ou 500 aventuriers etc.*"

Hélas! ce furent les derniers efforts du héros de la Vendée.

Charette serré de plus près veut pendre une position plus avantageuse: à l'exemple de Turenne son modèle, il veut la reconnoître lui même, et si ce grand homme y trouva une mort plus prompte, celle de Charette pour être différée n'en fut que plus cruelle. Il y fut à la tête de cinquante hommes, entouré par 500: il se défend

avec

avec sa valeur ordinaire, parvient à se faire jour; mais il n'échape de ce péril que pour tomber dans un plus grand. Presque toute son escorte a péri, lui même a reçu trois blessures, le sang qu'il perd, les efforts incroyables qu'il a du faire, l'ont tellement affoibli qu'il n'a plus la force de se soutenir. Deux Allemands fidèles qu'il eut toujours près de sa personne, le portent dans un bois voisin, espérant par leurs soins le rappeller à la vie, hélas! ils sont bientôt victimes de leur zèle et de leur attachement. Il y est attaqué, ses deux soldats tombent à ses côtés et lui même eut sans doute éprouvé un sort semblable, si l'on ne se fut apperçu que son bras en écharpe enchaînoit sa valeur, puisqu'il n'avoit plus la possibilité de défendre sa vie.

On le conduit d'abord à Angers qu'il croit désigné pour être le lieu de son supplice; mais il doit boire jusqu'à la lie ce calice amer de douleur: c'est dans sa ville natale, au milieu de sa famille qu'il doit terminer sa glorieuse carriere, et donner au monde l'exemple de l'héroïsme et du courage. Fort du témoignage de sa conscience, il paroît devant ses juges sans trouble, sans embarras. A l'instant où son ar-

rêt doit être prononcé, les regards avides cherchent à rencontrer les siens, on étudie avec attention tous les traits de son visage, par des sentiments différens on désire et l'on craint d'y rencontrer cette foiblesse, bien excusable hélas! à cette heure terrible. Dans ce moment il causoit avec quelqu'un, il interrompt sa conversation, entend son jugement sans la moindre émotion, et reprend son entretien avec la même tranquillité.

Il traverse la foule, promène son regard assuré sur elle, voit avec une douce satisfaction quelques larmes que la crainte ne peut empêcher de couler, recommande son âme à Dieu, sa famille à son Roi, et donne lui même le signal aux soldats, sous les coups desquels il tombe aussi-tôt.

7.

Pensées détachées par un Français. *)

Lorsque Cathérine de Médicis ordonnait le massacre de la St. Barthélemy, quel prétexte en donnait-t-elle au peuple? la reli-

*) Manuscrit.

gion! Lorsque Robespierre couvrait de ruines et de cadavres la surface de la France, quel prétexte en donnait-t-il au peuple? la liberté! S'il faut juger de la nature d'un principe par l'abus qu'on en fait, la religion et la liberté ne valent rien: que reste t il donc à l'homme?

La providence doit être aux petits soins auprès les sages de nos jours, car ils ne lui demandent jamais rien.

J'ai vu un enfant manger avec appétit de plâtre et de l'argile. S'il fut né sur le trône avec un desir semblable et encore plus déréglé, qu'auraient fait alors les courtisans?

Le sceptique qui doute de tout, et l'ignorant qui ne doute de rien, partent tous deux du même point sans s'en douter; ce point commun, c'est l'orgueil.

L'histoire rapporte que Jules César vainquit Pompée à la bataille de Pharsale, je ne l'ai pas vu mais je le crois: on a voulu faire de nos jours une guerre méthodique

avec des armées, composées de vingt peuples divers; je l'ai vu et je ne le crois pas.

La loi naturelle sans religion, ressemble aux batons flottans dont parle Esope; vue de loin c'est quelque chose, vue de près, ce n'est plus rien.

Il y a dans la nature une singuliere analogie entre le moral et le physique. Dans les révolutions, par exemple, on voit monter aux premieres places les plus hardis scélérats, et presque tous tirés de la fange des peuples; remuez un tonneau de vin, c'est la lie qui vient par-dessus.

On a vu des hommes s'accoutumer par degrés aux liqueurs fortes, jusqu'a boire de l'éther: c'est ainsi qu'en s'accoutumant au crime, il se forme sur la conscience une croute épaisse, que toute la pointe des remords est incapable de percer.

Les crimes des hommes ne sont que des erreurs, que Dieu pardonnera sans doute, car c'est un pere si tendre et si bon! Atten-

dons nous donc à trouver un jour confondu dans le sein de la divinité, Louis seize et Robespierre! Oh le bel amalgame!

Qu'a donc de si mauvais le gouvernement démocratique? disait un jour un démagogue, père de trois filles et de sept garçons. Si ce gouvernement est si bon, lui répondit quelqu'un, que ne l'essayez vous dans votre famille?

En supposant que la guerre, la faim, les maladies ayent enlevé à la France un million et demi d'hommes effectifs, autant à toutes les puissances belligérantes, voila trois millions d'hommes que la fausse philosophie coute à l'Europe. En suivant la même progression, s'il faut dix ans pour révolutionner cette partie du globe, quelle dépense en individus à figure humaine! Encore neuf ou dix petits millions d'hommes et nous serons tous heureux! Dieu nous garde mes amis d'un pareil bienfait.

Un scélérat, toutes choses égales d'ailleurs, a pour atteindre son but la moitié plus de ressources qu'un honnête homme:

car d'abord il a celles du crime et auſſi celles de la vertu, qu'il pratique comme un autre dès que ſon interêt le demande.

Eſope, Phèdre et la Fontaine ont réuni tous les efforts de leur génie, pour prêter de la raiſon à quelques animaux: l'aſſemblée dite conſtituante de France, en a donné a des milliers comme par enchantement, en moins de trois mois. Perruquiers, tailleurs, cordonniers, laquais, marchandes de modes, petites maitreſſes, tous ont raiſonné très ſavamment ſur la religion et la politique.

8.

Nouvelles littéraires, & ſcientifiques.

Paris, pendant l'année 1796. Par M. Peltier, auteur des actes des apôtres et du Tableau de Paris pendant la révolution. *A Londres*, chez *de Boffe*, libraire, Gerard-Street, gr. 8. Tel eſt le titre d'un ouvrage très-intéreſſant, publié tous les ſamedis matin, par cahiers, de 4 à 5 feuilles chacun.

Théâtre de Sénèque : traduit par M. L. Coupé, 2 vol. in 8. *A Paris*, chez *Houvert*. Prix 6,000 liv. en ass. et broch. en carton. Traduction nouvelle, enrichie de notes historiques, littéraires et critiques, et suivie du texte latin, corrigé d'après les meilleurs manuscrits.

De la conservation des enfans pendant la grossesse, et de leur éducation physique, depuis la naissance jusqu'à l'âge de 6 à 8 ans. Par Sancerotte, chirurgien en chef d'armée, membre de l'institut national. A *Paris*, chez *Guillaume*. Prix 125 liv. en ass. Ouvrage, auquel le jury pour l'examen des livres élémentaires proposés par la convention nationale, a décerné le premier prix.

Manuel révolutionnaire. A *Paris*, chez *Dupont*. L'ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire *aux factions*. "Je vous dédie mon ouvrage, leur dit l'auteur, comme jadis les Athéniens dédièrent un temple aux bonnes déesses; comme eux je reconnois la suprématie de votre puissance, et comme eux, tandis que je rends grâces aux autres dieux du bien qu'ils font, je vous remercie, vous, du mal que vous ne faites pas. Je reconnois avec gratitude, que la patrie vous doit son existence; car, si elle n'a pas été

détruite, c'eſt, ſans-doute, que vous ne l'avez pas voulu, puisqu'il eſt inconteſtable que vous l'avez pu."

Tableau des variations des ſignes monétaires, depuis l'émiſſion des aſſignats. A *Paris au bureau du journal de commerce.* 100 liv. e. aſſ. 10 ſ. en num. Ce tableau préſente les variations des différentes monnoies jour par jour, depuis 1789: celui du lingot d'or et d'argent; celui des *inſcriptions ſur le grand livre;* enfin le *cours des changes* ſur les trois principales places de commerce, Hambourg, Basle et Amſterdam, depuis le mois de Ventôſe, an 3.

De la foibleſſe d'un gouvernement qui commence, et de la néceſſité où il eſt de ſe rallier à la majorité nationale. Par *Adrien Lézay.* A *Paris*, chez les *libraires du palais-égalité.* Prix 12 ſ. e. n.

*Découvertes faites ſur le Rhin d'Amagotobrie et d'Auguſta Rauracorum, par A*** avec des *digreſſions ſur l'hiſtoire des Rauraques, ſur le Mont-Terrible, et la Pierre-Pertuis;* par C. D. *** *Porentruy.* 1 vol. in 18. et ſe trouve à Paris, chez *Fuchs*, libraire. Prix 200 liv. e. a.

Tibulle et les baiſers de Jean-ſecond, traduction nouvelle avec des notes et recherches

de mythologie, d'hiſtoire et de philoſophie: ſuivis de contes et nouvelles. Ces ouvrages adreſſés du donjeon de Vincenées par *Mirabeau* à *Sophie Ruffey*. A *Paris* chez *Deroy*. 3 vol. in 8. caractères neufs de Didot, ornés de 15 figures. La traduction nouvelle de Tibulle, adreſſée à *Sophie Ruffey* par *Mirabeau* amoureux du fond de ſa priſon, et dont elle avoit diſpoſé avant ſa mort, a le rare mérite de réfléchir toutes les beautés de l'original. Les figures deſſinées, d'après les programmes de *Mirabeau*, ont été gravées avec ſoin. La traduction des baiſers de Jean-ſecond, qui termine le ſecond volume, eſt imprimée ſur l'original écrit de la main de Sophie. Les contes et nouvelles forment le 3me volume. *Mirabeau* diſoit: "tous ces contes ſont au moins rajeunis, et abſolument nouveaux par le ſtyle, qui doit faire le plus grand prix de ces bagatelles."

Principes de lecture, ou méthode miſe à la portée de la première enfance des deux ſexes; avec des notions ſur la vie ſociale, la géographie, la phyſique et l'hiſtoire naturelle. Par *Arnault*, membre de pluſieurs ſociétés littéraires. A *Paris*, chez l'auteur.

Voyage de Chantilly, par *Damin*. A *Paris* chez *Hacquart*. Prix 40 l. e. aff. Cette bagatelle, moitié prose, moitié vers, est la relation d'un voyage fait à Chantilly et à Ermenonville, en 1790 par deux jeunes gens de 20 ans.

Le deuxième portrait de la galerie des auteurs dramatiques vient de paroître; c'est celui de l'immortel Molière. Il est gravé au lavis en couleur par P. M. Alin, et il est d'une exécution supérieure au portrait de Préville, avec lequel il fait pendant. Au bas de ce portrait est un tableau allégorique, avec des attributs très-ingénieux. Cette galerie, qui a déjà le plus grand succès, ne peut qu'en acquérir davantage: la manière dont elle est traitée est faite pour fixer l'attention des vrais connoisseurs. Le prix de chaque portrait est de 300 liv. en aff. ou 3 livres en numéraire. Les personnes qui souscriront pour les six premiers, ne payeront que 1,600 livres, en numéraire.

Anecdote. Dans la séance du 17 Floréal, Bonnesœur a cité très-à-propos l'histoire romaine sur la discussion relative aux ascendans d'émigrés; il a fait opiner Caton, dans

l'affaire concernant les biens de Tarquin: il faut rapporter ses propres expressions.

"Rappelons-nous, dit-il, la conduite tenue par Tarquin, lorsqu'après son exil le peuple romain se détermina à lui rendre ses biens, malgré l'avis de Caton, opposé, sur ce point, à celui de son collègue Collatin. Si vous lui rendez ses biens, disoit sagement Caton, vous lui mettez entre ses mains des armes pour vous faire la guerre; et l'événement ne justifie que trop que Caton avoit raison."

En fait de chronologie, Caton opinant dans l'affaire de Tarquin, vaut bien la brillante description que l'abbé Fauchet faisoit de Chillon, forteresse du Pays-de-Vaud, dont les murs, disoit-il à l'assemblée, sont à douze pieds au-dessous des eaux de la mer.

9.

Poésies.

ROMANCE.

Par M. Lièvroi, tirée d'un manuscrit de la main du poète Vergier.

Coeurs sensibles, amans heureux,
Ne plaindrez-vous pas ma misère?
Du dieu qui comble tous vos voeux,
Je n'éprouve que la colère;
Car j'ai passé l'âge de plaire,
Et je suis encore amoureux;
Mais ma Sélie
Est tant jolie,
Qu'en la voyant,
Mon coeur oublie
Que c'est folie
D'en être amant.

Amans, de votre sort au mien,
Qu'elle est grande la différence!
Vous savez convertir en bien
Jusques aux tourmens de l'absence,
Tandis que même sa présence
Ne peut m'en donner le moyen.
Oui, mais Selie, etc.

Telle elle eſt, telle je la vois,
Jeune, diſcrète, et ſage et folle,
Tantôt négligeant ſon minois,
Tantôt le faiſant ſon idole;
Triſte de rien, rien la conſole;
Elle rit et pleure à-la-fois.
Voilà Sélie,
Mais tant jolie, etc.

Loin d'elle, triſte, inanimé,
Mon corps languit, mon coeur ſoupire;
Près d'elle, d'amour enflammé,
Mon coeur égaré ne deſire,
Dans ſon incroyable délire,
Qu'aimer, même ſans être aimé;
Car ma Sélie, etc.

Si pour moi, t'aimer eſt faveur,
Avec moi, crains donc, ma Sélie,
En me montrant trop de rigueur,
De rompre le noeud qui me lie,
Puiſque je ne veux de ma vie
Etre heureux que de ton bonheur.
Chantons Sélie,
Si très-jolie, etc.

Epître à mon âne.

Bien mieux nourri qu'aucun âne de France,
Dans une molle et honteuſe indolence,
Monſieur Martin, vous perdez vos beaux jours;
Mais le temps fuit, les graces de l'enfance
S'envoleront ſur les pas des amours;

Et cependant ſans honneur en partage,
Mince baudet d'un très-petit village,
Courbant le front ſous le fardeau de l'âge,
On vous verra d'un pied tardif et lent,
Ainſi qu'un ſot, arriver au néant.
Ah! croyez-moi, Martin, changez de vie,
Je vous connois, vous avez du talent,
De la ſcience et de la modeſtie;
C'eſt là, Martin, le cachet du génie.

Or, écoutez, ſachez vous faire un nom:
Prenez la plume, écrivez des ſonnettes
Vides de ſens, de rime, de raiſon,
Et vous ſerez le premier des poëtes.
Je veux dans peu, qu'au devant d'un recueil,
Moreau vous grave au défaut de Nanteuil,
Et que par-tout, en bonne compagnie,
On vous couronne en dépit de l'envie.
Vous ſouriez à ce diſcours flatteur,
La gloire enfin chatouille votre coeur?
Tant mieux, Martin, j'en conçois bonne augure.
Vous le ſavez, maints rimeurs à Paris,
Faiſeurs de vers, grands, moyens, ou petits,
(Soit dit, Martin, ſans leur faire une injure),
Ne peuvent point vous diſputer le prix.
Sur eux pourtant, gardez-vous de médire,
Et d'exercer jamais votre ſatyre,
Car entre nous, vous êtes leur parent,
Et s'ils n'ont pas vos deux longues oreilles,
C'eſt que l'on eſt au ſiècle des merveilles.

"Mais, direz-vous, qui? moi comme un pédant,
Sur des bouquins, nuit et jour paliſſant,

On me verroit raisonner, lire, écrire,
Ou, transporté d'un grotesque délire,
Frapper du pied les cordes d'une lyre."

Et pourquoi non? c'est un fort bel état,
Plus d'un savant descend en droite ligne,
Comme on le fait, de ce baudet insigne,
Coursier différt du sieur de Balaam,
Homme de bien, natif de Canaan;
Et votre voix flexible, enchanteresse,
Digne en effet des échos du Permesse,
Et dont toujours, je fis beaucoup de cas,
Combien d'auteurs ne la possèdent pas!
Allons, Martin, ayez plus d'assurance;
J'aime, il est vrai, votre aimable pudeur,
Elle sied bien sur le front d'auteur,
Mais vous pouvez, par trop d'insouciance,
Vous écarter du chemin de l'honneur:
Je dois, pour vous, songer à votre gloire;
Martin, Martin, plus de témérité:
Et nous irons, si vous voulez m'en croire,
L'un portant l'autre à l'immortalité.

*Par le citoyen M***, employé dans les bureaux du directoire exécutif.*

10.

Charade.

Un fleuve est le premier, le second est un autre;
Le tout est à ma table, et sans doute à la vôtre.

(Mot de l'énigme du dernier cahier: *Niobé*, métamorphosée en rocher.)

Table des matières.

	Page.
Portrait de Payne.	
1. Séjour de Mad. Roland à la prison de Ste. Pélagie, décrit par elle-même.	97
2. Les hommes à imagination.	120
3. Plaisirs et clubs de Moscou: extrait du voyage de deux François dans le nord de l'Europe.	128
4. Anecdote de la vie de Thomas Payne.	146
5. Prodigieuse divisibilité de la matière.	155
6. Détails sur la vie de Charette, et sur la guerre de la Vendée.	163
7. Pensées détachées; par un François, (Manuscrit.)	178
8. Nouvelles littéraires et scientifiques.	182
9. Poésies.	188
10. Charade.	192

af 914 b
(1796, 2)
✓ 1

ad 175

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566600021796-11

NOUVEAUX

CAHIERS

DE

LECTURE.

RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR DU

GUIDE DES VOYAGEURS.

TOME SECOND

1796.

Ungültig

A WEIMAR

AU BUREAU D'INDUSTRIE.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566600021796-11
DFG